

Objektyp: **Issue**

Zeitschrift: **Anzeiger für schweizerische Geschichte = Indicateur de l'histoire suisse**

Band (Jahr): **13 (1915)**

Heft 1

PDF erstellt am: **04.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

Cavelti, Leo , Entwicklung der Landeshoheit der Abtei St. Gallen in der alten Landschaft (Hans Fehr)	277
Dierauer, Joh. , Gesch. der schweiz. Eidgenossenschaft. 1. u. 2. Bd. 2. Aufl. (Rudolf Thommen)	49
Engel, Regula , Lebensbeschreibung 1761—1853 (Gust. Steiner) . .	282
Eynard, J.-G. , Au Congrès de Vienne. Journal (Charles Seitz) .	62
Frick, Hans, J. C. Finslers polit. Tätigkeit zur Zeit der Helvetik	283
Gagliardi, Ernst , Die Schlacht von Pavia auf den Teppichen des Museums zu Neapel (Ed. Fueter)	115
Heer, Alb. und Binder, G. , Der Sonderbund (G. Guggenbühl) .	65
Hefti, Joach. , Gesch. des Kantons Glarus 1770—98 (A. Nabholz)	119
Helbling, Aug. , Verfassungsgesch. der Stadt Luzern im Mittel- alter (Rob. Durrer)	272
Henrici, Herm. , Die Entwicklung der Basler Kirchenverfassung (W. Burckhardt)	121
Jacobsohn, Fritz , Der Darstellungsstil der histor. Volkslieder des 14. und 15. Jahrh. (Rob. Durrer)	186
Kistler, Pius , Das Burgrecht zwischen Bern und dem Münstertal (R. Feller)	280
Kleinert, Ed. , Der Bieler Tauschhandel 1594—1608 (A. Bähler) .	116
Meyer-Rahn, H. , Das Chorgestühl in der Kirche der ehem. Cister- zienser-Abtei St. Urban (E. A. Stückelberg)	58
Müller, Aloys , Das Kirchenpatronatsrecht im Kt. Zug (R. Hoppeler)	54
Pometta, Eligio , Come il Ticino venne in potere degli Svizzeri, Vol. I u. II (Luigi Brentani)	114
— — Vol. III (Luigi Brentani)	279
Rappard, William E. , La révolution industrielle et les origines de la protection légale du travail en Suisse (E. Grossmann) . .	193
Rengger, Albrecht , Briefwechsel mit der aarg. Regierung während des Wienerkongresses (H. Flach)	59
Rohr, Hans , Die Entstehung der weltl. Gewalt des Bischofs von Basel (Hans Fehr)	275
Ruckstuhl, Hans , Die Ausbildung der zürch. Handels- und Ge- werbefreiheit in den 1830er Jahren (W. E. Rappard) . . .	284
Stückelberg, E. A. , Basler Denkmalpflege (E. Stauber)	185
v. Veltheim, H. H. , Burgund. Kleinkirchen bis zum Jahr 1200 (E. A. Stückelberg)	114
Weber, P. X. , Der Pilatus u. s. Geschichte (C. Täuber)	122
Weiss, Otto , Die tessin. Landvogteien der XII Orte im 18. Jahrh. (Luigi Brentani)	187

Wissenschaftliche Vereine. — Sociétés savantes.

Eröffnungswort des Präsidenten Prof. G. Meyer von Knonau an der Jahresversammlung der Allgem. Geschichtforsch. Gesell- schaft der Schweiz am 5. u. 6. Sept. 1915 in Genf	249
Antiquar. Gesellschaft des Kantons Zürich	153
Basler histor.-antiquar. Gesellschaft	152
Schweiz. Gesellschaft für kaufmänn. Bildungswesen	154
Schweiz. Gesellschaft für Volkskunde, Jahresversammlung	151
— — — —, Soldatische Volkskunde	154
Verein für Geschichte und Altertümer des Kantons Uri	66
Verein schweiz. Geschichtslehrer	153, 245
 Totenschau der Schweizer Historiker für 1912 (R. Hoppeler)	 67



La destruction d'Avenches dans les Sagas scandinaves.

D'après des traductions et des notes de Ferdinand de Saussure. †

Il ne semble pas, que depuis Jean de Muller, Charles-Victor de Bonstetten¹⁾ et Emmanuel de Rodt, les historiens suisses se soient beaucoup préoccupés des textes des Sagas scandinaves qui font allusion à la destruction d'Avenches (Wiflisbourg).

En 1806 Jean de Muller critiquant la tradition de l'origine suédoise des Schwytzois s'arrête en passant à la légende des fils de Ragnarr Lodbrok qui raconte l'incursion d'Ivarr et de ses frères en Italie et leur destruction de la grande ville de Wiflisbourg; il se refuse à prendre en considération ce récit de l'épopée norroise qui cadre si mal avec les documents authentiques relatifs à Avenches.²⁾

Répondant à une dissertation du comte Wirsen, Emmanuel de Rodt reprend en 1831 la question de l'origine suédoise des habitants du Hasli, de Schwytz et d'Unterwald.³⁾ Il critique à son tour la Saga des fils de Ragnarr et incline à situer en Italie, près de Luna, la grande et populeuse Wiflisbourg dont les hordes normandes font le siège.⁴⁾

Sans doute, il ne faut pas songer à utiliser les Sagas pour écrire un nouveau chapitre de l'histoire d'Avenches; mais il y a quelque intérêt à présenter une fois, dans leur ensemble, aux historiens de notre pays, les textes norrois qui se rapportent au grand événement de la destruction de Wiflisbourg, et, sans vouloir discuter ici la question de l'historicité et des sources des récits islandais, à rapprocher de leurs données, sans doute légendaires, quelques faits tirés de l'interprétation de témoignages plus surs.

Cette tâche nous a été rendue facile par les traductions qu'avaient bien voulu faire à notre intention le regretté linguiste genevois Ferdinand de Saussure. C'est dans un sentiment de reconnaissance pour la

¹⁾ *La Scandinavie et les Alpes*. (Genève et Paris, 1826, in 8.), p. XXXIX.

²⁾ *Der Geschichten der Schweizerischen Eidgenossenschaft Erster Theil*. (Leipzig, 1806, in 8) p. 417, n. 4.

³⁾ *Ueber die Abstammung der Oberhasler von den Schweden*, *Der Schweizerische Geschichtsforscher*, VIII, 3 (1831) p. 305—365. Voir aussi F. Forel, *Mémoires et documents de la Société d'Histoire de la Suisse Romande*, t. XIX (1862), p. XXVII.

⁴⁾ *Op. cit.*, p. 339—340.

mémoire de ce maître, trop tôt enlevé à la science, que nous utiliserons ici, à côté de ses traductions les notes et les avertissements critiques qui les accompagnaient.¹⁾

La Saga qui nous donne le plus de détails sur la destruction de Wiflisbourg est celle de Ragnarr Lodbrok, la *Ragnars Saga Lodbrokar*. Sous la forme où elle nous est parvenue, jointe à une des plus importantes des Sagas norroises, elle est une composition islandaise du 14^{me} siècle. Ragnarr est le fils du roi danois Hring; Aslaug, fille de Sigurd et de Brinnhyld, devenue sa femme sous le nom de Kara, établit la liaison entre les deux Sagas, dont l'une, la *Volsungasaga*, dérive en grande partie du recueil des Eddas, chants populaires islandais et norvégiens composés entre le 9^{me} et le 11^{me} siècle, tandis que l'autre, la *Ragnars-saga*, remonte à un thème poétique déjà cultivé au 12^{me} siècle par les Islandais, les courses aventureuses du chef danois Ragnarr et de ses fils les Lodbrokides.²⁾

C'est après une expédition en Suède que les fils de Ragnarr, selon la *Ragnarssaga*, descendent vers le sud, vont détruire «Vifilsborg» et poussent jusqu'à Luna.

I. Ragnars Saga Lodbrókar.

[Traduction et notes de Ferdinand de Saussure, d'après la *Sagan af Ragnar lodbrok ok sonum hans*, publiée par C. C. Rafn, *Fornaldar Sögur Nordrlanda* (Copenhague, 1829, in 8), t. I, p. 273—283.]

(Ch. XII.) «Là-dessus ils prennent le conseil entre eux d'aller faire la guerre dans les pays du Sud; et à partir de ce moment Sigurdr Serpent-dans-l'œil partagea toutes les expéditions de ses frères. Dans cette expédition, ils se portent vers toute ville un peu considérable, en attaquant de telle façon qu'elle ne résistait pas. Et maintenant ils entendent parler d'une ville qui était à la fois grande, populeuse et forte; et Ivarr déclare que c'est sur elle qu'il veut se diriger. Et cela aussi était rapporté: comment la ville s'appelait, et qui commandait dans la ville, et ce chef s'appelait Vifill; de son nom, la ville était appelée Vifilsborg.

Sur cela, ils marchent de telle façon par dessus le pays que toutes les villes furent ravagées jusqu'à ce qu'ils arrivassent devant Vifilsborg. Le chef³⁾ n'était point présent dans sa ville, et un gros corps de troupe

¹⁾ Nous devons également de très vifs remerciements à M. le Professeur Ernest Muret, qui nous a fourni de précieux éclaircissements.

²⁾ Cf. E. Mogk, *Nordische Litteratur* dans Hermann Paul, *Grundriss der germanischen Philologie*, 2^{me} édition (Strasbourg, 1901—1909). II, 1, p. 843—844.

³⁾ *Höfdingi*, tout-à-fait vague, comme l'allemand «Hauptling». En général, chef de clan, chef militaire.

[était parti avec lui]. Ils dressent leurs baraquements dans les plaines près de la ville, et passent tranquillement ce jour de leur arrivée devant la ville. Ils eurent un colloque avec les habitants : ils leur offrirent de choisir ce qu'ils préféreraient, rendre la ville avec vie sauve assurée à chacun, ou pas de quartier s'ils se confiaient dans leur supériorité et la force de leurs défenses. Les habitants brisèrent court la réponse, et dirent qu'ils n'obtiendraient jamais la ville par reddition, qu'il y aurait d'abord occasion aux assaillants (littéralement à vous) de montrer leur hardiesse et leur endurance. La nuit se passe. Le jour suivant ils font une tentative pour prendre la ville et n'arrivent à aucun résultat. Les voilà immobiles autour de la ville pendant un demi-mois ; ils essayent chaque jour de la prendre par divers stratagèmes, et cela se continue trop pour qu'ils aient le goût de prolonger ces tentatives, de sorte qu'ils songeaient au départ. Mais lorsque les habitants s'aperçoivent qu'ils se disposent à lever le camp, voilà ces habitants qui sortent de leur mur d'enceinte, et qui étalent autour des murs des manteaux de pourpre et toutes les pièces de vêtements les plus belles qui fussent dans la ville, en faisant briller à leurs yeux l'or et les bijoux les plus précieux. Un de ces habitants prend la parole en sortant de leur troupe et dit : « Nous pensions que ces hommes, fils de Ragnarr, et ce qui compose leur armée, étaient des hommes durs à dompter, et nous pouvons dire ceci, qu'on ne s'en est pas aperçu plus qu'avec d'autres. » Après cela ils poussèrent une clameur vers les Normands [vers eux], frappèrent sur leurs boucliers, et se plaisaient à les exciter contre eux-mêmes tant qu'ils pouvaient. En entendant cela, Ivarr en conçut une profonde impression au point de tomber gravement malade. Il ne pouvait plus faire un mouvement, et on en était à attendre ou qu'il guérit ou qu'il mourût [d'une manière également soudaine] ; toute la journée, jusqu'au soir, il fut étendu sans proférer une parole ; là-dessus il dit à ceux qui l'entouraient qu'ils devaient dire à Björn, à Hvítserkr et à Sigurdr¹⁾, qu'il voulait avoir une entrevue avec eux, où assistent tous les hommes les plus expérimentés. Lorsqu'ils furent réunis à un endroit, et que les principaux chefs s'y trouvèrent au milieu de la troupe, Ivarr demanda s'ils avaient entrevu quelque plan qui pût promettre la victoire mieux que les précédents. Ils répondirent tous qu'ils n'avaient aucune lumière pour découvrir une ruse où la victoire serait contenue. « Comme le plus souvent [ajoutèrent-ils], il faut que ce soient tes conseils qui viennent à profit. » Alors Ivarr dit : « Il m'est venu une idée dont nous n'avons pas encore tâté : il y a ici une grande forêt, qui n'est pas fort éloignée ; quand il fera nuit, partons de nos tentes clandestinement vers la forêt ; les tentes resteront der-

¹⁾ Ce sont les noms de ses frères.

rière nous. Une fois dans la forêt, chaque homme prendra sa charge [de bois], et quand tout sera prêt, nous reviendrons en masse sur la ville, nous mettrons le feu au bois; il y aura un énorme brasier, et les murailles de cette ville laisseront fondre leur mortier devant le feu; nous amènerons alors les catapultes et nous éprouverons quelle résistance elle offre. Ainsi est fait. Ils s'en vont à la forêt, et y restent le temps qu'Ivarr juge bon. Puis ils partent vers la ville selon les dispositions du même Ivarr, et dès qu'ils eurent jeté le feu dans la masse du bois, ce fut un bûcher si grand [par sa flamme], que les murailles ne purent résister, et laissèrent couler leur mortier. Ils amènent les catapultes, ouvrent une large brèche, et le combat commence. Aussitôt qu'ils se trouvent à partie égale sur le rang de bataille, la troupe des citoyens succombe. Une partie arrive à se dérober par la fuite. L'affaire se termine de telle façon que tout ce qui était vivant dans la ville est tué, que [les vainqueurs] emportent tous les biens comme butin, et qu'ils incendient la ville avant de poursuivre leur route.

(Chap. XIII.) Depuis là ils continuent sans s'arrêter jusqu'à ce qu'ils arrivent à la ville appelée Lûna. A ce moment ils avaient ruiné, peu s'en faut, presque chaque ville et chaque castel dans tout le *Sudr-rîki* (pays du Sud), et ils étaient si fameux dans le monde entier qu'il n'y avait si petit enfant qui ne sût leur nom. Désormais ils songent à ne point s'arrêter avant d'être arrivés devant Rôma-borg, vu que cette ville leur était dite grande et populeuse, glorieuse et riche; mais ils ne savaient pas du tout à quelle distance ils s'en trouvaient. En même temps leur troupe était si nombreuse que les vivres manquaient. Les voilà dans cette ville de Lûna à se concerter sur leur marche. Arrive un homme, vieux et misérable; ils demandent qui il est, et il répond qu'il est un *stafkarl* (homme au bâton, mendiant vagabond, ou pèlerin), ayant passé sa vie à parcourir la terre. « Tu dois avoir beaucoup de renseignements à nous donner que nous désirons avoir. » Le vieillard répond : « Je ne sais sur quels pays au juste vous voulez m'interroger, de sorte que je ne sais ce que je dois vous dire. » — « Nous voulons que tu nous dises de quelle longueur est la route d'ici à Rôma-borg. » — Il répond : « Je puis vous dire une chose pour vous fixer; vous pouvez voir ces souliers armés de fer que je porte à mes pieds; ce sont maintenant de vieux souliers; et cette autre paire de souliers que je porte sur mon dos; ils sont également déchirés. Eh bien, quand je suis parti de Rome, j'avais mis à mes pieds cette paire déchirée qui est maintenant sur mon dos, et toutes les deux paires étaient neuves, cela sans que j'aie jamais quitté la route [qui va de Rome ici] ». — Et lorsque le vieil homme eut dit cela, ils eurent l'impression qu'ils ne pouvaient pas entreprendre la marche,

à laquelle ils avaient songé, qui les eût conduits jusqu'à Rome. Ils s'en retournèrent avec leur armée, prenant de nombreuses villes qui auparavant n'avaient jamais été prises, et il en reste jusqu'à ce jour des signes qui peuvent se voir.

[Chap. XIV et XV. Pendant l'absence de ses fils Ragnarr fait une expédition en Angleterre, où il trouve la mort.]

(Chap. XVI.) Or, lorsque les fils de Ragnarr eurent fini de guerroyer dans le Sud, ils s'en retournèrent aux pays du Nord, et avaient en vue de revoir leur royaume, ce royaume où Ragnarr régnait jusque-là; mais ils ne connaissaient pas son expédition [en Angleterre], etc...¹⁾»

La Saga des fils de Ragnarr, la «*Saga af Ragnars sonum*» ou «*Thâtr af Ragnars sonum*» a eu comme source une forme plus ancienne de la Ragnars saga. Elle possède divers fragments qui ont échappé à cette dernière et raconte les événements avec moins d'ampleur et plus d'exactitude.²⁾ Dans son récit de l'expédition des fils de Ragnarr dans les pays du Sud, expédition qui se termine aussi à Luna, elle passe simplement sous silence l'exploit célèbre des Lodbrokides, la prise de Vifilsborg.

II. Saga af Ragnars sonum.

[Traduction et notes de Ferdinand de Saussure, d'après le *Thâtr af Ragnars sonum*, publié par C.-C. Rafn, *Fornaldar Sögur Nordlanda*. (Copenhague, 1829, in 8), t. I, p. 354—355.]

(Chap. III.) «Les fils de Lodbrôkr [= Ragnarr] passèrent sur maint pays avec une force de guerre: sur England, sur Valland et Frakkland³⁾ et jusque dans le fond de la Lombardie [Lumbardi]; et il est dit ainsi, que là où ils s'avancèrent le plus loin, c'est lorsqu'ils prirent la ville qui s'appelle Lûna, et que pendant un moment ils considèrent la marche sur Rôma-borg et le projet de s'emparer de cette ville; et leur marche de guerre est devenue la plus célèbre dans tout le pays du Nord de langue danoise. Lorsqu'ils revinrent en Danemark, dans leur royaume, ils se partagèrent les pays, etc.»

Une Saga qui appartient au cycle d'Olaf Trygvarson nous offre, par contre, un second récit de la destruction de Vifilsborg, récit différent et indépendant de celui de la Ragnars Saga. C'est le *Nornagesthâtr*, composé au commencement du 14^me siècle à l'aide du recueil des Eddas

¹⁾ Le retour dans le Nord, ainsi formellement mentionné, et du reste confirmé par toute la fin de la Saga, est important pour dissiper l'idée que la légende des Schwytzois scandinaves trouverait un appui dans la Ragnars Saga.

²⁾ Cf. Mogk, *op. cit.*, p. 845.

³⁾ *Frakkland* est le pays des Francs; mais *Valland*, pays des Velches, quoique souvent identifié avec l'Italie, peut désigner tout pays velche; et il ne peut guère s'agir de l'Italie dans le présent passage.

et d'autres sources islandaises.¹⁾ L'auteur fait paraître devant le roi de Norvège, Olaf, le vieillard Odin qui lui raconte la légende de Sigurdr; l'épisode des fils de Ragnarr est-il introduit dans le récit par un emprunt à la tradition orale ou par une interpolation d'un copiste, c'est ce qui n'est pas aisé à déterminer.²⁾ Quoi qu'il en soit, la *Nornagestr* semble bien utiliser une version de la légende des Lodbrokides plus ancienne que celle qui est arrivée jusqu'à nous.

III. Nornagesthâtr.

[Traduction et notes de Ferdinand de Saussure, d'après le *Söguthâtr af Norna Gest*, publié par C.-C. Rafn, *Fornaldar Sögur Nordrlanda*, (Copenhague, 1829, in-8), t. I, p. 338—339].

(Chap. IX, fin.) «Le roi demanda: «As-tu par hasard eu l'occasion de rencontrer les fils de Lodbrôkr?» — Le Gestr répondit: «Il m'est arrivé de me trouver avec eux pendant peu de temps: c'est au moment où ils guerroyaient dans le Sud, près des Alpes,³⁾ et où ils détruisirent Vifilsborg. Tout tremblait devant eux, car ils étaient victorieux partout où ils passaient; ce qui fait qu'ils songeaient à pousser leur marche jusqu'à Rôma-borg. Un jour un homme vint devant le roi Björn Járnsíða⁴⁾ [Björn Côte-de-Fer, 2^{ème} fils de Ragnarr] et le salua. Le roi l'accueillit bien et lui demanda d'où il venait. L'homme répondit qu'il venait du Sud, de la ville de Rôma-borg. Le roi demanda: «Quelle distance y a-t-il jusque-là?» L'homme dit: «Tu peux voir ici, roi, les souliers que j'ai aux pieds; — et, ce disant, il ôta de ses pieds des chaussures ferrées [ou de fer?] qui étaient fort épaisses par-dessus, mais tout usées par-dessous —; voilà la longueur de la route qu'il y a d'ici à Rômaborg; vous pouvez vous en faire une idée d'après ce qu'ont enduré ces souliers!» Le roi déclara: «c'est là une route terriblement longue à faire, nous ferons bien de nous en retourner et de ne pas commencer une campagne dans le *Rôma-rîki* [empire ou pays romain].» Et ainsi fut fait, qu'ils ne marchèrent pas plus loin; et il sembla étrange à chacun de changer ainsi d'idée tout d'un coup, sur un mot prononcé par une seule personne.

¹⁾ Mogk, *op. cit.*, p. 822.

²⁾ Cf. Ant. Edzardi, *Altdeutsche und Altnordische Heldensagen*, übersetzt von Heinrich von der Hagen. (Stuttgart, 1880, in 8.), *Volsungasaga und Ragnars-Saga nebst der Geschichte der Nornagestr*, p. LXVII et 390, n. 1.

³⁾ «Près de *Mundíafjall*», ce qui est la désignation norroise ordinaire des Alpes. Par cette mention qui n'existe pas dans la *Ragnars Saga*, le passage du *Nornagestr* devient presque plus important que la *Saga*.

⁴⁾ Pour la *Ragnars Saga* ni Björn ni ses frères ne sont encore rois au moment du siège de Vifilsborg.

C'est sur cela que les fils de Lodbrôkr revinrent vers leur pays dans le Nord et cessèrent de mener la guerre dans le Sud.»

Le roi (Olâfr) dit: «Il est aisé de voir que les saints hommes qui sont à Rome ne voulaient pas de ce passage dans leur pays, et il faut que ç'ait été une inspiration envoyée par Dieu (ou un inspirateur envoyé de Dieu), pour qu'ait été subitement changé leur projet, et qu'ils n'aient pas exercé une œuvre scélérate contre le très saint lieu de Jésus-Christ à Rome.»

* * *

Malgré les difficultés que rencontre l'interprétation de nos deux Sagas, on doit se demander à quels faits historiques les conteurs islandais ont bien pu faire allusion. Sans étendre notre enquête au problème compliqué de l'historicité des légendes norroises, nous nous aiderons dans cette recherche des trois intéressantes observations préliminaires de Ferdinand de Saussure.¹⁾

«Le degré d'historicité qui peut appartenir aux différentes Sagas du Nord est extrêmement difficile à apprécier. Aucune n'est antérieure dans son texte écrit au 12^{me} siècle (maximum). D'autre part, leur caractère est assez divers, les unes sont de simples récits, les autres sont mélangées d'éléments mythiques et merveilleux.

La *Ragnars Saga*, en ce qui la concerne, aurait ceci contre elle, en fait d'historicité, qu'elle est de celles qui se relie encore assez directement au cycle des héros mythiques. C'est ainsi que les quatre fils de Ragnarr qui assiègent Vifilsborg sont pour elle les propres petits-fils du célèbre Sigurdr qui est la forme norroise du Siegfried des Nibelungen (Ragnarr ayant épousé Aslaug, fille de Sigurdr et Brynhildr) — donc comme qui dirait les petits-fils d'Achille ou d'Héraklès, si nous étions en Grèce. Au nom de cette origine, il se passe de temps en temps des faits merveilleux autour de ces fils de Ragnarr, notamment, chap. X qui précède celui où il est question de Vifilsborg. Un point que je signalerais comme plus grave que ce merveilleux, ou que les attaches avec le mythe, c'est que l'on voit l'aîné des fils de Ragnarr (Ivarr) au cours de ses incursions en Angleterre devenir le fondateur de Lundunaborg (Londres)! — Il est vrai que cela se mêle à un récit identique à celui de Didon fondant Carthage, l'histoire de la peau de bœuf; mais, empruntant ou non une légende classique, l'auteur de la Saga dit quelque chose ici qui devait choquer le monde scandinave lui-même, car on y connaissait assez l'Angleterre pour savoir que Londres n'était pas dans le rayon des possessions scandinaves.

¹⁾ Lettre du 11 avril 1910.

La légende *Af Sonum Ragnars*, en répétant la même histoire, tient davantage compte des vraisemblances historiques en parlant non de Londres, mais de York (Jôrvik). Ce second texte, *Af sonum Ragnars* n'est pas indépendant du premier, car il fait mention vers le début de la *Ragnars Saga*, qu'il a pu d'ailleurs connaître sous quelque forme un peu différente de ce que nous avons. Sur *Vífilsborg* il ne renferme absolument rien; le nom n'y est pas prononcé, les faits et gestes attribués aux fils de *Ragnarr* étant pour le reste assez conformes à ce qu'on lit dans la *Saga* de leur père.

Reste le texte du *Nornagestr* (Hôte des Nornes). Le *Nornagestr* est un voyageur qui se présente à la cour du roi de Norvège, *Olaf Tryggvason*, et qui, lorsqu'on lui demande son âge, l'évalue à 300 ans; ce *Gestr* est un cadre pour introduire différents récits sur des personnages mythiques ou célèbres, que le *Gestr* est censé avoir rencontrés depuis qu'il erre sur la terre. — C'est là qu'il est pour la seconde fois question de *Vífilsborg*, ici presque sur le même plan où il est question de *Sigurdr* tuant le dragon sauf que les fils de *Ragnarr* et *Vífilsborg* arrivent cependant vers la fin, comme des choses plus rapprochées dans le passé. Comme vous le verrez, c'est à *Vífilsborg*, non à *Lûna* (du moins autant qu'on voit) que le *Nornagestr* place l'incident du pèlerin qui détermine la retraite des Normands. »

* * *

Sous la forme où elles nous sont parvenues, les *Sagas* ne représentent donc pas, même pour l'épopée des héros du Nord, une source bien pure. Un texte plus précis et qui nous fut également signalé par M. de Saussure, permet cependant de fixer quelques dates relatives au récit de la destruction de *Vífilsborg*. Déjà dans la première moitié du 12^{me} siècle, l'exploit des fils de *Ragnarr* tient une grande place dans leur légende. Nous en trouvons la preuve dans l'itinéraire de *Nicolas Saemundarson*, abbé du monastère islandais de *Thingegrar* et pèlerin en Terre Sainte, entre 1151 et 1154. L'auteur, homme savant et poète « *skalde* » décrit avec soin tout ce qu'il voit en chemin et n'oublie pas les lieux qui évoquent dans sa pensée les exploits des héros scandinaves.¹⁾ Entre *Bâle* et le *Mont Saint-Bernard*, il traverse *Soleure*, *Wiflisbourg* et *Vevey*.

¹⁾ Cf. Comte Riant, *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre Sainte*. (Paris, 1850), p. 80—82 et Röhricht, *Bibliotheca Geographiae Palaestinae*. (Berlin, 1890, in-8), p. 35.

« Inde tridui iter ad Basileam, *Boslaraborg*. Inde, Rheno relicto, diei iter ad Soludurum, *Solatra*. Inde diei iter ad Vivilsburgum, *Vivilsborgar*, urbem olim magnam, jam vero postquam Lodbrokidae eam everterunt, exiguam. Inde iter diei ad Viviacum, *Fivizuborgar ad Lacum Martini...* » ¹⁾

Au milieu du 12^{me} siècle, la vue des ruines d'Avenches fait aussitôt surgir dans l'esprit du pèlerin islandais le souvenir de la destruction de cette cité jadis considérable par les fils de Lodbrok. Est-ce donc à travers le thème poétique de Ragnarr, un épisode des invasions normandes qui trouve un lointain écho dans les Sagas? Nous ne rencontrons pas dans l'histoire de ces invasions une expédition qui remonte dans l'intérieur des terres jusqu'à Avenches; par contre, la prise de Luna peut avec vraisemblance être considérée comme l'aboutissement d'une des plus hardies campagnes des Vikings, sur mer.

Au printemps de 859, une bande de pirates danois quitte la région de la basse Seine et se dirige vers l'Espagne. La tradition donne comme chef à cette expédition Bjoern Jerside (Côtes-de-fer) et son père nourricier Hasting. Bjoern Jerside peut être identifié avec le Berno que les sources franques signalent sur la Seine de 855 à 858; son père Ragnarr Lodbrok serait aussi le Ragnarr qui détruit Paris en 845, et qui meurt la même année selon les annales franques, en 860 après la conquête d'York, selon des annales irlandaises.²⁾

Les pillages exercés par les Normands indiquent les étapes de leur itinéraire, en 859–860, l'embouchure du Guadalquivir, Algesiras, puis, au delà du détroit de Gibraltar, la côte marocaine où ils combattent les Maures, la côte espagnole où ils prennent Orituela, Port-Vendres en Roussillon, le monastère d'Arles, enfin le Rhône. Etablis dans leur camp de la Camargue, ils vont de là ravager Arles et Nîmes, remontent le fleuve et pillent Valence en 860; peut-être, par l'Isère, arrivent-ils même jusqu'à Romans. Revenus en Camargue avec leur butin, ils sont défaits par le comte Girard de Roussillon et reprennent la mer en suivant la côte ligure. En Toscane, ils ravagent Pise. Une tradition recueillie par Dudon de Saint-Quentin à la cour des ducs de Normandie, vers 1015, ajoute aux renseignements des chroniqueurs quelques détails dont plusieurs se retrouvent sous une forme légendaire dans les Sagas. De ce nombre est la prise de Luna, ville aujourd'hui disparue à l'embouchure

¹⁾ Gremaud, *Documents relatifs à l'histoire du Vallais, Mémoires et documents de la Société d'histoire de la Suisse romande*, t. XXIX (1875), p. 87, n° 135.

²⁾ Sur la famille de Ragnarr Lodbrok, voir Walther Vogel, *Die Normannen und das fränkische Reich bis zur Gründung der Normandie*. 799–911. (Heidelberg 1906, in-8), p. 409–412.

de la Magrama au sud du golfe de Spezia. Le pirate Hasting s'introduit par une ruse profane dans la ville qu'il prend pour Rome, massacre ses habitants et remet à la voile pour la Bretagne. Le retour des Vikings, en 861, est marqué par une tempête à Gibraltar, par un combat contre les Arabes au golfe de Sidona, enfin par une descente en Biscaye où le seigneur de Pampelune est mis à rançon. La flotte, diminuée de quarante-trois vaisseaux, revient en Bretagne au printemps de 862.¹⁾

L'accord entre le témoignage des annalistes et celui, admissible dans ses grandes lignes, de Dudon de Saint-Quentin, d'une part, et le récit des Sagas prises dans leur ensemble, d'autre part, ne se fait pas sans certaines difficultés. Dans la Ragnars Saga, les chefs danois arrivent à Luna, après avoir ravagé Vifilsborg; pour la Saga des fils de Ragnarr, Luna est aussi le point extrême de la course des Vikings dans le sud, mais Vifilsborg ne figure plus sur leur itinéraire. Au contraire pour le Nornagestr, la campagne qui a pour centre la destruction de Vifilsborg se passe dans la région proche des Alpes et n'entame pas profondément l'Italie. Enfin, l'itinéraire de Nicolas Saemundarson nous empêche de chercher Vifilsborg en Italie et de le placer dans les environs de Luna.²⁾ Il n'y a pas moyen d'attribuer à la même expédition normande, celle de 859—862, la prise de Luna qui termine un long voyage sur mer et la destruction de Vifilsborg, localité difficilement accessible aux barques des Vikings. La liaison entre Vifilsborg et Luna apparaît donc comme une confusion qu'évitent également la Saga des fils de Ragnarr et le Nornagestr issus d'une source plus ancienne et plus pure.

Si nous ne pouvons ainsi remettre à sa place dans l'histoire des expéditions normandes l'épisode de la destruction de Vifilsborg, nous ne renonçons pourtant pas d'emblée à lui conférer la moindre valeur historique.³⁾ C'est en remontant plus haut dans l'histoire des invasions germaniques que nous rencontrerons des faits dont l'enchaînement offre quelque ressemblance avec le récit romancé des Sagas.

Dans les années 259 et 260 une dangereuse invasion d'Alamans ravagea la Gaule et l'Italie. Eutrope dans son *Breviarium* la signale en ces termes « *Germani Ravennam usque venerunt* ». Valérien est fait prisonnier chez les Parthes. Gallien devient Auguste, puis « *Alamanni vastatis Gallis in Italiam irruerunt* ». ⁴⁾ La chronique de Jérôme, prenant

¹⁾ Sur toute cette campagne voir O. Delarc, *Les Normands en Italie*. (Paris, 1883, in-8), p. 1—27, et Vogel, *op. cit.*, p. 171—178 (p. 174, n. 2: bibliographie des sources relatives à la prise de Luna; p. 175—178, traduction du récit de Dudon).

²⁾ Comme le proposait E. de Rodt, *op. cit.*, p. 340.

³⁾ Cf. E. de Rodt, *op. cit.*, p. 337.

⁴⁾ *Lib. IX, cap. 6*, éd. Dubois (Panckouke, Paris, 1844, in-8), p. 174.

comme source le texte d'Eutrope, distingue dès lors deux invasions, l'une de Germains à Ravenne, l'autre d'Alamans en Italie. On peut cependant admettre avec Hollaender que les *Germani* sont identiques aux *Alamanni* et que l'invasion passa de Gaule en Italie et menaça Ravenne.¹⁾ Sextus Aurelius Victor attribue en effet au règne de Gallien une incursion d'Alamans en Italie et une de Francs en Espagne.²⁾

Rome fut-elle, elle-même, inquiétée par ces bandes? Zosime le Panopolitain, rapporte qu'en l'absence de Gallien une grande masse de Scythes pénétra en Italie et menaça Rome. Le sénat réunit une armée improvisée, et l'ennemi intimidé se retira en ravageant tout le pays.³⁾ L'habituelle incorrection de cet imitateur de Polybe, de la seconde moitié du 5^{me} siècle, autorise encore Hollaender à identifier ces Scythes avec les Alamans d'Eutrope et d'Aurélius Victor⁴⁾, tandis qu'un passage de la vie d'Aurélien par Vopiscus fait allusion aux troubles du règne de Gallien mais sans nommer les Alamans.⁵⁾

La pointe des Alamans sur Rome est donc possible, mais elle n'est pas certaine. La mention des Scythes peut avoir en effet comme origine la campagne de Gallien contre les Hérules, « *gentem Scythicam et Gothicam* », comme les nomme Zonaras, qui, bien qu'écrivant au 12^{me} siècle, dans un monastère byzantin, a connu des textes anciens, perdus pour nous. Aussi la critique la plus sévère ne nous interdira-t-elle pas, après avoir douté du témoignage de Zosime, d'accepter celui de Zonaras, lorsqu'il attribue à Gallien la gloire d'une victoire remportée à Milan, avec 10,000 hommes sur 30,000 Alamans.⁶⁾

Jusqu'ici les rapports n'apparaissent pas très clairement entre cette campagne des Alamans, très pareille à beaucoup d'autres et celle des fils de Ragnarr.

D'autres détails viennent pourtant compléter ce bref résumé d'une grande guerre; nous laisserons de côté la légende du roi des Alamans, Chrocus, et du meurtre de Saint Privat à Javols dont les éléments mythiques ont été recueillis par Grégoire de Tours⁷⁾; mais nous nous ar-

¹⁾ *Die Kriege der Alamannen mit den Römern im 3. Jahrhundert n. Chr., Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, t. XXII, p. 290.

²⁾ *De Caesaribus*, XXXIII, éd. Dubois (Panckouke, Paris, 1846, in-8), p. 258.

³⁾ *Historiae*, I, 37, éd. Reitemeier (Leipzig, 1784, in-8), p. 49.

⁴⁾ *Op. cit.*, p. 294.

⁵⁾ *Aureliani Vita*, XVIII, éd. Tallefer (Panckouke, Paris, 1847, in-8), p. 288.

⁶⁾ *Annales*, XII, 24, éd. Pinder (*Corp. Script. Byz.*, Bonn, 1844, in-8), t. II, p. 596.

⁷⁾ *Historia Francorum*, I, 32 et 34, éd. Krusch (*Mon. Germ. Hist. S. S. rer. Mer.*, t. I), p. 149. Cf. Monod, *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes*, t. VII, p. 97 et Meyer von Knonau, *Anz. für schweiz. Geschichte*, t. III (1879), p. 95. Hollaender, *op. cit.*, p. 290 et Cramer, *Die Geschichte der Alamannen als Gaugeschichte* (Breslau, 1899, in-8), p. 13-14, prêtent une existence réelle à Chrocus.

rêterons au texte d'un chroniqueur originaire de la région d'Avenches et qui travaille vers 660;¹⁾ le pseudo-Frédégaire, paraphrasant un passage de la chronique de Jérôme : « *A 2278 Alamanni vastatis Gallüs in Italiam transierunt* » écrit : « *Alamanni vastatum Aventicum praeuencione Wibili cuinomento et plurima parte Galliarum in Aetalia transierunt.* »²⁾

Le sens de ce latin barbare n'est pas facile à saisir; bien avant l'excellente édition de Krusch diverses interprétations en avaient été proposées. Krusch semble accepter encore celle de Roth qui voulait voir dans *Wibili* le nom du chef des Alamans, destructeur de la grande cité.³⁾ M. Jean Stadelmann nous donne une explication plus simple et plus philologique : *cuinomento* se rapporte à *Aventicum* et *Wibili* n'est autre que la plus ancienne mention du nom allemand d'Avenches « *Wibilsburg, Wiflisburg.* »⁴⁾ Le pseudo-Frédégaire rapporte sur l'origine d'Avenches et la part prise par les Flaviens à sa construction, des indications dont le détail n'est pas toujours juste, mais dont la signification générale est exacte.⁵⁾ Il peut bien avoir recueilli sur l'histoire de la ville la tradition des habitants, ses concitoyens. Pour Ammien Marcellin, qui décrit la Gaule entre 383 et 390, Avenches est une grande ville déserte⁶⁾, ce qui ne veut pas dire que la cité des Helvètes ait été détruite d'un seul coup en 259–260.⁷⁾ Le témoignage du chroniqueur transjuran du 7^{me} siècle lorsqu'il attache à l'invasion des Alamans de 259–260, l'événement considérable de la dévastation, semble donc de tous points admissible.⁸⁾ —

¹⁾ Nous admettons pour la date et la composition de la chronique du pseudo-Frédégaire les conclusions d'un récent article de M. Ferdinand Lot, *Revue historique*, 37^{me} année (1914), p. 305–337, et nous renonçons à la théorie de la rédaction tripartite introduite dans la critique historique par les travaux de MM. Krusch (*Neues Archiv*, t. VII (1882), p. 247–351 et 421–516), Halpen (*Revue historique*, 27^{me} année (1902), p. 41–56, et Schnürer (*Collectanea Friburgensia*, t. IX (1900).

²⁾ *Chronicon q. dic. Fredegarii*, II, 40, éd. Krusch (*Mon. Germ. Hist. S. S. rer. Mer.*, t. II), p. 64; cf. *Neues Archiv*, t. VII (1882), p. 450.

³⁾ Cf. Forel, *Anz. für schweiz. Geschichte und Altertumskunde*, t. III (1860), p. 57–60; K. L. Roth, *ibid.*, p. 77; Krusch, *ed. cit.*, p. 64, n. 5.

⁴⁾ *Etudes de toponymie romande, Archives de la Société d'histoire de Fribourg*, t. VII (1903), p. 375.

⁵⁾ Cf. *Neues Archiv*, t. VII (1882), p. 449.

⁶⁾ *Res Gestae*. XV, 11, éd. Eyssenhardt (Berlin, 1871, in-8), p. 60.

⁷⁾ Voir au contraire sur les trouvailles de monnaies postérieures au règne de Gallien et sur les ravages de la Séquanais aux 3^{me} et 4^{me} siècles, F. L. Haller, *Versuch einer Geschichte der Helvetier unter den Römern*. (Zurich, 1793, in-8), p. 204–260, et Eugène Secrétan, *Aventicum, son passé, ses ruines*. (Lausanne, 1905, in-8.) p. 119. Cf. M. Besson, *Recherches sur les origines des évêchés de Genève, Lausanne, Sion* (Fribourg, 1906, in-8), p. 138, n. 2.

⁸⁾ Cf. Hollaender, *op. cit.*, p. 291; Meyer von Knonau, *op. cit.*, p. 95.

Nous voilà dès lors ramenés à une série de faits qui offrent quelques rapports avec le récit des Sagas. Les Alamans en 259—260 pénètrent dans l'empire par la Séquanais helvétique; ils prennent par surprise et ravagent la célèbre cité d'Avenches qui dès lors ne se relèvera que partiellement de ses ruines; ils dévastent une partie des Gaules, passent en Italie et arrivent devant Ravenne. Tout le nord de la péninsule souffre de leur présence; Rome, même, s'est peut-être sentie menacée. Gallien met un terme à leurs succès par une grande victoire à Milan.

Les phases de cette incursion aventureuse n'offrent-elles pas une ressemblance au moins curieuse avec les hauts faits prêtés par la légende aux fils de Ragnarr, surtout avec la prise et le pillage de Vífilsborg? Mais comment ce souvenir, qui appartient très certainement à la tradition alamannique, aurait-il pu passer dans l'épopée norroise et devenir un exploit fameux de ses héros? Je serais heureux si ce petit problème pouvait tenter la sagacité de quelque germaniste ou de quelque historien de l'ancienne littérature scandinave. La ruine d'Avenches a dû avoir une répercussion considérable dans le monde germanique; si elle n'a laissé que peu de traces dans les documents, pourquoi penser qu'elle n'a pas trouvé plus d'écho dans la tradition orale? Comme les légendes et les récits qui ont inspiré les Eddas, par des chemins ignorés et des intermédiaires inconnus, le souvenir de la destruction de la grande ville romaine par les barbares du Nord n'a-t-il point été recueilli par les poètes norvégiens et les conteurs islandais? Tout naturellement il devait prendre place parmi les hauts faits des Wikings, comme l'un des épisodes de leurs courses dans les pays du Sud. Les Islandais en attribuèrent la gloire aux fils de Ragnarr, et, sans égard aux temps et aux lieux, leur poésie réunit dans sa matière épique l'expédition des Alamans et les navigations des pirates danois.

Paul-E. Martin.

Bericht über das Frauenkloster St. Leonhard in St. Gallen von der Frau Mutter Wiborada Fluri. 1524–1538.

Gedruckte Literatur über St. Leonhard.

- J. von Arx, Geschichte des Kantons St. Gallen. 3 Bde. 1810–13. Bd. 2, 198 und Zusätze 2, 14 f.
- [E. Göttinger,] Die Feldnonnen bei St. Leonhard. Neujahrsblatt. St. Gallen 1868.
- A. Näf, Chronik oder Denkwürdigkeiten der Stadt u. Landschaft St. Gallen. 1861. S. 565 f.
- A. Nüscherer, Die Gotteshäuser der Schweiz. Heft II. 1867. S. 140 f.
- J. v. Watt, Deutsche historische Schriften, hg. von E. Göttinger. 3 Bde. St. Gallen 1875–79.

Nordwestlich vor der Stadt St. Gallen, hart an der Eisenbahn nach Zürich steht heute die 1886–87 erbaute St. Leonhardskirche. An dieser Stelle stiftete im Jahre 1425 Margaretha Rütegger in ihrem Hause mit Garten eine Schwesternklausen und 1429 kaufte sie dazu noch das anstossende Haus samt Zubehör.¹⁾ Um das Jahr 1470 nahmen die Schwestern die dritte Regel des hl. Franziskus an und stellten sich unter die Leitung der Franziskaner v. Konstanz, welche in St. Gallen zwar kein eigenes Kloster besaßen, aber als Terminierer wohnte einer von ihnen beständig bei der St. Laurenzenkirche, wohin auch die Schwestern kirchgenössig waren, bis zum Jahre 1516, wo sie eine eigene Kirche mit 3 Altären errichteten, nachdem sie bereits 1511 auch einen eigenen Kirchhof angelegt hatten. Durch jährliche Abgabe von einem Gulden kauften sie sich von ihren Verpflichtungen gegen St. Laurenzen los. Sie lebten von ihrer Hände Arbeit, Spinnen und Weben, von dem was jede eingebracht hatte, etwa 30–40 Gulden und in Ermangelung hinreichenden Stiftungsgutes von milden Gaben, die in den Opferstock fielen. Im ersten Jahrhundert ihres Bestehens hatten 64 Schwestern die Klausen bewohnt; 1524 war ihre Zahl 12²⁾; ihre Oberin war Wiborada Fluri, die Verfasserin der nachfolgenden Aufzeichnungen.

Die *Handschrift 195* der Vadianischen (Stadt-) Bibliothek in St. Gallen enthält die eigenhändigen Aufzeichnungen der Frau Mutter

¹⁾ *St. Galler Urkundenbuch* 5, 557. Nr. 3493; ferner Dierauer, *St. Gall. Analecta* II–IV 1890–92.

²⁾ Nach v. Watt, *Deutsche hist. Schriften* 3, 244. Nach Wiborada Fluri sind es nur 11; siehe unten Nr. 24. Hardegger, *Die Pfarrei St. Gallen* S. 15 spricht von 64; so viele waren bereits gestorben.

Wiborada Fluri vom Jahre 1524, als die Bedrängnis von Seite des Rates begann bis zum 31. Mai 1538, wo die Schrift aufhört mitten in den Vorbereitungen zu einem Vertrage. Es sind 28 Blätter in 4^o; die Höhe beträgt 22,5, die Breite 17 Centimeter. Das Wasserzeichen ist eine Traube. Sie sind in einen Umschlag geheftet, eine Pergamenturkunde vom 5. Dez. 1506, ein Vermächtnis an den Spital St. Gallen enthaltend. Die schöne deutliche Schrift ist ohne alle Interpunktion; die von mir gesetzten Satzzeichen sind vielleicht nicht immer richtig getroffen. Die Zahlen sind mit römischen Buchstaben geschrieben; bei Jahrzahlen die beiden ersten (15) nach damaligem Gebrauch weggelassen. Jeder neue Abschnitt ist mit It. (= Item) eingeleitet, das im Abdruck weggelassen ist. Die Abkürzungen sind zahlreich, z. B. b. m für Bürgermeister, s für Schwester. Einige Zusätze von derselben Hand sind ein paar mal am untern Rande später hinzugefügt. Die unregelmässige Orthographie ist im Abdruck nach Stieve geregelt. (Hist. Jahrb. 16, 708 ff.). Zur Erleichterung der Übersicht wurden Nummern gesetzt und mit Überschriften versehen.

Auf dem Pergamentumschlag steht die Überschrift:

«Diesen Verlauff Der Schwöstem zu St. Leonhart allhie von der
letsten Abbtissin oder Schwöstem=Mutter daselbst eigener Hand beschriben
verehrt in die Bibliothec der Stadt St. Gallen Herr
Unterbürgermeister David Schlumpff
A^o 1653 d. 14 Febr.»

Leu (Lex. 16, 366) weiss von David Schlumpf zu berichten, dass er 1638 Zunftmeister, 1641 Unterbürgermeister war.

Die Vadiana besitzt in Nr. 196 eine Abschrift des Originals ebenfalls in 4^o im Jahre 1819 hergestellt von Georg Leonhard Hartmann aus St. Gallen (1764–1828), Verfasser einer Geschichte der Stadt St. Gallen (1818). Er schreibt¹⁾ in der Anmerkung auf Seite 136: «Der guten Mutter mag ein Gefangennehmen freilich äusserst unangenehm gewesen sein, aber der vaterländische Geschichtsforscher kann sie um so minder bedauern, weil ohne dies Ereignis wir nur den Namen der Person nicht wüssten, die durch die Aufzeichnung ihrer Klostersgeschichte während der Zeit ihrer Vorsteherschaft über dasselbe gewiss jeden ihrer Leser mit innigem Antheil für sie eingenommen hat. — Was wir in ihrer Schrift nirgends finden, sagt uns bei Anlass ihrer Gefangennehmung das Rathsprtokoll vom 19^{ten} Januar 1538, dass sie *Wiborata Mörli* (gnannt *Fluri*) hieß.» Hartmann hat aber das Ratsbuch nicht genau

¹⁾ Vgl. über ihn das *St. Galler Neujahtsblatt* v. 1879 (Aus alten u. neuen Zeiten) S. 6. — Dierauer, *St. Gallische Analekten* II–IV. 1890/92.

zitiert. Die wichtige Stelle S. 233 lautet: «Schwöster Wybrat Flurin mutter zu S. Lienhart.» Von Mörli ist nirgends die Rede.

Hartmann hat seiner Abschrift Anmerkungen beigegeben, die im Folgenden ebenfalls abgedruckt sind. Den Grund, warum er das Original abgeschrieben habe, meldet Hartmann am Schlusse der Abschrift, S. 37:

«Hie endet sich das Fragment der Geschichte des Klosters St. Leonhard, das von der letzten Mutter desselben über die Begebenheiten ihrer Tage sich bis auf unsere Zeit erhalten hat. Es ist in mehr als einer Rücksicht werth, auf noch spätere Zeiten zu gelangen, daher ich es, nach dem Original unserer Stadtbibliothek, getreulich copirt habe, damit es sich durch einen Doppel gewisser erhalte.»

Die beiden Handschriften sind aufgeführt in Scherers Verzeichnis der Manuskripte und Inkunabeln der Vadianischen Bibliothek. S. 54.

Dr. *Ernst Götzinger*, viel verdient um die Veröffentlichung St. Gallischer Geschichtsquellen, hat auch das «Tagebuch» der Wiborada Fluri bekannt gemacht in dem vom historischen Verein von St. Gallen herausgegebenen Neujahrsblatt von 1868: «Die Feldnonnen bei St. Leonhard. Zur Reformationgeschichte der Stadt St. Gallen.» 20 Seiten 4°. Eine beigegebene Tafel stellt das Nonnenhaus zu St. Leonhard mit dem nahen Kirchlein dar, wie es damals noch bestand. Nach einer orientierenden Einleitung über die Anfänge der Reformation in St. Gallen teilt er das Tagebuch der Hauptsache nach mit, das er mit einer fortwährenden Erklärung begleitet. Obschon sein religiöser und politischer Standpunkt mehr auf der Seite Vadians ist, hat er doch für die Schwestern nur Achtung und Anerkennung. Ähnlich urteilt auch Meyer von Knonau¹⁾, dass der Leser unwillkürlich den Frauen im Klösterchen seine Sympathien zuwendet, nicht aber den Herren der Stadt.

Die Benennung «Tagebuch» ist übrigens nicht passend, weil sie die Vorstellung erwecken könnte, als ob wir regelmässige Aufzeichnungen vor uns hätten. Das ist nicht der Fall. Es scheint vielmehr, dass nur das aufgezeichnet wurde, was sich auf das Verhältnis zum Rate bezieht. Es ist eine Art Selbstverteidigung, die zur Anklageschrift wird. Daher beginnt sie mit dem 21. Juni, mit dem Eingreifen des Rates. Einiges scheint erst später beigelegt worden zu sein, wie einmal (Nr. 18) gesagt wird: achten wir dozumal nit als vil. Das ereignisreiche Jahr 1529 wird kaum berührt (Nr. 36) und die Jahre 1533/4 sind ganz übergegangen. 1536 mitten in einer Verhandlung über eine Urkunde bricht die Schrift unvollendet ab.

¹⁾ *Jahrb. f. Lit. d. Schweizergesch.* 2 (1868) 169.

Eine wichtige Ergänzung zu dem Berichte der Frau Mutter ist uns erhalten in den Ratsprotokollen des grossen und kleinen Rates der Stadt St. Gallen, die heute im Stadtarchiv aufbewahrt werden. Sie sind in Klein-Folio auf Papier geschrieben, meist von der Hand des Stadtschreibers, damals Augustin Fechter, und berichten in chronologischer Folge mit knappen Worten über die Ratsbeschlüsse. Wichtig für uns ist vor allem die Stelle beim 19. Januar 1538 (Seite 233): «Schwöster Wybrat Flurin mutter zu S. Lienhart vnd schwöster Margreth Surin sind in m. h. vangknus (Gefängnis) kon (gekommen) umb das sy Hansen Hofstetter underricht, das er bichten vnd das Sacrament empfahen sölt, vnd vf ain vrfecht ledig gelassen.» Es ist das einzige mal, dass der Name der Frau Mutter Wiborada Fluri genannt ist. Es scheint, dass die Fluri auch Mörlin hiessen¹⁾ und unter diesem Namen ist sie bekannt geworden durch Hartmann. Doch dürfte Fluri ihr mit mehr Recht zukommen.

Eine andere Ergänzung liefert das Ratsprotokoll vom 18. Juni 1524 (S. 88): «Hand meine Herren verordnet 6 Mann und ihnen befohlen mit den Nonnen zu S. Katharina und S. Lienhart zu reden, dass meine Herren ihnen zu gut ihres Einnehmens und Vermögens Rechnung nehmen und ihnen Vögt geben wollen. Sind verordnet Unterbürgermeister Appenzeller, Stoffel Krenchen, Hans Rainsberg, Andreas Müller, Klaus Cuntz, Hans Kaiser.» Das sind also die 6 Abgeordneten des Rats, mit denen die Frau Mutter ihren Bericht beginnt.

Die Regierung der Stadt St. Gallen lag in den Händen der drei Bürgermeister, von denen der erste Amtsbürgermeister, der zweite Unterbürgermeister, der dritte Reichsvogt genannt wurde. Sie pflegten jährlich auf Stephanstag zu wechseln und bildeten mit 9 Ratsherren und den 12 Zunftmeistern den kleinen Rat, der die gewöhnlichen Geschäfte besorgte. Zu diesen 24 Mitgliedern wurden für wichtigere Angelegenheiten noch 66 weitere berufen und diese 90 nannte man kleine und grosse Räte. Diese versammelten sich gewöhnlich 5 mal im Jahr.

Der Lenker der St. Gallischen Politik war Joachim Vadian, eigentlich von Watt, von der Frau Mutter Doktor Watter genannt²⁾. Dieser gelehrte Humanist war erster Bürgermeister in den Jahren 1526, 1529, 1532 u. s. w., im ganzen 9 mal bis zu seinem Tode 1551. Mag ihn auch St. Gallen wegen seiner Verdienste um die Stadt hoch halten, in seinem

¹⁾ Leu, *Helvet. Lexikon* 13, 211.

²⁾ «Der bedrängten Frau Mutter ist es wohl nicht zu verargen, dass sie ihre kleine Rache dahin auslässt, den *Doktor von Watt* immerhin nur in der Namens-Verkleinerung *Watter* zu nennen» bemerkt Hartmann in der Handschrift 196, S. 3. Doch war «Watter» vielleicht die beim Volke gebräuchlichere Benennung.

Verhalten zu unsern Schwestern steht er keinesfalls gross da. — Die Ratsknechte, die einige male erwähnt werden, würden wir heute Stadtpolizei nennen; sie trugen einen Stab als Abzeichen.

Das Ratsprotokoll gibt uns auch einigen Aufschluss über den «frommen Herrn Peter», genannt Kaiser oder Käser, den Beichtvater unserer Schwestern, welchem sie sehr anhänglich waren. Er war Augustiner und wohnte als Terminierer, das heisst Almosensammler, bei der Pfarrkirche zu St. Lorentzen, wo er Aushilfe in der Seelsorge leistete¹⁾. Dieser sonderbare, übrigens nicht ungelehrte Mann²⁾ sollte bei Einführung der Reformation fortgewiesen werden. 1526, am Montag vor Thomas, des Apostels Tag (17. Dez.) hat man alle Priester beschickt und von ihnen den Bürgereid verlangt³⁾. Einige verlangten Bedenkzeit bis nächsten Freitag, unter ihnen Herr Peter Kaiser. Am 17. Juli 1528 berief der Rat sie wieder und befahl ihnen von der Messe abzustehen oder die Stadt zu verlassen, worauf 7 von ihnen ihr Burgrecht aufgaben und sich auf das Gebiet des Klosters zurückzogen, wo der Abt sie gastlich aufnahm. Der erstgenannte von ihnen ist Peter Kaiser⁴⁾, der aber fortfuhr sein Amt bei den Schwestern zu versehen, bis am 19. Febr. 1528 der Rat ihm verbot, das Haus der Schwestern zu betreten bei einer Busse von 10 Pfund. Auf das Disputiren mit dem Prädikanten Jakob Riner wollte er sich nicht einlassen, wogegen der Abt ihn zum Prediger in der Klosterkirche bestellte. Er schrieb gegen Luther über die Heiligenverehrung und griff auch Zwingli an, der eine Gegenschrift verfasste, einen Dialog mit dem Titel *Pestis*. Keine der beiden Schriften wurde gedruckt⁵⁾. Unversehens, wie Vadian⁶⁾ berichtet, fiel Herr Peter dem Evangelium zu, predigte gegen Papsttum, Klöster und Cölibat und das Ende der Komödie war auch hier die Heirat mit seiner Köchin. Am 8. November 1529 erschien er vor dem Rate, bekannte, dass er irre gegangen sei und erbot sich in Zukunft nach dem Willen der Obrigkeit zu leben. Es ward ihm gestattet. Er starb 1539. «Da weer noch vil zu schriben» meint Frau Mutter Wiborada.

Von dem fernern Schicksal der Schwestern erfahren wir wenig mehr. Die Chronik erzählt, dass im Jahre 1538, als die Gebeine des h. Otmar von Einsiedeln zurückgebracht wurden, Feldnonnen vor Freude dabei geweint haben⁷⁾. Was aber zuletzt aus ihnen geworden ist, wohin die

¹⁾ Wegelin, *Die Pfarrkirche S. Lorentzen*. S. Gallen 1832 S. 63 ff. Darnach wäre sein Familienname Wiedenmann.

²⁾ Vadian, *Deutsche Schriften*. 2, 406.

³⁾ Ratsprotokoll S. 127.

⁴⁾ Ratsprot. 1528 S. 7. — Die Chronik des Herm. Miles. *St. Gall. Mittlgn.* 28, 332.

⁵⁾ *Zwinglis Werke* v. Egli u. Finsler, 7, 227/8.

⁶⁾ *Deutsche historische Schriften* 2, 406.

⁷⁾ Kessler, *Sabbata* 473, 40.

Frau Mutter und ihre Schwestern hingekommen, wissen wir nicht; ihr Grab ist unbekannt. Erst in den Jahren 1560–69 verglichen sich Abt und Stadt über die Auflösung des Klösterleins. Das Gebäude fiel an die Stadt und 1579 richtete Leonhard Straub sich mit seiner Buchdruckerei darin ein¹⁾. Später wurde daraus eine Strafanstalt, bis sie im Jahre 1886 der jetzigen St. Leonhardskirche weichen musste.

Eine wertvolle Erinnerung an das Klösterlein St. Leonhard bilden 3 Handschriften der Stadtbibliothek St. Gallen, die einst den Schwestern gehörten, laut altem Eigentumsvermerk. Sie tragen die Nummern 359, 360 und 380 und werden im gedruckten Verzeichnis (v. Gust. Scherer, St. Gallen 1864) wie folgt beschrieben:

Nr. 359. Pap. 1476. 200 u. 205 gez. Bll. 4^o.

Deutsches Lectionarium für alle Feste des Jahrs mit Predigten etc.
Am Ende: Deo gracias 1476.

«Diss Buch ist der Swestern zu S. Linhart vor der Stat S. Gallen.»
Seit 1580 dem Brgrmstr. Hs. Wetter v. St. Gallen gehörig.

Nr. 360. Pap. XV Jh. 149 Bll. 4^o.

a) Bl. 1–106: Die Vorrede zu **s. Francisci Leben**. Die gnade gotes ist erschinen bi difen jungsten ziten etc. — Bl. 107–134: Hie vachet an das Leben d. h. v. **s. Benedictus**.

— c) Bl. 136–142: Namensverzeichnis aller verstorbenen Schwestern des Klosters St. Leonhard v. J. 1458–1507 und der Wohltäter desselben bis 1502. — d) Der Rest des Bandes sind Gebete.

«Diss Buch ist der swestern zu sant Lienhart vor der stat Sant Gallen».
(Auf der Stadtbibliothek seit 1647.)

Nr. 380. Pap. 1496. 100 Bll. 8^o.

Deutsches **Gebetbuch**. Anf. Die ant(iphon) von Sant ffranciffen. — Den Schwestern zu St. Leonhard gehörig und von Mehrern geschrieben.

Daran reihen sich 4 Handschriften ebenfalls frommen Inhalts, die der St. Gallischen Stiftsbibliothek angehören, früher ebenfalls Eigentum von St. Leonhard.

Nr. 983: Otto von Passau, die 24 Alten, geschrieben 1464 von Schwester Endlin.

Nr. 1001, Vom Fronleichnam.

Nr. 1003, Schürnbrand, geschrieben 1494.

Nr. 1067, Taulers Predigten, Handschrift des 15. Jahrhunderts.

Zum Schlusse spreche ich meinen verbindlichen Dank aus dem Herrn Bibliothekar Dierauer und Herrn Stadtarchivar Schiess, welche die vorliegende Veröffentlichung möglich gemacht und freundlich gefördert haben.

¹⁾ T. Schiess im *Schweiz. Künstlerlex.* 3, 267.

J H S. Maria.

[1. Das Jahr 1524].

[S. 1.] Dis ist beschehen im [15]24 jar, am mentag vor S. Johannestag, des töfers tag [21. Juni].

[2.] Der klin und der groß rat hat 6 man zu uns geschickt und hand an uns begert, daß wir uns an si ergeben und hand gesprochen: Mutter und schwöftren, wir find zu uch komen und wend uwer truwen heren fin; und won jetz die lof so sorglich find, so wend wir darvor fin und wer sach, das uch etwan wolt angrifen und uch das uwer nemen, so wiffen wir uch zû beschirmen. Darum ist miner heren mainung, daß man uch ain oder zwen vögt gebe und die sond anschriben, was ir hand; darum was uch begegnet, das wir es wiffent; und hand vil gaiftung [Gäste] von priester und andren; das wil man nit gern han; und verbruchent mit den gästen und müßent ir den mangel darnach han und ersparen an den jungen. Und find fust andre vil wort geret, die gar nit war find. Do wolten si, wir solten in[en] ain antwort geben, ee si us dem hus giengent. Also fraget die mütter die Schwöftern; do wolten si ain uffschlag¹⁾ haben. Die lüt oder heren wolten es schlecht nit thün. Do sprachent wir: Es ist nit um uns armen wib; wir wend uns bedencken und vil kum [kaum] uberkument²⁾ wir si, daß si uns ain verdencken ließent bi mornent um die 7 fund. Do sprachent wir zû den 2 underbürgermaiftern³⁾ wir wolten rat fûchen an den unsren hie und anderfchwa. Die sach wer schwerer den man mante [meinte]. Do nament si es nit vast wohl an. Doch wolten sie es dem rat furlegen. Und am samstag darnach ging die mütter und schwester Elßbet⁴⁾ zû dem burgermaister⁵⁾ und saiten im och und fragent in rats. Do [S. 2.] was er vast ernfthafft und zoch [hielt] uns die ußgeloffen münch fur. Do wir sprachent, wir gebent inen nüntz, do sprach er: man waßt [weiß] wol was ir inen gebent. Under anderen vil Worten zû beiden siten sprach er: man wirt die von S. Kattrinen⁶⁾ beschicken fur rat. So wirt man uch vilicht och beschicken also.

[3] Nun hat es sich begeben an dem funtag nach dem 12 tag das bi nacht me denn 20 man fur die porten find komen. Dife 20 man find Struberzeller gefin. Hand ungeftümenklich gelütt und gesprochen, man fol si inlon und inen zû trinken geben mit vil bitten und darnach mit tröwenden Worten. Do wir inen güttige und och bitten wort gaben,

¹⁾ Bedenkzeit. Hartmann.

²⁾ bewogen.

³⁾ Othmar Appenzeller und Hans Meyer. Hartmann.

⁴⁾ Elsbeth Wettach, Htm.

⁵⁾ Jakob Kummer, Htm.

⁶⁾ dennoch.

do sprachent si, wolten wir es nit mit lieb thûn, so müsten wir es den=echt¹⁾ thûn, und fiengent an und stießent hert an die tur. Do butten wir inen recht fur mine heren²⁾ von S. Gallen. Do zuchent [zogen] si ab. Do giengen wir zû dem burgermaister Cristen Studer und fragten in, wie wir der sach solten thûn. Do sprach er, er wolts dem rat fur=legen. Do giengent wir an der mitwochen [S. 3] wider zû im. Do sprach er, mine heren wolten am fritag rat haben, das si uns helfen wolten. Und do gebutten si Hanßen Berly und Clausen Schoppen und Hanß Bruftbeltz, dass si ain uffechen hetten, wenn man me kem, das si fi abretten, und wenn wir si gern wolten, so solten si bi uns uber nacht sin. Also warent si wol 3 necht bi uns. So ungestüm was das bûben=volk mit trowen, mit laidwerken und verspotten und singen, wie ver=lassen lüt thünd, und vil hand si uns in der nacht gelüt, des wir nit geachtet hand.

[1525. Dr. Von Watt.]

[4] Darnach an unfer frowentag zû liechtmeß (2 Febr.), do kam Dokter Watter und Andres Müller underburgermaister der zit und sprachent, mine heren hetten si zû uns geschickt, das si sorg zû uns hetten und fordren die gantze gemaind also komen. Wie all do, tet der Dokter ain lange red mit vil [S. 4] hellen Worten. Noch vil red do sprach er, mine heren wend wißen, was ir habent an zitlichen gütern, ligen und farend, und sprach: Sûchent die alten gulde all furen [hervor] mit andren Worten me. Zû dem andren so fond ir 2 vögt erwelen, zwen man, die ir allerliebft wend haben und uch haimlich [vertraut] find, denen ir vertrauwen mügen, die fond uch raten und rechnung von uch nemen. Also gaben wir uber diß antwurt, wir hetten nit so vil, das wir vögten daruber törrftin [bedürftin]. Unser hus wer ans hundert jar gestanden³⁾ und hetten nie kein vogt gehept. Zû dem 3 sprach er, si wolten sich der gaiftlichait [das Geiftliche] nit annemen und uns laßen beliben bi unßerm alten herkomen, bi unser profes und andren dingen, die wir bißher hetten gehalten, mit vil Worten me, die wir und si retten.

[5.] Darnach an dem mentag vor Sant Valentines tag [13. Febr.] da kam Clauß Cüntz und juncker Casper Zollikofer⁴⁾ zû uns und hatten si och mine heren zû uns [S. 5.] geschickt und sprachent, wir solten

¹⁾ Die Nonnen aus dem Katharinenkloster in St. Gallen.

²⁾ Recht bieten, eine Klage anhängig machen. «Meine Herren» ist der Rat von St. Gallen.

³⁾ Es ward i. J. 1425 von den Eltern der Margareta Rüteckerin als Clause gestiftet. Htm.

⁴⁾ Collykoffer *Handschr.*

6 man erwelen, wen wir allerliebft wolten, fo wolten si uß den 6 uns zwen geben, die fi wolten, und wolten uns nit die wal lon. Also baten wir hertzlich vaft, das si uns ließent, wie von alter her ie. Do wir lang und güttiglichen baten, do sprachent si, wen wir fur mine heren kement und also bätint, fo mantent [meinten] si, man ließ uns also fitzen; begegnete uns aber etwas, man wurd durch die vinger lügen. Also faiten wir inen vil.

[Vor Rat.]

[6.] Darnach am samftag nach Sant Valentines tag [18. Febr.] do schick man unß ain ratsknecht, der bot uns uf an mentag fur rat und solten unfer husbrief und gestiftbrief mit uns bringen. Also giengent unser zwo Schwößtern. Do fraget uns der burgermaister,¹⁾ wo wir die brief heten. Do saiten wir, wir habent nit verstanden, ob wir zinsbrief oder was brief wir nemen solten. Wir wolten hören, was fi unfer wolten. Do sprach er: es ist miner heren mainung, das ir 6 man erwelen. So wend wir uch zwen [S. 6] us den 6 geben, welle wir wend, die uwer pfleger sigent. Do ließen wir durch unsern fursprechen reden, uns wer nit darvon enpfolen; wir hetten nit so viel zü schaffen; so wer eins genüg. So wer der stat recht, dass ains ain selber walte. Wolt ers nit thün, so solt man im es büten. Doch wer uns jetz nüntz darvon enpfolen. Wir wolten es fur unser mitswößtren bringen. Also hieß man uns uf die nächsten mitwochen wider komen und die brief und von den 6 manen uf ain briefli zaichnet. So wolten si biß zü rat werden, wen sie uns geben wolten. Aber wir thaten es nit, wann die gantz gemand²⁾ wolt uf der stat recht beliben und wolten selb zwen erwelen.

[7.] Do koment wir an der mitwochen vor der heren faßnacht unfer 4 fur rat. Do hieß man uns komen in die stuben und fraget uns der burgermaister, wo wir die brief hetten. Do gabent wir im 3 lechenbrief [S. 7.] und den husbrief und das Istrenment, wie wir von den vätern find enpfangen.³⁾ Nun las man die brief vor dem klainen rat und do hieß man uns ustretten und unsern fursprechen mit uns. Also tet unser fursprech hüpfchlich dar, von der vätter wegen und von der vögten, wie man uns nit zü naweiß [Neues?] sol erfüchen, wir werint och arme wibli. Do erschrackent wir und wurdent erst gehertz und wolten gar nit vögten, die fi uns erwalten, funder wir wolten bi der stat recht und bruch beliben, das ist das ains [Eines, man] ain vogt selber erwelt, wen es gern wil, und wil er es nit gern thün, so sol im es der burgermaister gebütten, daß er es müß thün. Do wolt der

¹⁾ Christian Studer.

²⁾ Das ganze Convent. Htm.

³⁾ Die Aufnahmsurkunde in den Verband der Franciskaner.

burgermaister schlecht [einfach], wir solten 6 man furschlachen, so wolten si uns 2 darvon geben, welle si wolten. Nun wolten wir die wal gar nit us den henden geben, won wir forchten den nachklank, darvon vil zu schriben wer. Da wir och ain tail von dem gemainen [S. 8.] volck gehört haten, denn es wer ain zerförung unsers hus gefin. Nun wolt der fursprech wißen, welle 2 man wir wolten. Do faiten wir den burgermaister Casper Fünbüller und den zunftmaister Clausen Cüntzen. Do wolt der burgermaister nünt von inen hören fagen; man hat vast gern gehept, dass wir den dokter Watter hetten genumen und noch ain[en], den si gern hetten gehept. Den hat man si uns gnüg gelon, aber die 2 umb kain fach. Do wolten wir stet uf inen beliben. Do sprach der burgermaister: ir sind ie lenger ie herter. Wir hand uch haïßen uwer husbrief und stiftbrief bring[en], so hand ir lechenbrief und naiwes brief bracht, da nüntz an lit, dann ain punkt oder 2; fuft geb ich uch nit ain haller umb unfere brief. Wir wend uch ain brief lesen; da loßen eben uf; und was die verschribung, die wir der stat geben hand von des hindren buwes wegen. Do sprach der burgermaister: Gund haim, ir fument uns nun. Wir hand 6 mal rat von uwerer wegen gehept; wir hand anders zü schaffen, denn non mit [S. 9.] uch umb zü gon. Ir furchten, wo ain wort wirt geret, so furchten ir der himel wol uf uch fallen. Gond haim bis wir wider nach uch schicken; so koment oder nit, thünt weders ir wellent. Do rett ain ratsher, den wir erbarmeten, si werden sich noch bedenken von der 6 manen wegen. Do sprach der underburgermaister Peter Müller¹⁾: Usse, Usse, mit enen. Do sprach aine, do wir us der stuben giengent: Wir bitten uch, ir wellen unser truwen schirmheren sin wie bisher. Do rett der Watter: Ir wend doch nit gehorfam sin. Also giengent wir us der ratstuben, als die armen kind. Doch was es uns ring [leicht] do wir non nit vögt müsten han.

[Drohungen und Anschläge.]

[7.] Also kam das geschrai under das volk, wir wolten uns nit undergeben minen heren und ward der trow und anschlag vil. Ains wolt uns verbrennen, ains wolt uns usstrinken und eßen was wir hetten und uns zerfören. So mengen ublen rat hat das bübenvolk uber uns gehept. Also koment an der heren faßnacht ain schar us der stat, nit lützel, und wolten bi uns trinken und eßen. Also tribent wir si ab, daß si nie in das hus kommen und uns kain schaden taten. [S. 10.] Und aber an dem tag kam ain andre schar, unser nachburen, Lienhart Kupferschmid und ander, die wir och bekanten und wolten och uberoht in das hus. Do sprachent wir, si solten uns unrecht nüntz thün

¹⁾ Er hieß Andreas Müller, nicht Peter. Htm.

und tribent vil wort, trowwort und bitwort und sprachent, unser buch wer unser got und wir wolten das klar gots wort nit hören und werint glißnern¹⁾ und fuft vil, und trowten si hettents angefangen, si wolten hinecht gar usmachen. Also ward uns in der nacht das groß fenster zerworfen und der lad[en] an der winden zerhouen, und wurfent so vast mit großen steinen in die mur, dass wir mainten, die mur wer vol löcher. Wir rüften und trowten inen, doch ließent si kum darvon. Do schnitten si uns vil das fail an der porten ab und luttent vil in der nacht.

[8.] Und an der alten faßnacht, do ward uns ain fenster uf der kilchen zerworfen, und am 3 suntag in der fast[en]²⁾ zû nacht war uns ain lad[en] vor dem kilchenfenster zerworfen, hat wol aber 2 fenster kostet. Und hant dem schloßer uf hüt 9 guldi müßen gen und dem tischmacher 4 dick plapper, dass si uns als in den kostung hand bracht.

[Der Überfall.]

[9.] Nun ist uns witer kumer und trüpnuß zügestanden an dem heiligen balmstag im [15] 25 jar³⁾ umb 3 im tag ist ain große meng uss der stat komen main und ist Cristen Appenzeller, der schûchmacher-
Zunftmaister ir anwiser und hoptman gefin. Und koment an die port und luttent frenlich an; und do kam die portnerin und die eltren all. Do sprach der vorbenempt Appenzeller, der was ir reder, si wolten win und solten in gen; si wolten in wol bezalen. Do sprachent si, wolten wir si nit inlon, so solten wir in usengeben. Wir sprachent, si werin nach bi der stat und tät kein not. Do sprachen si, si wolten in das hus und die vätter süchen. Do sprachen wir, si sind nit da. Si triben vil unwarheit. Was wir faiten, es müß ir red war si und glopten uns nüntz. Doch giengent si enweg ungeschiklich und trowten vast und sprachent, si wolten witer rat han und giengen enweg. Do hatten si ain rat bi dem brunnen — [S. 12] trog vor der mur. Und do gieng ain tail in die stat, und kam der Appenzeller wider und 3 mit im und wolt schlecht wißen, wen wir zû obren wolten han. Do sprachent wir, wer in zû uns geschickt het, der burgermaister oder die rät. Do sprach er: Ich bin usen geschickt, aber nit von dem burgermaister. Do sprachen [wir] wir wend niemant zû schirmheren han, denn mine heren; si sind alweg unser trüw schirmheren gefin. Darfur hand wir si aber und gereut fuft niemants, denn iren, und süchent fuft niena hilf und rat, den bi minen heren von Sant gallen. Do sprach er, ir went doch nit, das si uwer obren figent und gond gen hof⁴⁾ und fragent rats und hand hinder den bischof von

1) Gleißnerinnen.

2) 19. März.

3) 9. April.

4) Zum Abte von St. Gallen. Htm.

Coftentz geflocht, und ich will ain wißen han, wen ir fur obren wellen han. Das sprach er zü 4 oder fünf mal uf ainandren und wolt kain benügen han, wie wir sprachent, wir wolten suft niemant han, den mine heren. Er stieß gar vil böser wort uß, aber wir gaben im gütte wort, wie die [S. 14] on troft und hilf von allen menschen thünd. Do sprachen wir, stellent uns die under ogen, die uns follichs zichent, er ret nit die warheit. Do sprach er: Es redent uwere nachpuren und das hat der Erber Ulrich geton. Der sprach zü inen: Die vätter find dise wochen bi inen gefin. Do wir es lang mit im getriben und er mit uns, es mocht got erbarmet han, do giengent si aber ainmal enweg und trowten erst vaft.

[10.] Do was es nach der vigily, do aßent wir zü nacht, und do wir halb geaßent, got waift mit was fröden, do kam unser junckfrou und lütt raß an und sprach: hand uch darnach, es kompt ain große menge man und wend uch uberfallen. Jetlich ergraiff etwas, das si ab dem weg thet, eine büchs, aine stintzle und aine luff in die kilchen fur das hailig sacrament und rüften den an, der uns nie verlaßen hat. Der hat uns aber gehulfen, als ain [S. 14] truer vatter, der uns unser ere behüt hat.

[11.] Nun do si aber koment, do wütten si von zorn und wolten mit gewalt in das hus und die vätter süchen. Do sprachen wir, gond zü dem burgermaister und haißent in 3 oder 4 man usschicken, so wend wir inen alle schloß ufthün und si gern laßen süchen, wo si wend. Wir torften all aid schweren, das si sider Sant Jacobustag nie hie find gefin. Do sprachent si, wenn wir in die stat gond, so konent ir si uslon. Und do sprachen wir, find all da und hand hüt und schicken non ain in die stat zü dem burgermaister. Es half alles nüntz. Er trib vil böser wort; und wolten wir inen nit ufthün, so wolten sie selb uffstoßen. Do bot man inen recht und si solten unrecht nüntz zerstoßen. Do sprachen si freffenlich: Wir schißen in burgermaister und in den rat und in das recht. Do sprachen wir: wend ir umb miner heren recht nüntz geben, so bütten wir uch recht fur die gemainen ai[d]gnoss. Do sprachen si, wie si zü disem recht haten gesprochen [S. 15] und fallent uber die mur in und do zerftieß der Otmar Lütte das hoftor zü dem ersten. Da kam[en] wol 200 man in garten und do zerftießend si die hustur an mitten an zwei. Wie man inen recht geboten hat, do fielent si so wütend in das hus, als ob ain blütstropf der erbermd nit in enen wer. Si [miss-]handelten uns und wolten uber alle schloß. Do was kain winkel so hoch, noch so tief im hus, si wolten darin, und wen man nit behend uffschloß, so zerftießend si die schloß und taten all trog und trucken uf und wurfent uns die better uf und hatten große liechter in den henden und was dennoch noch tag. Do lut aine sturm, do wol 300 man da waren und

me denn 60 wiber. Do wolten si zû eßen und zû trinken han. Do kündent wir nit gnüg us dem ker [Keller] tragen mit gelten und aimer. Si fielent selb in ker und wolten die großen kertür zerstoßen und den win uslon. Do sprachen wir: Wir wend uch gnüg gen, non schütten in nit us. Also weret es wol 2 ftund, dass si im hus wütten, wie die trunken man, als si warent. [S. 16.] Und wir hatten noch kain hilf von niemant, und was unser lützel. Si trunken uns wol 3 som win us, non des besten, den wir hatten, und trügent uns des finen garns 40 garn und fuft och garn und zinnschußlen und ftintzly, löffel und meßer, und tischtücher und zwechly, und on das si uns [ge]geßen hand, und holtze schußlen und teller und ain kupfren becher und höltze becher und gläser. Das hand si alls enweg trait und fenster in 3 ftuben zerstoßen. Der unfur¹⁾ was vil. Und do hatten si ain gemaind im garten und wolten die gantze nacht im hus gefin und wolten blündret han. Do schickten wir zü dem burgermaister umb hilf, was nach dem Ave Maria. Do hieß der burgermaister bald ain rat famlen. Do schickt man den underburgermaister und den Dokter Watter. Und do si koment, do hatten si ain gemaind. Do hieß man si us dem hus in garten gon. Doch wolten si nit us dem hus und do der [S. 17] merer tail in garten kam, do sprach der Dokter: Lieben fründ, gond jetz haim; da bit ich uch umb, und mine heren hand uch enbotten ir sollent in die ftat gon. Do gieng der Dokter in das hus und traib si us dem hus. Do giengen si enweg und luffent ain tail in die ftat und laiten sich anderst an und wolten die nacht im hus mit gewalt beliben fin. Und do warent etlich, die saiten es dem burgermaister. Do schickt er wieder herus und hieß jederman in die ftat gan. Do belibent 6 man bi uns und 2 frouen. Do koment die nachburen, insunder Lienhart Kupferschmid und ander me und betrübten uns noch witer und wolten uns aber die turen zerstoßen und triben so vil filly zelger²⁾ wort, das wir inen ain kübel mit win müsten herusgeben und brot. Und glich uber ain wil kam aber ain bübenvolk und kam ain sturm uber den anderen, das man mit gewalt inbrechen wolt. Das traib man bis es 2 schlug in der nacht. Got waift wie wir armen frowli [S. 18] ain nacht hatten. Das waift der ewig got; dem fig es ain ewig lob.

[Wieder vor Rat.]

[12.] Do ain güten tag ward, do giengent unser 2 zu dem burgermaister und saiten im unser trüptniß. Er hort es mit großem mitliden und troft uns vaft und was gar tugenlich und früntlich mit uns und

¹⁾ Unfug. Htm.

²⁾

erbott sich hertzlich gegen uns, und was er uns kund gethon¹⁾, frü und spat, solten wir in nit sparen; er wolt uns gern raten und helfen. Do müsten wir am zinstag fur rat. Do fait unser fursprech ain wenig, wie es uns gangen was, doch nit den dritten tail; denn hetten wir es vor rat darthün, wie es gangen was, so wer es ain wild ding worden. Do koment etlich unser güten fründ und baten uns durch got und durch frids willen, dass wir beschaiden in der klag werint und minen heren den schaden schankten, oder es wurd ain wild ding; man forgete größlichs ains uflofs. Do folgeten wir und ergabent es minen heren. Das nament si vaft [S. 19.] wol von uns an. Do klagt der Criften Appenzeller wider uns, er het es von miner heren wegen gethon, darumb dass uns die münch das unser nit enweg trügent; si säßint bi uns und hetten nüwer fasnacht. Denn wenn die vätter bi uns werint, also gebint si uns güte wort und schwatzint uns das unser ab; er maint er wolt minen heren wol gedienet haben. Do für in der burgermaister hertenklichen an und sprach: man hat dir es nit enpfolen; du soltest minder thün han, denn ander lüt, mit andren vil scharpfen herten Worten, die man im gab, aber man was vaft tugendlich gegen uns. Do hieß man bed tail usgon. Do ward gar ain heftig ding im rat, und warent [wir] vaft lang vor der tur. Do hieß man uns inekommen. Do sprach der burgermaister: Lieben fwöstren, ir hand sturm gelüt; das solten ir nit thon han; es ftat ain große büß daruf. Got hat es mit uch gehept; wer der sturm usgangen, so wer es uch ubel [S. 20] gangen, aber ir hand es us aim schrecken gethon. Mine heren wend es uch nachlon. Thünd es nit me. Do fait man unserm widerfächer, der die sach uf hat trait, vil herter wort, und was dozūmal zunftmaister und hieß man in us dem rat gon, und ward gantz von dem rat gesetzt.²⁾

[13.] Do sprach aber der burgermaister: Lieben fwöstren, es ist miner heren mainung, das ir ietz ain antwurt geben, ja oder nain, das ir 2 vögt wellent nemen, die uch mine heren geben; oder wend ir es nit thün, so sond ir miner heren gericht hald rumen; si wend kaines solchen uflofs mer warten. Do solten wir glich gesprochen han, ja wir wend es gern thün. Do batten wir widerumb den fursprechen und giengent fur die tur. So faiten wir dem fursprechen, wir wolten 2 vögt, die si uns gebent, doch betten wir si, das si uns ließent beliben bi unserm alten gaiftlichen leben und harkomen. Do sprach der burgermaister: Ie frumer ir sind, ie lieber [S. 21] uns ist. Do sprach Michel

¹⁾ Was er uns tun könnte:

²⁾ Im Ratsprotokoll, Dienstag nach Palmarum 1525 (S. 106b) (11. April) wird erkannt, daß der Zunftmeister Christian Appenzeller des Rates «rüwig fig» d. h. abgesetzt sei. Seine Mithelfer gingen straflos aus.

Amen,¹⁾ si begerent, das man si laß bliben bi ir regel. Do sprach der underburgermaister²⁾: Si wend vätter han, und ander me im rat mit im; also ftünd der rat uf schnel. Do was es in der 12 ftund.

[14.] Do kam zü abent ain zunftmaister an die porte, ungeschickter fach, und sprach, wir hetten uns minen heren noch nit undergeben und fait vil. Do wurdent wir aber angftig. Do mainten unser etlich, man solt zü dem burgermaister gon und im es sagen, das man uns nit noch einmal uberluf. Doch wurden wir zü rat und schwigten stil und giengent niena hin. Doch kam so meng bottschaft zü uns, wie man uns trowte, man wol erst recht an uns. Und in osterfirtagen³⁾ do wurfent die buben so viel und vast zü uns mit ftainen in tächer und in garten. Do schribent wir dem burgermaister ain brief und nampten im 3 buben. Do bot man den 3 buben fur rat. Do sprach man zü iren vatter und mütter, si solten uns darvor fin und beschäch es me, so wurd[en] [S. 22] si es an si fuchen. Und do ward es gar stil mit werfen und thet uns niemant kain laid me. Und do man dem burgermaister das briefli bracht von unsren wegen, wie uns die 3 buben theten, entbot uns der burgermaister aber vil güts; er wolt uns vatter fin, bis wir vögt uberkement; wir solten nun frolich fin; also wurdent wir aber getröft.

[15.] Och an dem zinstag in der großen wochen⁴⁾ beschickt man all zünften, was uber 14 jar [alt] was und bot man 24 ¤ ⚔, wer dem closter oder den swöstren hüsern oder priester laid thet, oder es mocht ainer also handeln, man wolt zü finem lib und leben grifen.

[Die 2 Vögte. 1525/6.]

[16.] Nun hat es sich begeben an dem 11 tag im maigen im [15] 25 jar, do hat man uns 2 vögt geben, den erfamen heren zunft[maister Hanfen Rainsperg⁵⁾ und den erfamen Ambrosy Schlumpfen⁶⁾].

¹⁾ Eilfer der Webern. Htm.

²⁾ Andreas Müller. Htm.

³⁾ 16. April.

⁴⁾ 18. April, Osterdinstag.

⁵⁾ Hans Rainsberg bekleidete im Jahre 1531 das Amt eines Unterbürgermeisters und rückte im Mai dieses Jahres durch den Tod des regierenden Bürgermeisters Christian Studer an dessen Stelle. Von da bis zum Jahre 1548 blieb er im Amte. Er gehörte einem angesehenen und wohlhabenden st. gallischen Geschlechte an. H. Wartmann, in Beiträge zur St. Gallischen Geschichte. 1904. S. 50.

⁶⁾ Ambros Schlumpf stand neben Vadian und Rainsberg an der Spitze des St. Gallischen Gemeinwesens und wurde öfter auf Gesandtschaften geschickt. 1533 ward er, erst 35jährig, Bürgermeister, «ain junger verstendiger frommer man» nennt ihn Kessler. Er ward 1536 und 1539 wieder gewählt. Das Ratsprotokoll bemerkt Dinstag 9. Mai 1525: zu Pfleger zu S. Lienhart sind erwählt Hans Rainsperg, Brosi Slumpf.

Do kam der ratsknecht am fritag und verkunt es uns. Also giengent wir am samstag zû inen und baten si, das si sich mit uns litten und mit uns täten, als wir inen truweteten, denn wir hetten ain funders vertruwen zû inen; also hand si sich vatterlich und trulich erboten.

[17.] Darnach im [15]26 jar, 14 tag nach Sant Bartholomaeustag¹⁾ koment unser zwen vögt aber zû uns und sprachent, wir soltens im besten ufnemen, es wer inen vor langeft enpfolen, mit uns zû reden. So hett es sich verzogen unmûß halb; doch müften si es thûn, si dörften nit länger verzichten, si müftent min heren antwort geben. Und was das erft anbringen, dass wir niemant solten ufnemen zû ainer fwöfter on miner heren wißen und willen und urlob. Das ander, so solten wir inen anzûschriben geben die anftöß unser zinsbriefen und unser güter.

[18.] Do gabent wir antwort uber das erft: es wer ain schwere fach; wir wolten ain verdenken daruber begeren. [S. 24.] Das ander mit den anftößen zû schriben achten wir dazûmal nit als vil, so si doch die zinsbrief und güter geschriben hatten. So ließent wir es geschächen; sprachent wir also ließent si es beliben bis an den stillen fritag im [15]27 jar.²⁾ Do koment aber unser zwen vögt in dem ampt und sprachent, si werint jetz da und wolten ain antwort von uns haben und wolten wißen, weß wir uns hetten bedacht, sid si bi uns werint gefin, wenn si müften minen heren antwort geben.

[19] Do sprachent wir: wer hat uch zû uns gefant, der groß rat oder der klain. Si fachent ainandren an; do sprach der underburgermaister: Es hat uns der burgermaister Watter in namen miner heren zû uch geschickt. Do sprachent wir: So wend wir es den fwöftren furhalten. Und also wurden wir mit ainandren zû rat und gaben inen die antwort: Si wisten, do wir vor dem großen rat werint gefin und man uns 2 vögt het geben, wie si hetten gewelt; do sprach der burgermaister, si wolten non uns bevogten, dass si uns bi dem unsren möchten beschirmen, fuft möchten si uns nit schirmen; er sprach och darbi, si wölten sich der gaiftlichait gantz nüntz annemen. Und darumb hand wir [S. 25] ain wolgefallen; je gaiftlicher wir werint je lieber jenen wer. Non hand wir darfur, mine heren halten uns, das si uns verhaißen hand, so wend wir inen och halten, wie wir inen hand zûgefait. Wir hand in[en] zûgefait der zit³⁾ halb, und so hand si uns zûgefait si wellent sich der gaiftlichait nüntz annemen. Nun gat das die gaiftlichait an, wenn wir nieman solten innemen und darumb so thünd wir es nit. Sprachent

¹⁾ 7. September.

²⁾ Charfreitag 19. April.

³⁾ Des Zeitlichen wegen?

wir: Denn unser hus wurd abnemen und gar zergon; wir hetten fin¹⁾ och nit gewalt, denn die ftat²⁾ wer uns och darumb geben, dass wir got da möchten dienen. So wend wir och niemant darvor fin; wer komt und got dienen wil, und ain rechten grund hat, dem wend wir es nit verzichten, und andre wort meh.

[20] Also traten si von uns us und retten etwas mitainandren und do komen si wider zû uns in das capitelhus. Do sprach aber der underburgermaister, werint wir sine libliche kinder, so wölt er uns in truwen raten, wir gebent inen ain andre antwurt, denn man wurd es nit vergût nemen. Was si trowten und faiten, wir wolten kain andre antwurt geben. Do sprach er: Wenn aber vil koment, so werden ir ain andre antwurt [S. 26] geben. Do sprachen wir aber: Wie vil uwer koment, so geben wir kain andre antwurt. Also giengen si aber enweg und sprachen, si wolten in der wochen komen und rechnung aber von uns nemen. Also baten wir si vaft, dass si warten bis in die gantzen wochen vor pfingften. Also hand wir aber mengen schrecken ingenomen und forchten si kemen.

[20] Nun koment si an unsers heren fronlichnam abent.³⁾ Es warent unser 2 vögt Junker Kaspar Zollikofer, Stoffel Krenk und der ftatschriber. Also funden si es der zit halb wie von erft und kumen uns uf dis mal nûntz me an, den das si im ker umgiengent und im hus und lügent, wie wir aber hus hetten. Nun forchten wir aber vaft ubel, man het uns die meß oder den bichter verboten, aber si giengent mit lieb enweg.

[*Neue Schrecken. 1527.*]

[21] Nun hat es sich aber begeben uf den mentag noch S. Matheustag [22 Sept.] im [15]27 jar, dass aber unser zwen erfamen vögt und der erfam Ulrich Sailer und Michel Amen zû uns geschickt und sprachent, si hetten mine heren, klain und groß [S. 27] rät zû uns geschickt und fordreten aine gantze gemaind. Do erschrockent wir aber fer ubel, won es gieng vil ungeschickter red uf der gaßen umb, wie man uns wolt das absprechen, das got zûgehorte und sinem dienst; got laß es im ain lob fin. Die angft und schrecken, die wir enpfingen und taten doch nit derglich.

[22] Nun hüß der underburgermaister an zû reden und sprach, es wer miner heren mainung, klainer und großer rät, das wir unser zinsbrief und was wir von briefen hetten, hinder mine heren fólten legen;

¹⁾ Dessen. Htm.

²⁾ Stätte. Htm.

³⁾ Mittwoch 19. Juni.

dabi was furgiang, dass uns das unser verforget wer und beschäch in allem güten, und darfur sollten wir es han; noch vil klüger wort die er ret. Do sprachen wir vil forchtsamlich, wir saiten minen heren großen dank aller truw und betten si als demütiglichen und als früntlich wir si iemer künden bitten, das si mine heren betten, das si uns die brief fälb ließent behalten. Wir müften si all tag fur gericht und rat schicken; so künden wir nit alweg mine heren uberlofen, wenn wir ain brief müften bruchen. Och so wisten si, das wir zü niemant flochten, denn zü inen, was uns [S. 28] züftünd, das wir uns vorchten. So tätten wir unser brief zü dem underburgermaister. Darumb solten si unfer fursprech sin und es abreden. Do sprachen si, wir solten ain andre antwurt geben, si müften suft glich wieder komen. Do ward vil erzelt, es möcht got erbarmet han. Dem sig es geklagt. Also giengent si aber enweg.

[Troft und Untroft.]

[23] Wir waren angftig und giengent aber zü beden vögten und saiten inen unser sorg in vil weg. Do gabent si uns troft und untroft. Also koment si am mentag vor S. Franciscustag [30. Sept.] wider und sprachen wie vor und wolten, dass wir inen die brief gebent. Do wolten wir es aber nit thün, wie zu dem ersten und sprachen was da wer, das wer mit herter furer arwat und ersperet und unser vätterlich erb, darumb maintainen wir, es hets niemant billicher denn wir. Und do forchten wir, si schickten aber ain bübenvolk uber uns mit gewalt. Do sprach ich: Wenn man uns me uberloft wie vor, so wend wir es nit geligen lon, wie vor; wir wend ains mit dem andren rechen, und uns wundret, ob naibes vorhanden sig, das ir also [S. 29] notent mit den briefen; doch wolten wir es nit thün. Do waren si betrüpt und giengent also enweg. Aber wir, als die in angften waren, fünftzen und rüften aber mit mengem haiben trechen zü got und zü finer wirdigen mütter, dass si uns zü hilf kement noch finem götlichen willen.

[24] Nun hat es sich aber gefügt an S. Franciscustag [4. Okt.] do her Peter meß wolt lesen, do kam ain ratsknecht und fordret ain gantz gemaind. Do wolten wir glich zü dem hailigen wirdigen sacrament gon. Und do giengent wir zü dem ratsknecht und do gebot er uns an 10 fl , dass wir all von ftund an mit im giengint fur rat; das het im der burgermaister enpfolen. Do erschrocken zwo, daß si nit mochten dargon und warent 2 nit dahaim. Also giengen wir sibem¹⁾ mit ainandren. Und gieng uns der ratsknecht nach durch die ftat, bis wir uf die ratsstuben koment. Also hieß uns der burgermaister allda beliben, wann es weren gern 2 wider haim gefin zü den zwaigen kranken; das wolt der burgermaister nit geschächen lon.

¹⁾ Der ganze Convent bestand folglich damals aus 11 Schwestern. Htm.

[Vor Rat.]

[25. S. 30.] Also warten wir vor der tur. Do rüft man der mütter in die ratstuben; do saß ain großer rat. Mit was ernst und raßheit¹⁾ si der Cürat Maiger [Meier] der do burgermaister was, hieß in das mittel der stuben treten, waist got wol und ich. [Er] hub an, es wer miner heren mainung, dass wir die brief usengeben; und täten wir es nit, so solten wir fechen, was uns darnach gieng. Das 2^t, wir hetten tröwt, wenn man uns me uberluf, wie vor, so wolten wir es nit laßen hingon, wie vor; wir wolten ains mit dem andren rechnen. Das 3^t, wo wir schutz und schirm wolten süchen und wo wir rats hetten pflegen. Do bat ich umb ain fursprechen; do wolt man mir kain lon²⁾); do hieß man mich selb reden. Was ich zü got gedacht ist im wißen, der gesprochen hat: So ir fur die richter komen, durfen ir nit forgen, was ir reden wollen. Do sprach ich, es wer war, wir mainten es hets niemant billicher dann wir; es wer nüntz da, denn das mit herter großer arbeit gewonen wer und erferet und unser vätterlich erb; und wenn man ainer zü der welt 400 fl. geben het, so het man ir 30 oder 40 fl. in unfer hus geben fur vatter und mütter [S. 31.] erb. So hetten wir die lüt nit witer trengt und kum ainer, der uns ain batzen umbfußt hab geben; wir wend in im widergeben. Das ander: es wer war; wenn man uns me uberluf, wie vor, so wolten wir es inen klagen, daß si es straffen; vor hetten wir minen heren büß und schaden gefchenkt. Das drit: Wir hetten nienen rat gefücht, denn bi uns felbs. Got kund noch wol ain Daniel erquicken under den finen; der wurd uns wol schützen und schirmen. Do ret der doktor Watter: ir sind ainrichtig köpf und wend nit gehor- sam fin. Do sprach ich: Wir wend gehor sam fin in allem dem, das nit wider unfer gewußnen ist und wider das, das wir got gelopt und ver- haissen hand. Ich sprach och: ir hand uns verhaissen, do wir solten vögt nemen nach uwer m fin, wenn wir uch nun ließen der zit halb wißen, so solt ain haller beßer fin, denn das ir uns wolt verendren. Och wolten ir uch der gaiftlichait nit annemen; je gaiftlicher wir werint, je lieber uch wer. Nun hand wir uch gehalten, was wir uch verhaissen hand; so hand wir ain troft, ir halten uns och und laßent uns das unser. Do sprach der underburgermaister: Mine heren geren des uwer nüntz, es sind wild löf. Der Watter aber: Die frowen von S. Katterin hand es geben; die hand ain guldi da ir nit ain pfenig hand; wie tünd ir? Do ret ich, es hat [S. 32] ain andre gestalt umb die von S. Kattrinen denn umb uns; es wer ain usbruch da geschächen; das wer noch nit bi uns; wir wolten bi ainandren sterben und genesen und werint wol ains;

¹⁾ Schärfe von raß, schneidig, fauer, herb.

²⁾ lassen.

ich wolt nit ain pfenig geben fur alle die unainikait die wir under ainandren hand. Also trat ich jetz us.

[26.] Do fürt man mich in die gerichtstuben und ließ man mich ain wort nit mit den[en] reden, die noch vor der ratstuben faßent. Also vordrent si die helfmüter swöster Barba und do hat ir der burgermaister och furgehalten, wie mir und der dokter Watter und die andren. Mit was angft und schrecken si inen geantwurt hat, waift ir gemachel wol, der ir bi ist gestanden und hat es och felb verantwort. Do hieß man si och ustreten und fürt si och der ratsknecht von den andren und dorft ain wort nit mit den[en] reden, die noch da warten. Also do gieng swöster Magdalen und swöster Emerentiana und swöster Julianen und swöster Cecillen och aine noch der andren ine und gab uns got allen, das wir ain gliche red hatten und wift doch enkaine, was man mit der andren ret; got der hailig gaift, des werk es was, der sig ewigklich gelobt. Also giengent wir drü mal us und in, das wir nie den willen darzü gaben. Do sprach der burgermaister, es sig denn, das ir minen heren ain antwurt [geben] so koment ir ab der [S. 33] ratstuben nit. Ach got, uns was wie der hailigen Sufanna. Do sprach der burgermaister zü unsern zwaigen vögten, si solten mit uns ustreten. Also giengent si mit uns in die gerichtstuben. Do sprach der underburgermaister, ich rat uch bi bidermans trüwen, dass ir es tügent; won het ich ton, das ir tond, ich kem da danen nit me. Ach got, wir wolten nit gern gefangen sin und forchten och (und was die red) wenn wir gefangen werin, so het man uns die brief mit gewalt genomen und ain bübenvolk in unser hus geschickt, das uns uberfallen het, wie vor. Also wurdent wir mit einandren zü rat, wir wolten sprechen: Ja. Und do fordret man uns wider in die ratstuben. Do sprach aber der burgermaister: was hand ir uch bedacht? Wend ir es tün oder nit? Do sprach ich trüplich, wir müßent. Do sprach der burgermaister: Was jechent ir? Do sprach ich: Ja. Do hiess man uns aber ustreten und do ruft man uns aber in die stuben. Do sprach der burgermaister aber zü uns: Mine heren hand verstanden, ir habent gesprochen [S. 34] ja. Ist war? Ich sprach aber elendiglich ja. Do bot man dem underburgermaister und Brofy Schlumpf, Üllrich Sailer, Michel Amman, dem statschriber [und] zwaigen ratsknechten, das si von stund an mit uns gen S. Lienhart giengen und unfer zinsbrief holeten. Also giengen si von stund an mit uns durch die stat und warent noch nüchter und was umb das ein.¹⁾ Do sprach ich: Land uns non vor ze morgen eßen. Do was kain baitten. Do sprach der burgermaister: Min heren sind doch och nüchter. Also gabent wir inen die brief in einer be-

¹⁾ 1 Uhr. Htm.

schloßnen trucken. Also verhiessent si uns wenn wir ains briefs fur gericht jerent,¹⁾ so wolten si in uns geben.

[2 Arten Prediger. 1527.]

[27. S. 35.] Nun hat es sich aber gegeben im [15]27 jar am S. Otmars abent [15. Nov.] das unser zwen vögt und Dokter Watter, Jacob Riner,²⁾ der vor ziten ain priester ist gefin, und ein ratsknecht komen. Und do sprach Dokter Watter noch vil heller worten, die er traib, es wer miner heren mainung, das wir nun furenhin her Jacoben solten zü ainem breger³⁾ han, all firtag und all mitwochen; und solt her Peter unfer bichter och gegen im bregen, ie aine umb die andren; wedren den falte, so solt der ain gegenwurtig fin und es fur die 5 bringen, die darzû warent gefetzt. Also hatten si her Petern och für rat beschickt; der wolt es schlecht nit thûn, das er dabi wolt fin und uf in losen, und gab er vor rat uf. Do fait der Dokter Watter: Her Peter hat sich gewert; ich hoff, er werd sich aines andren bedenken. Do sprach ich, [ich] wolt es mit den f[wöstren] zü rat werden. Also wurden wir zü rat und wolten in laßen bregen, doch uns on schaden der zit halb und non [= nur] an dem firtag und schlecht an dem werktag nit. Hetten wir es nit laßen thûn, so hett man uns aber darzû gezwungen. Aber er fieng an bregen am 2 suntag im advent und hat gebreget biß an den suntag der heren fafnacht.⁴⁾

[28. Die Meße abgeschafft.]

[S. 36.] Nun hat es sich aber [be]geben im [15]28 jar an der mitwochen vor der heren faßnacht⁵⁾, dass aber unser 2 vögt find komen, und ain gantze gemaind⁶⁾ gefordret und gesprochen, klain und groß rät habent inen enpfohlen, uns zü bütten, an 10 ₰ ʒ, das wir unsern bichtvatter, her Peter Kaißer nit me in unser hus laßent, weder in lieb noch in laid, noch kain meß me lesen in unser kilchen, weder er noch kain priester, och an 10 ₰ ʒ und wenn wir darwider täten, so solt das jertz die büß fin 10 ₰ ʒ. Och bi dißer büß solten wir non furenhin all suntag und so dick si ain firtag hetten in ir pfar gon zü ir predig, und wenn wir das nit tätind, so solten wir 10 ₰ ʒ geben und warten, wie uns mine heren me wolten strafen.

¹⁾ Begehren. Htm.

²⁾ Riner oder Rheiner, Diakon an der St. Laurenzenkirche, starb an der Pest 11. Oktober 1533. Wegelin, Pfarrkirche S. Lorentzen 68.

³⁾ Prediger.

⁴⁾ Vom 8. Dezember 1527 bis 23. Februar 1528.

⁵⁾ 19. Februar.

⁶⁾ Eine Versammlung aller Nonnen. Htm.

[29] Also wurden wir zû rat, wir wolten uns bedenken bis an fritag. Do koment si an dem donstag wider und wolten ain antwort han. Ach got, wir müßten! Do sprachent wir: Wir müssen. Do sprachent si, wir solten kelch [und] meßgewänder verkofen und bruchen und kain kertzen und öl me brenen vor dem hailigen Sacrament. Also taten wir, wie uns unser gewißne riet. Mit was trüpnus wir dis hand gehört waift got min [S. 37] her wol und unsre hertzen. Das man uns den fromen her Petern verbot, da wer noch vil zû schriben.

[*Bildersturm.*]

[30] Noch hat es sich aber begeben, darnach am suntag¹⁾ nach der alten faßnacht, das der Rainsparg zû mir sprach, wir solten die bild us der kilchen tûn oder si wurden komen und si felbs darus tûn. Also taten wir alle gotszied us der kilchen und enblotzten die altär wie am stillen fritag. Das got erbarm.

[31] Darnach am zinstag in der gantzen wochen vor pfingsten²⁾ im [15]28 jar kam aber bottschaft zû uns unser zwen vögt und sprachent, klain und groß rät hätten si zû uns geschickt, hinen³⁾ Sant Jacobstag [25. Juli] solten wir unsre klaidler abtûn und weltlich klaidler machen⁴⁾. Was schrecken und haißer trachen wir ließent fallen ist got allain bekant. Den rüften wir an mit betrüpten hertzen.

[32] Darnach am donstag nach S. Vollichstag⁵⁾ im [15]28 jar do koment unser zwen vögt und 5 man mit inen und zerfchiten unsre bild und giengent in alle gemach und uf die kilchen und [S. 38] zerzarten all hailigen brief, so gar, dass ain krütz inen nit uberbelaib. Mit was trüpnuß ist got allain wißent.

[33] Darnach am fritag trügent si die hailigen Sacrament enweg und also durch si sind wir in vil angst komen. Darnach am suntag nach S. Jacobustag⁶⁾ laiten wir andre klaidler an mit inenklichem wainen. Das waift got min her; dem sig es geklagt und allen himmelsher.

[34] Darnach am mentag nach S. Jacobstag⁷⁾ koment 3 murer und brachent unfer 3 alter nider in der kilchen.

[*Wieder vor Rat.*]

[35] Darnach am fritag nach S. Jacobstag kam der ratsknecht und bot mir und der kufrin und noch 2 fur rat, also das unser vier werint. Ach got, du waift die angst. Also hieß man die kufrin zû dem erft[en] in die ratftuben gon; was Swö[fter] Magdalena Flochnerin: do 1[wöfter] Elifabeten; do müßt ich in die ratftuben. Do kam der

¹⁾ 1. März 1528. — ²⁾ 26. Mai 1528.

³⁾ Hinfort. — ⁴⁾ Ratsprotokoll vom 11. Mai 1528. — ⁵⁾ 7. Juli.

⁶⁾ 26. Juli 1528. — ⁷⁾ 31. Juli 1528. —

burgermaister [S. 39] Studer und nam mir min hand und bi miner truw müßt ich sagen, was er mich fraget. Und was das erft, wir heten geret in unserm hus, wenn koment nun die aidnoßen, wenn wend sie uns zü hilf komen? Do gab ich zü antwurt: Es hats unser alte fwöfter geton; die hab ich hert darumb gestroft; si wil es numer me tün. Das ander sprach der burgermaister: Ir hand geret, des hat man güte kundschafft, man hab das hailig öl ob dem brunnen usgeweschen und uch das buchs [Büchse] geben. Do sprach ich: Man hats wol geret in der kilchen, do man es dannen nam. Do wolt er es wißen, wer. Do sprach ich: Es mag och wol die kindet fwöfter gefait han, ich waiß fuft kain fwöfter, die es gefait hab. Do ließ man es bliben, do es die kindet fwöfter gefait hat, fuft wer es uns ubel gangen.

Zü dem driten sprach der burgermaister: Wohin hand ir geflocht? man hat gewüße kundschafft, dass ir geflocht hand; nun sagents. Do sprach ich: Wir hand nit geflocht; was wir dem Kempfer hand geben [S. 40] das hand wir mit wißen und haïßen und willen unser vögten geton. Darumb hand wir nit geflocht. Do ließ man es och gütiglichen hingon und ret man uns nit hert zü. Het es sich aber erfunden, das wir es tün hetten, so werint wir hert gestraft worden.

[*Betrübte Herzen. 1529.*]

[36] Darnach an der mitwochn nach allerfeelentag [3. Nov.] im [15]29 jar komen unfer zwen vögt und sprachent: Der her burgermaister [Vadian] und der rat hat uns zü uch geschickt, das si nit wend, das niemen gezwungen noch gebunden sig. So wend si ainer jetlichen hundert parer guldi geben, welche uße gat¹⁾, die schon nüntz in das hus hat bracht. Zü dem andren mal sprachent si, wir trügent die schapperet²⁾ und giengen damit us dem hus und mit den scheplin³⁾, und ergernt die lüt damit. Wir sollen es nit me tün. Do sprachen [wir]: Wir dankent minen heren der forg, die si zü uns hand; mit was mainung oder ernst ist got minem heren bekant. Der tröft [S. 41] alle [be]trübt[en] hertzen, die durch in liden, ja nit lützel.

[37] Darnach an Sant Elisenbetentag [19. Nov.] im [15]29 jar kam der Lienhart Strub und der Ramfower, bed des klainen rats und brachten wol 5 oder 6 knecht mit inen und noment uns die gloggen mit gewalt. Do wolten wir inen si nit laßen und sprachen, ob si es der burgermaister het gehaïßen und wo unser vögt werin. Do sprachent si, der burger-

¹⁾ Aus dem Kloster gehen, vom Orden austreten wolle. Htm.

²⁾ Scapulier. Htm.

³⁾ Schäppelin, ein jungfräulicher Kranz, den bei [Feieranlässen damals auch die Nonnen trugen. Htm.

maister wißte nuntz darumb; und ander vil spottwort gaben si uns, das got wol waist, der och verspottet worden; also muften wir es liden, das si es mit gewalt enweg fürten. Wir sprachen och, wie es inen gefiel, der inen in ire hüfer gieng und inen das ire nem. Do sprachen si, wir hetten es erbettlet. Do sprachent wir: Nay, wir hand es mit unfer furen arbeit gewonnen. Do sprachent si: Ir hand zü glatt bälg darzü¹⁾. Do sprachen wir: Hand ir es uns geben, so wend wir es uch wider geben; wo si hand uns nuntz umbfust geben.

[In der Ratsstube. 1530.]

[38. S. 42.] Darnach im [15]30 jar am fritag vor dem balntag [8. April], do koment unser 2 vögt und der statfchriber und fuft zwen von dem rat und sprachent, wir solten in[en] aber ainmal rechnung geben. Also fundent si all zins und güter wie vor. Do sprachent si, klain und groß rät hetten si zü uns geschickt und die burgermaister und solt ich sagen, was ain jetlich in das hus het hracht. Da fait ich als vil mir wißent was. Das schrib der statfchriber ain. Also retten wir vil mit ainandren. Ach got, do wurdent wir aber bis uf den kernem betrübt und schlieffent wenig dieselbe nacht. Und kam do zü abent an dem fritag der ratsknecht und bot mir²⁾ und sol noch 2 mit mir nemen und solten am balmsabent³⁾ umb die 6 fur rat kommen. Do giengent wir mit großer angft. Und do wir in die ratstuben koment, do sprach der burgermaister⁴⁾ mit ernsthafter stimm also: Ir swöftren, ir sond wißen, dass klain und großer rät mainung ist, dass si ainer jetlichen 100 ₰ ſ wend geben, die darunder hat in das hus bracht, und welle darob hat in das hus bracht, das wil man ir och geben. Und welle fremd find, die wil man dahin schicken, danne si kommen find. Und wend mine heren [S. 43.] hand uber das ander schlachen; won das hus müß ainmal gerumpt werden und darnach wißent uch zü richten, denn es ist das und kain anders. Do gebraift uns noch aller kraft. Do sprach ich: Lond⁵⁾ uns doch unser vögt zü uns ustreten. Also sprachent wir zü unsren vögten, si solten doch unser fach och dargeben, solten fragen, womit wir es verschult hetten und doch kain je bot nie ubergangen hetten; so wölten wir uns noch me ires willens fließen, non dass si uns bi dem unsren ließent und in dem hus. Do giengent die 2 vögt und wir wider in die ratstuben. Do ret und bat der Ranfperg vast von unfern

¹⁾ Zu glatte Bälge, zu zarte Glieder. Htm. — Vgl. Idiotikon 4, 1209.

²⁾ Vor Rat zu erfcheinen. Htm.

³⁾ 9. April.

⁴⁾ Konrad Maier.

⁵⁾ Laßt.

wegen; desgliehen Brofy Schlumpf, tät vaft ain hüpsch red. Do fur in der burgermaifter an, fi hetten der nonnen red gnüg gehört; fi wolten des baginenlebens¹⁾ nit me; deren fätten und zinen [were genüg^{a)}]. Wie uns gefchach waift got min helfer). Do sprach aine²⁾: Hetten ir mir das vor 30 jar gefait, do ich noch mine kreft hat und fo tur was, denn man gab den kernen do 1 fiertel umb 10 batzen. Do ward der burgermaifter vaft zornig und hieß fi fwigen oder ir würd böser beegen. Ach got, wir koment mit jomer haim. Do ward ain folicher jomer von allen fwöftren, dass es ain ftaine hertz möcht erbarmet han, dass man uns us dem hus geboten hat und fach das [S. 44.] vor von kainen gaiftlichen me gehört was. Also beschickten wir unser fruntfchaft, dass fi fur den burgermaifter giengent und bätten, dass man fi fur den großen rat ließ fur uns zü bitten. Da schlug man inen es ab. Do wolten unser fründ je wißen, was wir doch ton hätten. Do gab der burgermaifter zü antwort: Si beten und vaften und wend net flaisch eßen. Und das ift beschen am mentag in der großen wochen. [11. April.]

[39] Do kam die Kempferin von Costentz am mentag in der großen wochen und gieng am zinstag zü dem burgermaifter und fraget in, ob doch nit wer fur uns zü biten; es wolt der burgermaifter von Costentz und der burgermaifter von Horb, ir brüder und ander unser güten fründ fur uns biten und het der burgermaifter von Costentz geret, es wer doch nienen der bruch, dass man den gaiftlichen also tät. Also ret er aber scharpf wie vormal; da hulf nüntz zü; das hus müft ainmal gerumpt werden; man wolt der fätten und der zun mundum³⁾ [?] nit me, des vespers und completes. Do rett ich: Wir fingent und lefent nit; wir sprechent non das *Paternoster*. Man fait uns vil ain, das nit also ift. Do nampt ich im 3 ftuck, die er wol wift, dass es nit also was, [das er] wir losen der bredig⁴⁾ nit und wir hetten ain perfon in dem hus gehept, die min heren haten gefücht. Der burgermaifter was [S. 45] felber mit den ratsknechten in unserm hus und trow mir nun heftig, man het min heren fur ain warhait gefait, fi wer da und do wir logneten, und im alle schloß wolten uftün, do trowt er fo hert, fund man, dass fi bi uns wer gefin, fo wurd man uns fo hert strafen. Do erfand es sich bald, dass man uns unrecht hat geton. Also ermanet ich in

¹⁾ Da sie keine eigentlichen Beginnen waren, so bedeutet das nur Nonnenleben überhaupt. Htm.

a) monem mug.

b) helffel.

²⁾ Der beiden Schwestern, die sie mitzunehmen Erlaubnis hatte. Htm.

³⁾ Ceremonien? Vgl. Nr. 38. S. 43.

⁴⁾ breg Handschr.

daran, also rette man uns unwar und¹⁾ doch müßten wir uns liden, wie man uns tätt. Do sprach er, das ich uch vil faite; so wißent, dass ir das hus müßent rumen; das und kain ander; ir werdent och nit die erften und die letzten sin; nüntz, denn es muß sin.

[*Man tut uns Unrecht.*]

[40] Darnach am donstag noch den osterfirtagen [21. April] im [15]30 iar, do kam der burgermaister Meyer²⁾ und der burgermaister Watter³⁾ und der statschriber und unfer 2 vögt und fragent ain jetlich[e], was si in das hus het bracht⁴⁾. Do fait ain jetliche, was si wift. Do ret man vil mit in[en], wie si uns schutz und schirm hetten zügefait und wie si ere lib und güt wolten zü uns setzen. Do sprach der burgermaister Watter: Wir sond den unglöben nit schirmen; ir hand uns fur ketzer. Do sprachent wir: Das wend wir nit geret han; man tüt uns unrecht. Do retten wir, was da wer, [wer] das unser und mit [S. 46] unser arbeit gewonen und ersperet und unfer vätterlich erb. Do sprachent wir och, wer es uns nimpt, der nimpt uns das unser. Do sprach der burgermaister Watter: Nay, nit also; min heren find uwer hals heren⁵⁾ und wend ainer jetlichen geben, wie vil si her hat bracht. Do sprachent wir: Solten wir je sider vergebens junkfrou gefin und das unfer nüntz gewon han?⁶⁾ Wir wend es nit tün; müßent wir doch us unserm hus, so lond uns alles das tailen, das da ist, denn es ist niemants denn unser. Do sprach der burgermaister: Nain, min heren wend die erben, die abgestorben find. Do ret [ich]: Wir hand lib und güt zusammengesetzt und lieb und laid mit ainandren gehept, und großen hunger und froft erliten und von ainer miternacht zü der andren gewecket⁷⁾ und ir wolten uns jetz also mit nüntz usstoßen. Do ret der Watter: Man wil uch das uwer geben. Do ret aine: Wenn ir mir schon das min geben, so wil ich nit us dem hus, ist non ain stotz⁸⁾ uf der hofftat, so wil ich daruf sitzen. Do sprach aber der burgermaister: Woltest du minen heren trowen? Man hat größer heren von dem iren bracht, denn uch. Und noch vil herter wort gaben [S. 47] si uns, doch müßten wir schwigen. Do ret och aine: Alles das da ist, das ist unser, und wer es uns nimpt, der nimpt uns unser aigen güt. Doch wolten si es nit lassen unfer sin und si hand uns an allem dem, das wir hand, nie kain ziegel geben. Doch wie wir inen alle ding fait[en], so blaib der Watter uf sim furnemen und gab do vil heller wort.

¹⁾ an Handschr. — ²⁾ Maiger Handschr. — ³⁾ Waitter Handschr.

⁴⁾ Am 8. April hatte der Rat beschlossen, die Nonnen zu S. Lienhart auszusteuern, jede mit 100 Gulden. Ratsprotokoll S. 136. Mit den gleichen Worten v. Watt, Deutsche Schriften 3, 244.

⁵⁾ haßheren Handschr. — ⁶⁾ Zinse getragen haben. Htm.

⁷⁾ gewacht? gewerkt = gearbeitet? — ⁸⁾ Klotz. Hartm.

[*Frech geredet.*]

[41.] Do am 8^{ten} tag der oftren, am samstag, [23 April 1530] do kam der ratsknecht und hieß mich am suntag umb die sibne fur rat komen. Do ich dar kam, fragent si mich von dem libding und von dem wingarten. Und do fait ich inen, wie man uns etliche ding, die der kilchen werint, geben mit meßen und liechter und anders, das wir müsten tûn. Und darumb, wer uns das unser nempt, dem wend wir uf sin gewißne lon, aber es ist uns geben. Do sprachent si: Man wirt es armen lütten geben. Do fait ich aber, wie wir es gewonen und erfperet hetten, und man hat den stock gewißt,¹⁾ das münster und S. Lorentz. Man hat es aber uns geben. Doch sind all fwöftren so enger gewißne, und sind all des sinns; wer beßer recht zû dem unfren hat, denn wir, dem wend wir es gern lon. Ich kan es aber nit in [S. 48] dem Ewangely, noch in den botten gots finden, dass man ain das sin fol nemen und andre wort ret ich me. Do luf ich bald zû der stuben us; do hat ich etlichen gar zû frech geret.

[*Angst und Not. 1530.*]

[42.] Also hand wir von dem tag gewartet al stund bis uf hüt, wie man uns wolt tûn und von dem hus triben. Was angst und not wir nacht und tag hand gehept bisher waift got min her; dem sig es geklagt. Och hiessen si mich, ich solt al usftend, zins und was man uns noch schuldig wer und wir schuldig werint, als [alles] uffschriben und inen es schicken. Also müsten wir es tûn. Wir wabent och uns 2 tücher, die schribent si uns ain und warent so grim uf uns, das kan niemant usgesprechen. Al gotsdienst müsten wir verftolen tûn.

[*Der Ackerhandel.*]

[43.] Darnoch im [15]30 jar an S. Gallen kilchwich, do koment die spitaler-knecht und werken in unserm großen acker. Und do sprachent wir, was si in dem unfren tätten und wir nit davon wisten. Do sprachent si, mine heren hetten es gehaißen. Also hand si Hansen Wattiger beschickt und im urlab geben un [ohne] unser wißen. Der hat²⁾ [S. 49] vor den acker. Also stunden wir in den angstn die gantz vasten, was wir an den vögten fragen. So sprachent [si,] si wisten nüntz darumb. Do giengent wir zû dem burgermaister Kummer und sprachent, in was gestalt hand ir uns den acker genomen und wir nuntz davon wißent und niemant nüntz gelten fondt. Do sprach [er], er wiste nüntz darvon. Do sprachent wir: Sind ir burgermaister und wißent ain folichs

¹⁾ Hatten die Schwestern einen Opferstock in diesen beiden Kirchen?

²⁾ Hatte, besass.

nit? Do waiß er uns aber zû den vögten. Got waift was was wir sam¹⁾ und schrecken innomen. Do uns niemant nuntz wolt fagen, do giengent wir zû spitalmaister Mainrat Weinger und fragent och an im, wer im unfern acker geben het. Do sprach er, dokter Watter und der burgermaister Maiger und etlich me, die wolten im in zû kofen geben han umb 6 hundert ₰ ʒ. Do hat er kain par gelt. Do sprachen si, so solt ich in verfechen und han, wie mine spital güter waiß. [In Weise der Spitalgüter.] Und wie wir mit im retten, wurd zu lang.

Do in dem mai^{a)} im [15]31 jar giengent wir zû dem spittelmaister und sprachent, wir müßent geld han; gebent uns^{b)} halb was von dem acker werd. Do sprach er: Was wirt es? Wir faiten 28 fl. ain. Do gab man es uns also. In demselben hand si in noch und gebent uns den zins also.

[Also sind wir betrübt worden. 1532.]

[44. S. 50.] Darnach am mentag vor mitvaften²⁾ im [15]32 jar do der frid gemachet was³⁾ dass man jederman bi dem finen solt laßen beliben, und wem man das fin het genomen, dem solt man es wider geben, do schickten wir gen Kostentz umb etliche meßgewend, ain kelch und mufterantz. Und do enkam Martte Murer und Franciscus Tuder dem knecht und hatten den sack griffen und ilten bald zû dem burgermaister und faiten es im. Do schickt der burgermaister Watter den ratsknecht. Der bot uns ain 10 ₰ ʒ, das wir das der knecht von Kostentz brocht het, nit solten verendren, noch darubergon, bis es mine heren gesechen. Die wurden hinecht komen. Ee der ratsknecht in die stat kam, do warent die 2 vögt da und wolten es befechen. Do was der knecht noch nit zû uns komen. Do schickten wir, bald das er es brecht. Do ward es zû spat. Do sprachent si [si] wolten morn komen. Also koment si nit, bis wir sprachent, si solten es gesechen. Und do si es gesachent, do wurfent si den kelch mit den füßen umb und entwichten⁴⁾ in. Also giengent si enweg.

Und 8 tag vor dem großen donstag⁵⁾ zû abent [S. 51.] spat, do koment unfre 2 vögt und der statfchriber und ain ratsknecht. Do sprach der altburgermaister: Der burgermaister Watter und mine heren hand uns zû uch geschickt, das ir uns die meßgewend, den kelch und

1) sam = zusammen?

a) maig. Handschr.

b) und. Handschr.

2) 4. März.

3) Der Friede von Deinikon nach dem Kappelerkriege 16. November 1531.

4) Entweihten, so daß er wieder geweiht werden mußte.

5) 21. März.

die muferantz gebent. Si wend es uch zû den briefen behalten. Do erfchrackent wir alle, infunder ich, denn ich was die urfach, denn ich hat den knecht gefchickt. Got vergeb mir es und fâch an min hertz; der waift es, dem fig ewig lob von mir. Do sprachent wir, der bericht hat inn, dass man jedermann das fin fol lon, und wem man es genomen hat, dem fol man es wider geben. Do sprachent fi, [fi] wolten [es] uns nit nemen funder kalten¹⁾. Do wolten wir es inen je nit geben. Do sprachent fi, [fi] mochten mit ir vogtkind handeln, buten und verbûten. Je was fi faiten, wir woltens inen nit geben. Do wurden fi zornig und luffent enweg. Do gabent wir fi dem ratsknecht. Also find wir betrûpt worden mit vil worten und werken. Got vergeb unfer schuld und laß es im ain lob fin.

[45. Die Messe verboten. 1532.]

[S. 52.] Darnach am 19 tag im brachet im [15]32 jar kam der alt-burgermaister, unfer vogt und Broße Schlumpf, och unfer vogt und der statschriber Augustin Vechter und der ratsknecht, der Adler und lasent uns den brief, den man in den zunften gelesen hat, von dem verbot, das also was: Wie klain und groß rât angesehen hâten²⁾ durch den verftand der gefchrift und irer bredicanten, das die ungrünt³⁾ meß und kertzen und die siben zit und saltz, waßer und paternoster und balmen, als oft man das brucht oder wo man zû der meß gat, hier oder anderschwa, so fol er 10 β ̄ geben. Und wer es ficht und in nit angibt, och in derselben büß. Und wird man ains fur rat beschicken und müß ains dargeben, warumb man es geton hab, darnach wirt fin ains gnußen oder angelten.

[46. Furcht und Angst. 1535.]

Darnach im [15]35 jar am lidenfunntag⁴⁾, so der Watter burgermaister was, kam der Sprol⁵⁾ und wolt zû der junkfrouen Yßmaria und zû uns allen und fait, wie der Engelhart tob⁶⁾ wer, umb das wir die junkfrouen hetten zwungen zû bichten und gen Appenzell zû gon. Und do beschickt man fi fur [S. 53] die 7⁷⁾ und frageten fi, ob es also wer. Was man fi fraget von uns und wie fi antwurt, waift got wol. Es was nun die ere gotes, das wir geton hatten, denn wir müßten uns furchten,

1) Behalten, aufbewahren. Htm.

2) tetten. Handschr.

3) Unbegründet.

4) Passionsfonntag, 14. März.

5) Sproll u. Engelhart, Geschlechtsnamen damaliger Bürger. Htm.

6) Entrüftet, zornig.

7) Das Siebengericht. Hartm.

wenn wir hetten gebichtet oder das H. Sacrament hetten empfangen, und anders das got zûhorten, müßten wir uns umb furchten; vil trow müßten wir hören. In was angft wir uf das zit waren waift got wol, wenn es was große angft in uns; machet urfach die junkfrou Yßmaria, die von uns gefechen hat follich. Hüt sich jederman vor allen dienften¹⁾).

[47. Neuer Schrecken 1535.]

Darnach im [15]35 jar was aber dokter Watter burgermaister und fchickt an S. Thomans aben²⁾ des 12 botten den ratsknecht zû uns und bot uns fur rat zû kumen. Do erfcracken wir aber ser. Do gieng s[wöfter] Barbel Wättachin [und] s[wöfter] Elßenbet Blatterin. Do gabent si inen 16 fl. 10 krutzer und warent 5 kostlich meßgewender, grunen famet und tamast schamlet uf das kostlichste. Da müsten wir schwigen, wie si uns tatten und was wir retten, so half es uns nunt, wir müsten.

[Wieder betrübt. 1536.]

[48.] Darnach im [15]36 jar was Brosy Schlumpff burgermaister, aber er müst (er) usritten und was Dokter Watter biß³⁾ stathalter. Do ließ er uns aber fur rat butten von des Jufflis⁴⁾ wegen. Der was ain helfer gesin; nun was laider weder helfer noch kain lutpriester me; denn wir hatten ain vertrag gemacht mit dem lutpriester und helfer vor den wirdigen vättern, dass wir uns von der pfarr hatten gelöst und gabent inen alle jar 1 fl. mit ain andren, das si uns nuntz solten in unser sachen reden, weder in messelesen noch in pre[di]gen, noch in die hailigen Sacrament. Die hatten wir beden noch⁵⁾ das wir ain priester hetten, wen wir wolten. Ab der pfarr oder ab dem gestift solten si uns gantz nuntz darin reden und uns nuntz tûn, got geb, wir grüben⁶⁾ in unser kilchen oder hetten ain opfer oder nit, oder wer uns versäch. Nun gebot man uns in die pfarr zû gon an 10 ₰ ʒ, an die luttersche prege. Do mainten wir, man solte nuntz geben und liessent es siben jar anston. Do müsten wir im [15]36 jar geben 7 fl. und furenhin alle jar 1 fl. und nomen uns den brief. [S. 55.] Do wurden wir aber betrübt bis uf den kernen, wann wie der statscriber den brief las, waist got wol und wir och. Wir wurden aber geachtet wie die verworffen.

¹⁾ Dienstboten.

²⁾ 20. Dez.

³⁾ Indessen. Hartmann.

⁴⁾ Wolfgang Wetter, genannt Juffli, nach Murner «ein hudelumper und ein uß der maßen guldener disputirer», nach Keßler (Sabbata 445) «ein getruwer diener an des Herren Wort». Er starb am 10. März 1536.

⁵⁾ Noch in die hail . . . beden fehlt in der Abschrift Hartmanns, Cod. 196.

⁶⁾ Begraben.

[Eingesperrt. 1538.]

[49.] Aber im [15]38 jar do gefchah, das wir den Hofsteter gesachen, der was uf den tod krank an Sant Johannestag in wienecht [27. Dezember] und ich riet im, er solt bichten und das hailig wirdig sacrament enpfachen, won er starb uber 3 tag. Darnach ward ich am donstag vor Sant Sebastianestag [17. Januar] gefangen, umb dass ich dem kranken soliches hat geraten; ich hat im geraten, das ich och gern het gehept, fo ich in der not wer. Do was ich am donstag und dieselb nacht alain im stubli. Do ward swöster Margret Högerin¹⁾ och zü mir gelait, wonn si was och mit mir bi dem kranken gesin. Do man uns am fritag in die ratstuben genam und uns fraget, was wir mit dem kranken geret hetten, do nam [man] mich zü dem ersten allain in die ratstub; und do fñrt mich der ratsknecht uf und ab; und nam do swöfter Margreten und fñrt si och wie mich allain und fraget si och wie mich und beschloss²⁾ man uns heftig³⁾ wider wie vor untz an. . . .⁴⁾

[50. Schluss. 21. Mai 1538.]

[S. 59.] Darnach im [15]38 jar an dem 21 tag des maigen, do dokter Watter burgermaister was, do kam der altburgermaister Hans Rainsperg, der unser vogt was am suntag frü und sprach, mine heren hetten in usser zü uns geschickt, daß wir ain brief machten und ufschribent, worumb wir denn das lechen wolten enpfachen und im den brief for nacht in sin hus schickte.⁵⁾

P. Gabriel Meier, Einsiedeln.

Aus dem Stadtbuch A im Stadtarchiv zu Laufenburg.

A. Die alte Brücke zu Laufenburg.

I.

1453. III. 31.

Anno domini M⁰ CCCC⁰ quinquagesimo tercio uff den lettsten tag des merczen da ward volbracht das eichin pfüllment under dem joch jenet Rins by dem zollhus durch meister Rennweg, der zyt der statt werkmeister. (Seite 183.)

¹⁾ Das Ratsprotokoll S. 233 nennt die Schwester Margreth Surin.

²⁾ Einsperren. Htm.

³⁾ In Haft?

⁴⁾ Lücke. Die obere Hälfte von Seite 56 ist leer.

⁵⁾ Hier bricht die Handschrift unvollendet ab.

II.

1455. III. 22.

Anno domini etc. L quinto uff samstag nach halbvasten do ward das joch by dem zollhus jent Rins gancz nüw volbrach(t) durch meister Hans Rennweg, der zyt der statt werkmeister. (S. 183.)

III.

1461. III. 15.

Anno domini etc. LX primo uff halbvasten wurden ufgemacht zwey joch nüw an der Rinbrugg die nechsten by der statt der meren Louffenberg. (S. 183.)

IV.

1532.

Do man zalt von Cristi geburt unsers lieben herrn thusent fünfhundert zweyunddrissig iar ward der erst stein gelegt an der mitlen arch von stein gemacht uff mentag nechst nach sant Matheus tag (23. IX.), und ward bemelte arch usgemacht volgend der mindern zal XXXIII. jar und costet soliche arch gemeini stat Louffenperg thusent viertzig und zwen gulden bars gelts, und zu dem ringisten darzu verrechnet die fronthauwn, die geschetzt uff LXII gl. Und sind die stein zu gemelter archn gebrochen worden hinder den Hennerthannen uff Brenten, die übrigen uff Rotzenwyl uff dem Schwartzwalde, und hat die obgemelt arch gemacht meister Steffan Wernher, unser burger. Und als der erst stein der arch gelegt worden, haben burgermeister und rat under den selbigen gelegt ein duggaten zu einer ewigen gedechtnus. Zu dem so hat der edl und streng her Yttelegk von Rischach zu dem Megtberg, ritter, der zit vogt zu Louffenperg, gemeiner stat an obgemelten buw zu steur geben zehen gulden rinisch. Und warn dis damaln die ret zu Louffenperg: Jacob Cristen, Fridlin Bader, neuwer und alter burgermeister, Uli Oltinger, Peter Rügger, beyd seckelmeister, Claus Schrötter, Hans Dahinden, Claus Grel, Bernhart Kröpflin, Martin Fromhertz, Hans Alt, Fridlin Mangolt, Hans Vesser, Heini Rouw, Marx Wetzels, Jacob Flum, und war Heinrich Wolleb statscriber und Albrecht Riff statknecht. Und sind zu volbringung dis werks zu buwmeistere verordnet gewest Bernhart Kröpflin und Heini Rouw. (S. 41.)

V.

1534.

Anno domini etc. im fünfzechenhundertundvierunddrissigsten haben wir nachbeschribne burgermeister und räte zu Louffenperg unserm burger-

meister Steffan Wernhern, steinmetzen, abermalen ein steinjoch oder arch under unser Reinbruggen zu nechst an der mern statt machn lassen, das uns an alle frontauwen gestat und zu machn cost achthundert und fünfundvierzig guldn. Und sind die quader, so darzu komen und gebucht worden, brochen zu Sultz ob und neben der kilchen, und zu Butz. Und sind zu volbringung disers werks zu buwmeistere verordnet gewest Peter Rügger und Fridlin Mangolt der reten, und warn damals Fridlin Bader und Jacob Cristen alt und neuw burgermeister, obgemelter Peter Rügger und Bernhart Kröpflin seckelmeister, und dan Claus Schrötter, Hans Dahinden, Claus Grell, Hans Alt, Fridlin Mangolt, Hans Vesser, Heini Rouw, Marx Wetzl, Jacob Flum der räte, und dan Heinrich Wolleb stattschriber, Wernher Stock der stat amman. (S. 42.)

VI.

1558. III.

Anno domini etc. im fünfzechenhundert und achtunddrissigsten, anfangs des glentzen¹⁾, haben wir burgermeister, gros und cleiner rat zu Louffenperg abermalen ein buw, nemlich die landvesten an der mindern stat Louffenperg under der Rinbruggen anfangs von quadern, so da kamen ab Rotzenwyl uff dem Schwartzwald, in dem taglon zu machn und muren fürgenomen und dasselbig bis Joannis baptiste des selben jars zu end volführt durch zwen meister, die beyd genant Uli waren us welischem land, und costet solich werk by dem taglon zu machen sampt allm umbkosten für zeüg, quader, sand etc., nich(t)s usgenomen anders dan die frontauwen, benantlich fünfzechen hundert pfund stebler Louffenperger werung, und ward das an aller menschen verletzung und schaden glücklichn volführt. Es sind ouch dis werks buwmeister verordnet gwesen Hans Alt und Erasmus Mangolt, unser burger. Und waren desselben jars dise hienach beschribnen fürgesetzt ret: burgermeister Fridlin Bader, Jacob Cristen, alter burgermeister, Peter Rügger, seckelmeister, Heini Rouw, Bernhart Kröpflin, Hans Vesser, Fridlin Mangolt, Marx Wetzl, Claus Grel, Jacob Flum, Heman Schlicher, Claus Diepolt, und Heinrich Wolleb, stattschriber, Wernher Stock, statknecht. Und ist disers werks uberschlag und rechnung beschechn uff donstag nach unser lieben frouwen himelfart tag in dem jar ut supra. (S. 43.)

VII.

1541.

Die nüwe gehenkte brugk über Rhein.

Zu wissend, das die selbige angefenkt und usgemacht ward anno domini XV^C viertzig und ein, und cost in gantzer summa mit allem

¹⁾ = Lenz.

umbkosten one die frontauwen namlich XII^C sechtzig und siben pfund XVIII β und VIII ₤, und sind die thonboum, so von einer schupfin zu der andern reuchen, ab dem Schwartzwald aus dem freigen wald, genampt das hinder Lindow, durch die Hochnegk, so man heist den Katzensteig, harab durch die Henergassen gefiert worden, und cost ieder boum zu furlon zehen gulden, und macht sy ein meister und burger von Brug im Ergew, mit namen Burkart Burckhart. So dan costen die kupfrin dinkel, so über die selbige hangende brugk gand, mit zerung und allem umbkosten namlich III^C zwelf pfund und X schilling VIII ₤. Es was auch des selbigen jars ein grosser sterbend, das bitz in die II^{CL} menschen sturben; dem bemelten meister gieng aber nit kein gsel mit dot ab. (S. 44.)

VIII.

1570. III. 25.

Do man zalt fünfzehnhundert und sibentzig jar uff sambstag nach dem palntag, ward der erst stein an der landveste an der Reinbruggen in der mehrer statt Lauffenberg gelegt. (S. 40.)

B. Die Uhr zu Kleinlauffenburg.

1542. VII. 28.

Anno domini im fünfzehnhundertundzweyundvierzigisten uff fritag nach sant Jacobs tag haben burgermeister und rat zu Lauffenberg die ur oder zit in der mindren stat zû dem heiligen geist meister Jeronimus Jegern von Basel ze machen verdingt, namlichen umb sibentzig gulden, und so er das werk gemacht hat, sollen sy es in irem costen von Basel heruf fueren lassen, und allen costen, so in dem ufsetzen sich erlouffen wird, es sy mit seilen, schiben oder aetzung, erliden und geben. Und haben gemeltem meister uff den tag als es verdingt ist bar geben zehen gulden, und sollen ime, so er die ur ufsetzet, aber geben zehen gulden. Darnach alle jar zehen, so lange bis obgemelte sibentzig gulden gantzlich erlegt werden. Und ist beschehen under burgermeister Heinrich Rowen und Jacob Flumen seckelmeister.

Eine spätere Hand fügt bei: Ist betzalt worden anno etc. XLVII laut einer beyhendigen quittantz. (S. 46.)

C. Der Turm vor dem Wasentor.

1495. IX. 18.

Anno domini LXXXV uff fritag vor sant Matheus tag des helgen zwölfbotten ward der thurn vor dem Wasenthor im ussern graben und die mur vom Wasenthor bis an das schloss angefangen ze muren. (S. 202.)

D. Wunder und ongloublich ding, so sich im Louffen zudragen.

1549. V. 8.

Zu wissend, das Jerg Sigenmiller, sonst genampt Küng, mitwoch den achten tag maiens anno XLVIII uff dem Rhein in eim weidling schlafend harab bitz für nider der döckten bruggen gerunnen; als er für ab komen, ist er von dem getös des Louffen erwachet und sich uff das angesicht für sich nider gelegt und ein seil oder ären, so ongefär am weidlin(g) gewesen, umb den linken arm geschlagen und den weidling mit beiden armen umbfasset und also durch den Louffen geflossen, ein mal undergangen, darnach also uf dem weidling fürnider gerunnen und im gwild in der Netzy II mal undergangen und beyde mal lang underm wasser gewesen, also das man sich seinen verwegen, ist aber wider har für komen und demnach zu Schäßfingen gsund one alle verletzung gelendet worden und kein stund darüber nie krank gewesen. (S. 50.)

F. E. W.

Besprechungen und Anzeigen.

Wir bitten um Zustellung von Rezensionsexemplaren derjenigen Arbeiten, deren Besprechung an dieser Stelle gewünscht wird.

Joh. Dierauer. Geschichte der schweizerischen Eidgenossenschaft. 1. und 2. Band, 2. Aufl., Gotha, F. Perthes, 1913. XXI, 400 und XV, 559 S.

Unter den vielen Geschichten der Schweiz, von denen mehrere auch noch in neuester Zeit geschrieben worden sind, haben zwei, die des leider schon verstorbenen Carl Dändliker in drei Bänden und die in Rede stehende von Dierauer, alle Konkurrenten überholt und in den Hintergrund gedrängt. Von diesen beiden Werken selbst wieder ist das Dändlikers das populärere nach Form, Stil und Inhalt. Der Verfasser steht seinem Stoffe in erster Linie nicht als Forscher, sondern als Patriot gegenüber und scheut sich daher nicht, auch sein Gefühl mitsprechen zu lassen. Er erzählt mit Wärme, die sich bis zur freudigen Begeisterung steigert, berücksichtigt neben der politischen auch ausführlich die Kulturgeschichte, verzichtet auf den den Text unmittelbar begleitenden gelehrten Apparat, den er kapitelweise zusammengefasst in den Anhang verwiesen hat, unterstützt ihn aber gelegentlich mit gut gewählten Reproduktionen von Ansichten und Plänen.

Anders Dierauer. Wenn man sein Buch liest, wird man an den Ausspruch Rankes erinnert, dass er «sein Selbst auslöschen möchte, um nur die Ereignisse reden zu lassen». — Ganz in diesem Sinne gebietet der Verfasser seinen eigenen Empfindungen bei der Darstellung der Begebenheiten Schweigen, er verzichtet auf jedes äussere Beiwerk, erzählt mit einer wahrhaft bewundernswerten und auch schon oft gerühmten Unparteilichkeit, eben deshalb auch mit einer gewissen gleichmässig kühlen Ruhe, beschränkt sich durchaus auf die politische Geschichte und beglaubigt seine Darstellung abgesehen von neutralen Resumees oder Reflexionen sozusagen Schritt für Schritt, wie es bei Gelehrten üblich ist, mit den in bald grösseren bald kleineren Anmerkungen mitgeteilten Belegen. Trotz dieses schweren Rüstzeugs ist die Darstellung, die sich durch Klarheit, prägnante Fassung und schöne, von einem feinen Sprachgefühl getragene Diktion auszeichnet, auch für einen weiteren Leserkreis berechnet. Vor allem aber wird der Fachmann nach diesem Buche greifen, das schon auf den ersten Blick den Anforderungen, die er an ein derartiges Werk zu stellen pflegt, entgegenkommt und, wie er sich bald überzeugen kann, von rechtem wissenschaftlichem Geiste durchweht ist.

Dem Verfasser, der mit dem reichen Wissen und dem sicheren Urteil des gereiften Mannes vor 25 Jahren an die grosse und schwierige, aber auch reizvolle Aufgabe herangetreten war, die Geschichte seines Vaterlandes von

den frühesten historischen Zeiten bis zum Untergange der alten Eidgenossenschaft im Sturme der französischen Revolution in möglichst gedrängter Form und wissenschaftlich einwandfreier Weise zu erzählen, war es vergönnt, dieses Ziel mit einer Folge von vier Bänden innerhalb der Jahre 1887—1912 zu erreichen. Zur Freude über dieses Gelingen gesellt sich nun noch die Genugtuung über den Erfolg der Arbeit, der sich in zwei Tatsachen vor der Oeffentlichkeit manifestiert, nämlich in dem Erscheinen einer französischen Uebersetzung einer- und einer zweiten Auflage der beiden ersten Bände anderseits. — Von ihnen soll im Folgenden die Rede sein.

Wenn man, wie sich dies von selbst versteht, die beiden Auflagen mit einander vergleicht, so bemerkt man sofort die Verbesserung des äusseren Gewandes, besseres Papier und grösserer Druck, dem zu Liebe man auch die, übrigens nicht sehr bedeutende Vergrösserung des Umfangs eines jeden Bandes gerne mit in Kauf nimmt, sowie den Umstand, dass nunmehr auch der erste Band mit einem eigenen Register ausgestattet ist.

In Bezug auf den Inhalt ist festzustellen, dass die ganze Anordnung des Stoffes, seine Periodisierung im grossen sowohl wie die Verteilung auf die einzelnen Bücher und Kapitel unverändert geblieben sind. Der erste Band umfasst also wieder die Vorgeschichte bis zur Stiftung des ersten ewigen Bundes und die sich anschliessende Geschichte der Eidgenossenschaft bis zur Eroberung des Aargaus 1415, der zweite die Fortsetzung bis zum ewigen Frieden mit Frankreich 1516, mit anderen Worten, die Disposition des ganzen Werkes ist vom Verfasser gleich bei der ersten Anlage mit soviel Umsicht getroffen worden, dass auch eine langjährige Benützung ihre Richtigkeit nur bestätigte und sich kein Bedürfnis herausgestellt hat, daran irgend welche Veränderungen vorzunehmen.

Was endlich den Text betrifft, so verhält es sich damit etwas anders. Der Verf. hat ihn einer eingehenden Revision unterzogen und zahlreiche Stellen geändert. Eigentliche Unrichtigkeiten gab es freilich nur verschwindend wenige zu korrigieren. In allen andern Fällen handelte es sich nur darum, die Darstellung mit dem jetzigen Stand der Forschung in Einklang zu bringen, die von ihr seit dem ersten Erscheinen des Buches gewonnenen Resultate, soweit sie der Verf. nach eigener kritischer Prüfung annehmbar fand, in sie aufzunehmen. In diesem Sinne wurde in mehr oder weniger eingreifender Weise umgearbeitet: Die Erzählung von der Besiedelung des nachmals schweizerischen Gebietes durch die Alemannen (1, 17 f.), von dem Eingriff Karls d. Gr. in die Sonderstellung der rhätischen Landschaften (1, 46), von der Schlacht am Morgarten (1, 144 ff.), von dem Zustande des Landes Glarus vor dem Anschluss an die Eidgenossen (1, 234), von der ältesten Periode von Solothurn bis 1295 (1, 256) und den Beziehungen von Glarus zum oberen Bunde (1, 414). Kleinere, aber nicht weniger wichtige Zusätze und Aenderungen haben erfahren: die Angaben über die römische Provinzialeinteilung, die römischen Strassen und Kolonien, letztere durch die stärkere Betonung von Augusta Raurica (1, 6 ff. und 13), über die Entstehung der ersten alemannischen Rechtsaufzeichnungen (1, 34 f.), über das burgundische

Rektorat (1, 69), über den Ursprung des Hauses Habsburg (1, 81), über das erste Vorkommen von Uri (1, 97, wo jedoch eine Anm. erwünscht wäre; es ist wohl zu ergänzen Oechsli, Die Anfänge der schweizer. Eidgenossenschaft, Regesten Nr. 1), über den Ammann in Schwyz (1, 112), über die Bildung von Gemeinden in Unterwalden (1, 114), über die Kontrahenten des ersten ewigen Bundes, unter denen ursprünglich nur Nidwalden und nicht ganz Unterwalden erscheint (1, 115), über die Verleihung der Reichsvogtei über Urseren und Livinen an Konrad von Mose (1, 152), über die Entwicklung Zürichs zur Stadt und die Bildung des Rates (1, 199 f.), über das Vorbild der Brunschen Verfassung (1, 213), über die Beteiligung Unterwaldens am Aufruhr der Grindelwaldner im Dezember 1348 (1, 285), über die Unterstützung Berns durch Savoyen im Burgdorfer Krieg (1, 336), über Urseren (1, 423 ff.), verschiedene Einzelheiten aus den Freiheitskämpfen der Appenzeller (1, 431, 453, 469), über die Kampfweise der mailändischen Reiterei in der Schlacht von Arbedo (2, 24), über die Schlacht von St. Jakob (Wegfall der berühmten Sentenz, 2, 98), über die Entstehung der Niederen Vereinigung (2, 200 ff.) u. a. m.

Der Verf. hat ferner nicht unterlassen, einige etwas unbestimmt gehaltene Angaben durch Einfügung von Namen und Daten zu präzisieren — man vergl. 1, 263, 399, 490; 2, 127, 145, 352, 354, 463 — und auch in formaler Hinsicht solche Stellen, die ihm in der ersten Fassung nicht mehr genügten, zu verbessern, z. B. 1, 66; 2, 311.

Indessen alles das sind doch nur Einzelheiten, die den Kern des Ganzen, ich meine die persönliche Auffassung des Autors über die Entstehung der Eidgenossenschaft und ihre Entwicklung bis 1516 nicht berühren. In dieser Beziehung hat er trotz der sorgfältigen Berücksichtigung der Resultate der Spezialforschung weder durch sie noch aus eigener Initiative sich veranlasst gefunden, seine Ansicht vom Verlauf der Begebenheiten und ihren Wechselwirkungen irgendwo zurückzunehmen oder auch nur merklich zu modifizieren. Was das heissen will, weiss nur der vollkommen zu würdigen, der sich selbst schon mit allgemeiner schweizerischer Geschichte befasst und den Stoff zu gestalten versucht hat. Dabei stösst man namentlich auf zwei Schwierigkeiten. Die eine entspringt der Tatsache, dass die Anfänge der schweizerischen Eidgenossenschaft mit den Anfängen des geschichtlichen Lebens auf schweizerischem Boden nicht zusammenfallen. Abgesehen von seinen ältesten namenlosen prähistorischen Bewohnern flutete der Strom der Geschichte schon fast 13 Jahrhunderte über ihn hin, bevor die Eidgenossenschaft sich nur zu bilden anfang. Der schweizerische Historiker sieht sich also vor die Frage gestellt, ob, und wenn ja, wie viel von dieser Vorgeschichte, wie Dierauer diese Periode treffend genannt hat, er in seine Darstellung einbeziehen soll. Bisher ist diese Frage immer bejahend beantwortet und die Darstellung demgemäss so eingerichtet worden, dass sie möglichst das gesamte moderne schweizerische Territorium umfasst, obwohl die Ausführung für gewisse Partien wie z. B. für die Periode der Ausbildung der partikularen Gewalten grossen Schwierigkeiten begegnet. Wie man sieht,

wird für diese Vorgeschichte der Begriff «Schweiz» geographisch gefasst, der jedoch von dem Moment an, mit dem die eigentliche schweizerische Geschichte einsetzt, notwendigerweise verlassen werden muss, weil dieses Territorium eben selbst als Produkt der historischen Entwicklung erst nach und nach in den Kreis der Betrachtung tritt. Dadurch entsteht eine, vielleicht mehr den Bearbeiter als den Leser störende Inkongruenz in der Darstellung, und deshalb mag hier einmal die Frage aufgeworfen werden, ob diese Art der Behandlung der eidgenössischen Geschichte unabänderlich ist oder ob sie nicht durch eine andere ersetzt werden könnte, der dieser Uebelstand nicht anhaftete. In der Tat ist eine, freilich recht radikale Lösung im positiven Sinne denkbar. Sie bestünde darin, dass man die ganze Vorgeschichte einfach unterdrückte und gleich mit dem ewigen Bunde von 1291 begänne. Die Möglichkeit einer solchen Darstellung scheint um so eher gegeben, als in der Geschichte der einzelnen Bundesglieder doch immer wieder auf jene frühere Periode zurückgegriffen und die Einwirkung der allgemeinen Begebenheiten, die selbst im gehörigen Ausmass zu berücksichtigen keine unmögliche Forderung an die Kunst des Geschichtschreibers ist, auf die Entwicklung des betreffenden Ortes aufgezeigt werden muss. Zu einer solchen Neuerung hat der Verf. sich nicht entschliessen können. Stellt man sich jedoch auf seinen Standpunkt, so ist es höchster Anerkennung wert, wie geschickt er den weitschichtigen Stoff gerade da kräftig zusammenzufassen und in einem recht engen Rahmen vortrefflich darzustellen verstanden hat.

Die zweite Schwierigkeit rührt daher, dass, wie das Territorium der Eidgenossenschaft und noch viel langsamer als dieses, auch der Begriff «eidgenössisch», d. h. die Erkenntnis der eigenen politischen Potenz und das auf ihr beruhende Gefühl der Zusammengehörigkeit sich erst entwickelt hat. Während die Geschichte eines Fürstentums in der Dynastie ihren gegebenen Mittelpunkt hat und durch sie von selbst zusammengehalten wird, fehlt hier nicht nur ein solches reales Band, sondern der schweizerische Historiker muss sich noch davor hüten, diesen rein ideellen Zusammenhang unter den Mitgliedern des anwachsenden Bundes gleich von Anfang an zu stark zu betonen, wie es Heusler schön ausgedrückt hat: «Man kann sich nicht stark genug gegen die Meinung gewappnet halten, als ob die Eidgenossen der alten Orte ein einzig Volk von Brüdern hätten sein wollen, als ob auf dem stillen Gelände am See der eidgenössische Staatsgedanke . . . entdeckt worden sei.» Um dieser Forderung zu genügen, muss der schweizerische Historiker vielleicht in noch höherem Grade als irgend ein anderer die Fähigkeit besitzen, von der Gegenwart abstrahieren zu können, um die Vergangenheit unbefangen und richtig zu beurteilen. Sonst kann er gewissen Schwankungen und Gegensätzen in der Politik der einzelnen Orte nicht gerecht werden und läuft ständig Gefahr, unter der Einwirkung moderner Anschauungen das Bild der alten Zeit zu verzerren. Auch diese Schwierigkeit hat der Verf., der sich, wie die Bemerkung in Bd. 1, S. 229 über Bruns Unterwerfung unter den Schiedsspruch der Königin Agnes zeigt, ihrer wohl bewusst war, sehr gut überwunden.

Alles in allem darf also dem Werke uneingeschränkt das Lob gespendet werden, das jeder planvollen und gewissenhaften Arbeit gebührt, wie es auch dem Verf. und seinem Vaterlande gleich sehr zur Ehre gereicht.

Basel.

Rudolf Thommen.

Dr. Hermann Bikel: Studie über die Wirtschaftsverhältnisse des Klosters St. Gallen von der Gründung bis Ende des XIII. Jahrhunderts.

Freiburg i. B., Herdersche Verlagshandlung. 1914. 351 S.

Der Verfasser will die ökonomische Entwicklung der Grundherrschaft des Klosters St. Gallen in ihren Grundlinien schildern und bis zum wirtschaftlichen Niedergang des Klosters verfolgen.

Vorangestellt ist eine gedrängte Uebersicht der Quellen, des urkundlichen Materiales, der klösterlichen Geschichtschreibung und der weiteren in Betracht kommenden Stücke, Formelsammlungen, Ekkeharts IV. «Liber benedictionum», Totenbuch und Verbrüderungen. Hieran schliesst sich ein geschichtlicher Ueberblick von der Zeit der Gründung bis auf Salomon III., und hernach beginnt die Ausführung, die den Hauptgegenstand des Buches ausmacht.

Hier geht der Verfasser zuerst der Entstehung des Klosterbesitzes nach, die er nach Weihegaben an den Altar, Landschenkungen, Erwerb durch Rodung und durch Tausch, Kauf, Verkauf gliedert. Ein zweiter Abschnitt behandelt die Verwaltung der Klostergüter, als lokale Verwaltungen und zentrale Verwaltung. In der ersten Abteilung wird da vorzüglich bis ins einzelste die Zusammensetzung der Güter, die Art der Bewirtschaftung untersucht; in der zweiten Hälfte kommen die geistlichen Amtspersonen zur Behandlung. Der dritte Abschnitt prüft die persönliche Stellung der Mönche und der Gotteshausleute, und zwar hier zuerst die Rechtsstellung der Unfreien in besonders eingehender Weise. Der Schlussabschnitt ist dem wirtschaftlichen Niedergang von St. Gallen und den einzelnen Etappen desselben gewidmet, wobei Ursachen innerer Natur und äussere Ursachen gekennzeichnet werden.

Der Verfasser hat das grosse ihm vorliegende Material in gründlichster Weise gesammelt und beherrscht es in einer Art, die es ihm möglich macht, die verschiedenartigsten Fragen sich aus dessen Fülle beantworten zu lassen. Einerseits der Inhalt des von Wartmann herausgegebenen Urkundenbuchs und andererseits die historiographischen Werke von den Lebensbeschreibungen der Heiligen Gallus und Otmar bis auf den Abschluss der «Casus sancti Galli» durch Kuchimeister, mit den durch den Referenten in dessen Ausgaben hinzugefügten Kommentaren, sind in gründlichster Weise benutzt, und ebenso hat der Verfasser die neue einschlägige Literatur herangezogen.

Um einige Einzelheiten hervorzuheben, sei zuerst auf S. 6, N. 4, hingewiesen, die einen Ueberblick der Diskussion über die Stellung des Klosters zu den Bischöfen von Constanz in der karolingischen Zeit enthält. An vielen Stellen sind tabellarische Uebersichten urkundlicher Angaben

eingeschaltet, so S. 30 ff. von freien Schenkungen, S. 43 ff. von Schenkungen unter der Bedingung der Abgabe einer Leibrente oder der Aufnahme in das Kloster, S. 68 ff. eine Tabelle der Schenkungen überhaupt, S. 125 ff. der Patronatspfarreien, S. 152 ff. der Abgaben der 36 Klosterhöfe im 13. Jahrhundert, S. 182 ff. der Einkünfte des Dekans «de officio camerarii», und was noch mehr solche instruktive Zusammenstellungen sind. So ist S. 205 ff. einem in Bd. III des Urkundenbuchs gegebenen Stoffe entnommen, was das Kloster an Abgaben aus dem Hofe Bernang im Rheinthale erheben konnte. Mit den so wertvollen Arbeiten des 1912 verstorbenen Forschers auf wirtschaftlichem Gebiete Caro berührt sich der Verfasser selbstverständlich vielfach, kommt jedoch an einer Stelle, im Abschnitt über die Ministerialen, der einen nachdrücklichen Platz in dem Buche einnimmt, S. 264 ff., zu einem abweichendem Ergebnis hinsichtlich der Ableitung der Dienstmannen von St. Gallen aus den altfreien Elementen, besonders den Nachkommen der Tradenten. Ganz vorzüglich beachtenswert ist, wie schon angedeutet, das Kapitel über den Niedergang des Klosters, in dem Beweise für die Darlegungen Schulte's über den Niedergang der alten Benediktinerklöster bis zum 13. Jahrhundert überhaupt gebracht werden.

In einem Anhang stehen noch Tabellen von Zinsleistungen für Precarien und Benefizien, des Preises für Landgüter und Grundstücke, für andere Wertgegenstände im 8. und 9. Jahrhundert, sowie einige weitere dazugehörige Berechnungen.

Eine sorgfältigere Beseitigung der Druckfehler wäre wünschenswert gewesen. S. 78, N. 3, zeigt zwei Irrtümer in der Schreibung von Namen zitierter Autoren. Auf S. 76 ist in N. 1 die Angabe über die Entstehung der Herzogtümer im fränkischen Reiche nicht richtig.

Ohne allen Zweifel ist in dem vorliegenden Buche von jenseits der schweizerischen Grenze ein wertvoller Beitrag zur Kenntnis eines wichtigen Kapitels unserer mittelalterlichen Geschichte dargeboten. Im Vorwort spricht der Verfasser sich dahin aus, dass er nachträglich einen Beitrag zum 13. Centenar der Gründung von St. Gallen bringen wolle: «Ganz Alemannien sollte sich erinnern, was es dem Gründer des Klosters St. Gallen angesichts der tiefgreifenden Wirksamkeit seiner Stiftung während vieler Jahrhunderte verdankte.» Diese Aufgabe hat das Buch wohl erfüllt. M. v. K.

Alois Müller, *Das Kirchenpatronatsrecht im Kanton Zug*. Diss. Freiburg i. Ue. und Geschichtsfreund, Bd. 67, Stans 1912. 83 S.

Unter den Rechtsinstituten des Staatskirchenrechtes nimmt das Kirchenpatronatsrecht unstreitig eine der ersten Stellen ein. Dessen Entstehung und Entwicklung auf einem bestimmten Territorium näher nachzugehen, ist daher stets eine dankbare und verdienstliche Arbeit. Für «*Das Gemeindepatronatsrecht in den Urkantonen*» liegt seit 1905 eine treffliche Studie von *Ed. Schweizer* vor. In ähnlicher Weise hat *A. Müller* in der vorstehenden Schrift die

Patronatsverhältnisse im Kanton Zug behandelt. Abgesehen von einer Abhandlung über «*Die Pfarrkirche in Baar und deren Patronatsrecht*», verfasst von J. A. Andermatt, die heute noch volle Beachtung verdient, gebrach es an Vorarbeiten. Der Verf. sah sich daher genötigt, auf die primären, gedruckten und ungedruckten Quellen, soweit sie überliefert sind, zurückzugehen. In vier Kapiteln hat er die Rechtsverhältnisse an der Kirche von den frühesten Zeiten bis zum 13. Jahrhundert, die Entwicklung vom 13. Jahrhundert bis zur Uebertragung des Patronates an die Gemeinde, das Gemeindepatronatsrecht und endlich das Kirchenpatronatsrecht in der Gegenwart behandelt. Von der Institution der germanischen Eigenkirche ausgehend wird in grossen Zügen die allmählich unter dem Einfluss des Dekretalenrechtes erfolgte Ausbildung des Patronates skizziert und mit Recht hervorgehoben, dass letzteres ursprünglich durchaus dinglicher Natur gewesen ist. Aus den ältesten Urkunden betreffend die Pfarrkirchen Baar und Risch geht dies unzweideutig hervor, überaus klar übrigens auch aus dem Verkaufsinstrument betreffend die Kirche Neuheim, dat. 1363 Oktober 19., wo es ausdrücklich heisst: Das Stift Einsiedeln tritt an die Abtei Kappel ab «den *acher* ze Nühein in dem Enren Winkel bi der sraß ennenthalb, der des hofes ze Nühein was, und *darinne den kilchenfatz* ze Nühein, der ouch in denselben *acher* höret».

Die früheste Kunde, die über christliche Kultstätten auf dem Boden des gegenwärtigen Kantons Zug vorliegt, enthält das Diplom König Ludwigs des Deutschen für die Abtei Zürich aus dem J. 858, das die «*curtis, quae vocatur Chama, . . . cum ecclessiis, domibus etc.*» aufführt. M. hat hieraus gefolgert, dass damals in Cham bereits *mehrere Kirchen* existiert haben. (S. 45, 49, 54) und dass «von diesen verschiedenen Kirchen im Laufe der Zeit die eine zur Pfarrkirche geworden» sei. Er übersieht hierbei aber, dass sich die Pertinenz eines Hofes vielfach auf eine Anzahl verschiedener Ortschaften erstreckten. Gerade die Erwähnung mehrerer Kirchen auf dem Hofe Cham illustriert diese Tatsache zur Genüge. Bis um die Mitte des 13. Jahrhunderts verstummen sodann alle Nachrichten über die kirchlichen Verhältnisse Chams; nur einmal, 1219, wird ein Leutpriester («*Rūdolfus plebanus de Chamo*») in einer Zeugenliste — zusammen mit dem Leutpriester von Aegeri («*Uolrico plebano de Aegrei*») — aufgeführt (ThUB. II, N° 102). Das Patronatsrecht über die Pfarrkirche zu Cham, das bis anhin der Abtei Zürich zugestanden, veräusserte diese 1244 gegen die Zehntquart zu Altdorf und Bürgeln an das Hochstift Konstanz. Letzteres hat sich in der Folge die Kirche inkorporiert. (Vgl. ZUB. N° 1475). Am 21. Dezember (nicht am 12.) 1271 übergab indessen Bischof Eberhard dieselbe mit allen Rechten tauschweise gegen die Pfarrkirche St. Vinzenz in Schwenningen (Württemberg) an das Chorherrenstift in Zürich, welches sie 1477 um die Summe von 2150 fl. an die Stadt Zug verkaufte. Diese blieb Inhaberin des Patronatsrechtes bis zum J. 1873. — Etwas verwickelter liegen die Verhältnisse in *Baar*. Wohl auf die *Lenzburger* zurückzuführen sind die Rechte, die das Stift Schännis an der dortigen Pfarrkirche besass. Wann und unter welchen Umständen das Haus Habsburg das Patronatsrecht erwarb, lässt sich nicht mehr feststellen. Tatsache ist nur,

dass es ihm zu Anfang des 13. Jahrhunderts zustand. Als im Jahr 1228 Graf Rudolf (II.), zubenannt der Alte, mit seinen Söhnen Albert (IV.) und Rudolf (III.) der Cisterzienserabtei Kappel den Hof Baar — «curiam nostram in Barro cum quibusdam decimis et omni iure, videlicet cum pascuis et nemoribus atque aliis communitatibus, sicut a parentibus nostris et a nobis actenus possidebatur» — verkaufte, wird des ius patronatus über die Pfarrkirche keinerlei Erwähnung getan. Trotzdem nimmt der Verf. an (S. 56), dass «es jedenfalls im Kaufe mit eingeschlossen war». Er scheint indessen von dieser seiner Ansicht nicht ganz überzeugt gewesen zu sein, denn unmittelbar hernach (S. 57) versichert er, dass das Patronatsrecht «wohl schenkungsweise, nicht aber kaufswise veräußert werden kann». In dieser Auffassung wurde er wohl bestärkt durch die Vergabungsurkunde Graf Rudolfs (III.) vom 13. August 1243, in der ausdrücklich die «curtis in Barro cum iure patronatus ipsius ecclesie» aufgeführt wird. Aus diesem Dokument ergibt sich nun aber mit Sicherheit, dass das Patronatsrecht über die Kirche zu Baar erst jetzt, 1243, durch Schenkung Graf Rudolfs (III.) an Kappel gelangte, Graf Rudolf der Alte es sich und seinem Hause mithin 1228 (stillschweigend) vorbehalten hatte. Die Donation Rudolfs (III.) ward indessen angefochten und zwar augenscheinlich von des Grafen Neffen, den Söhnen Alberts (IV.), der 1240 mit Tod abgegangen war. Es geht dies aus einer Urkunde des Freien Ulrich von Schnabelburg, dat. 1249 Mai 12., hervor, in der dieser nachdrücklich behauptet, dass er das «ius patronatus ecclesie de Barro» «ex legitima donacione et largitate Rudolphi, Alberti, Hartmanni nobilium dominorum et comitum de Habspurch titulo mere proprietatis pacifice» besitze (ZUB N° 765). Graf Rudolf (IV.) und sein Bruder Albert (V.), Domherr der Kirche Basel, haben fünf Jahre später (1254 September 28.) die Behauptung in vollem Umfange bestätigt mit dem Hinweis, dass das Patronatsrecht «ad nos iure proprietatis pure ac libere pertinebat» und dass es «idem nobilis (Ulrich von Schnabelburg) a nobis et nostris progenitoribus in feodum possidebat et se iure feodali possidere recognovit» (ZUB. N° 910). Letzterer Umstand mag ausschlaggebend gewesen sein, dass Graf Rudolf (II.) 1228 den Kirchensatz von Baar nicht zugleich mit dem dortigen Hofe an Kappel abtrat. Dass Graf Rudolf (III.) trotz des Widerspruches seiner Neffen an seiner Vergabung von 1243 festgehalten hat, beweist eine am 28. Januar 1248 in Laufenburg ausgestellte Urkunde, durch die er die frühere Schenkung bestätigte und zum voraus jedes Einspruchrecht von seiten seiner Gemahlin (Gertrud von Regensberg) und seiner Kinder bestritt. (Ebend. N° 706.) Das Stift Kappel besass somit seit 1248 erst den Anteil der jüngeren Linie des Hauses Habsburg am Patronatsrecht über die Pfarrkirche zu Baar. Um den Streit endgültig aus der Welt zu schaffen, verzichtete nunmehr 1249 auch Ulrich von Schnabelburg seinerseits auf jegliche Ansprüche, die er am Patronat besass, und vergabte sie an das Gotteshaus (Ebend. N° 765), das ihm und seinen Nachkommen das «ius patronatus ecclesie in Barro» zu Erblehen («titulo hereditatis») verlieh (Ebend. N° 877 und 921). Im Dezember 1253 verzichtete jedoch der Schnabelburger testamentarisch auf sein Lehen (Ebend. N° 877). Allein die ältere Linie des

Hauses Habsburg versagte hartnäckig all' diesen Rechtsgeschäften ihre Zustimmung. Erst im September des folgenden Jahres konnte sie sich zum endgültigen Verzicht auf ihre Rechte am Kirchensatz zu Baar verstehen (Ebend. N° 910). Neue Anstände erhoben sich nach dem Ableben Herrn Ulrichs. Dessen Söhne fochten — «ad quorundam suggestionem iniquam» — den letzten Willen des Vaters an, liessen sich jedoch von der Unrechtmässigkeit ihrer Einsprache überzeugen und entschlugen sich in der Folge ihrer Ansprüche auf das Patronat zu gunsten der Abtei (Ebend. N° 921, 1046, 1366). Seit diesem Zeitpunkt blieb letztere bis zu ihrer Aufhebung unbestritten im Besitz des Kirchensatzes. Da das Ergebnis unserer Untersuchung über den Uebergang des Patronatsrechtes über die Pfarrkirche Baar erheblich von dem des Verf. differiert, so enthebt uns dies einer Widerlegung von dessen weiteren Schlussfolgerungen. — Ueber die Verhältnisse in *Neuheim* können wir uns kurz fassen. Dass der dortige Hof des Benediktinerstiftes St. Blasien durch Kauf je an Einsiedeln gelangt ist (S. 44), ist unrichtig. Erst im Jahre 1537 veräusserte das Kloster seine Rechtungen in Neuheim und zwar an Stadt und Amt Zug. Für die Kenntnis der dortigen Rechtsverhältnisse verweisen wir im übrigen auf unsere Abhandlung «*Das Hofrecht von Neuheim*» im Zug. Neuj. Bl. 1907, für die Pfarreiverhältnisse im besondern [auf die Einleitung. Die Abtretung des Patronatsrechtes über die Pfarrkirche durch Einsiedeln an Kappel (S. 58) erfolgte am 20. September 1363 im Schloss Pfäffikon und wurde am 19. Oktober von Zürich aus nochmals verbrieft (Or. Arch. Menzingen N° 13). Die erste Ausfertigung des Verkaufs findet sich in der Bestätigung des Bischofs Heinrich von Konstanz vom 16. November (Or. Arch. Menzingen N° 14) teilweise inseriert. — Dass das Patronatsrecht über die Pfarrkirche St. Michael in Zug (S. 61) aus der Kiburger Erbschaft an Habsburg-Oesterreich gelangte, haben wir bereits an anderer Stelle dargelegt (Vgl. «*Die Anfänge der Stadt Zug*» im Anz. f. Schw. G. 1910).

Noch war das Stift Kappel nicht in ruhigem Besitz des Patronatsrechtes über die Pfarrkirche Baar, als Abt und Konvent bereits die ersten Schritte zu deren Inkorporation taten. Mit Genehmigung der Kurie gestattete nämlich der Bischof von Konstanz am 13. November 1254 dem Kloster, von den Einkünften der Baarer Kirche jährlich bis auf 12 Mark für sich («suis usibus») zu verwenden (ZUB. N° 913). Die eigentliche Inkorporation erfolgte erst anfangs April des folgenden Jahres durch den Kardinallegaten Pietro di S. Giorgio: auf den Zeitpunkt des Rücktrittes oder Ablebens des gegenwärtigen Pfarrherrn («cedente vel decedente rectore ipsius scil. ecclesie») steht der Abtei das Recht zu — unter Ausscheidung der Congrua für den Vikar («reservata vicario in eadem ecclesia servituro pro sustentatione sua consuetis et debitis oneribus supportandis congrua portione») — «ecclesiam de Barro . . . retinendi perpetuo ad manus vestras et ipsius redditus et proventus in usus proprios convertendi» (Ebend. N° 926). Der Sinn ist ganz klar (vgl. S. 75); um so unverständlicher erscheint es, dass der Verf. (S. 67) aus der angeführten Stelle einen «rector perpetuus» herauszulesen imstande ist. Offenbar hat ihm der «vicarius perpetuus» der inkorporierten Kirchen

vor Augen geschwebt. Der Pfarrgeistliche von Baar wird übrigens nach 1255 in der Regel «incuratus», in deutschen Urkunden «bestätet» oder «bestätiget», genannt, selten «plebanus». Papst Alexander IV. hat am 9. Oktober 1255 von Anagni aus durch fast gleichlautende Bulle die Urkunde seines Legaten bestätigt (Ebend. N^o 950).

Wir beschränken uns auf die angebrachten Aussetzungen, denen sich aus den weiteren Kapiteln nur wenige beifügen liessen. Aufgefallen ist uns, dass der Verf. durchweg veraltete Quellendrucke benutzt hat, statt sich an die vortrefflichen Neudrucke des ZUB. und des Habsb. Urb., die auch eine einheitlichere Zitierung ermöglicht hätten, gehalten hat. Ganz unbeachtet blieben die von Ladewig und Cartellieri bearbeiteten Regesten der Bischöfe von Konstanz.

Zürich.

Robert Hoppeler.

H. Meyer-Rahn. Das Chorgestühl in der Kirche der ehemaligen Cisterzienser-Abtei St. Urban. Neujahrsblatt der Kunstgesellschaft in Luzern auf das Jahr 1913. 60 S. und 19 Tafeln.

Der Gegenstand der vorliegenden Abhandlung wie seine wechselvollen Schicksale lohnen und rechtfertigen eine monographische Darstellung, handelt es sich doch um ein wertvolles Kunstdenkmal und in der Wiedererwerbung, wie in der Wiederaufstellung desselben um eine lobenswerte Tat.

H. Meyers Arbeit skizziert die bauliche Entwicklung des Klosters St. Urban 1148—1751, behandelt die Kirchenbaute von 1711, geht dann über zur kunstgeschichtlichen Bedeutung des Stuhlwerkes, seine Entstehungszeit und seine Urheber. Es folgt die Beschreibung der Chorstühle, dann eine Schilderung seiner Schicksale von 1848 bis 1911, d. h. die Aufhebung des Klosters St. Urban, der Verkauf seiner Chorstühle ins Ausland, die Wiedergewinnung derselben für die Heimat und der Wiederaufbau am ursprünglichen Standort, für den das Werk geschaffen war. Der Verfasser vergisst keine Peripetie dieser Schicksale und belegt seine Angaben in wissenschaftlicher Weise; es scheint an den sachkundigen Ausführungen nichts auszusetzen zu sein. Ergänzen möchten wir bloss die Notiz betr. «Jos. Friaio»; diese Persönlichkeit ist Niemand anderes als der Napolitaner Josef Firaio, Nuntius in Luzern 1716 bis 1720, später Kardinal und Staatssekretär, dessen Porträt im Kapuzinerkloster zu Luzern hängt.

Besonderes Verdienst hat sich auch die Herausgeberin des Neujahrsblattes, die Kunstgesellschaft von Luzern, die einst schon gegen die Verschleppung der Chorstühle ins Ausland aufgetreten war, durch die sorgfältige und reiche Illustration der Arbeit erworben. Alle wünschenswerten Abbildungen sind in anerkennenswerter Schärfe und guter Beleuchtung aufgenommen.

Es wäre zu wünschen, dass andere ins Ausland geratene Altertümer mit derselben Ausdauer verfolgt, heimgebracht und ebenso sorgfältig am richtigen Ort wieder sachgemäss aufgestellt und wissenschaftlich geöffnet würden, wie das «Chorgestühl von St. Urban».

E. A. Stückelberg.

Albrecht Renggers Briefwechsel mit der aargauischen Regierung während des Wienerkongresses. Herausgegeben von Dr. S. Heuberger. *Argovia, Jahresschrift der Historischen Gesellschaft des Kantons Aargau, XXXV. Band.* Aarau, Sauerländer, 1913. 197 S.

Vor hundert Jahren tagten in Wien die Abgeordneten der Mächte, um nach dem Zusammenbruch der Napoleonischen Herrschaft das durch den Korseu gewaltig alterierte Europa wieder zu ordnen. Der Kongress entschied als hoher Gerichtshof über die Schicksale der Staaten. Restauration war die Parole. Für die Schweiz, die sich als Eidgenossenschaft vertreten liess, handelte es sich besonders um Sicherung ihrer Unabhängigkeit und Anerkennung der Neutralität, sowie um Abrundung ihres Territoriums und einzelne Grenzregulierungen. Aber auch manche Kantone hatten ihre Interessen zu verfechten, in erster Linie die Mediationskantone, deren Existenz durch die von Bern geführten Anhänger des Alten bedroht war. Die verschiedenen sich kreuzenden schweizerischen Aspirationen liessen erwarten, dass man schwierige und bemühende Verhandlungen erleben werde. Es ist weniger den einzelnen Vertretern und ihrer staatsmännischen Weisheit zu verdanken, dass es zu einer verhältnismässig glücklichen Lösung mancher Verwicklung kam, als dem Wohlwollen, das einige Grossmächte, vor allem Russland unter Alexander I., unserem Lande entgegenbrachten. Immerhin haben in Sachen der neuen Kantone Laharpe als Anwalt der Waadt und des Tessins, namentlich aber Rengger als Verteidiger des Aargaus, der Waadt und St. Gallens eine bedeutende Rolle gespielt; der ehemalige Minister der Helvetischen Republik erwies sich neuerdings als eigentlicher Staatsmann, der neben seiner Spezialmission auch das allgemeine Wohl der Schweiz im Auge behielt. Sein entschiedenes, charaktervolles Auftreten, seine einsichtigen, klugen Voten und Eingaben machten in der Schweizer Kommission [v. Stein (Russland), Stewart (England) und W. v. Humboldt (Preussen) waren eigentliche, Capo d'Istria (Russland) und Canning (England) beratende Mitglieder] immer Eindruck; ja sie waren geradezu von bestimmendem Einfluss.

Es war deshalb ausserordentlich verdienstlich, die auf Renggers Sendung bezüglichen, im Aargauer Staatsarchiv befindlichen Akten, die neben Klüber, Akten des Wiener Kongresses, und den Eidgenössischen Abschieden 1814/15 von W. Oechslis für das einschlägige Kapitel seiner Geschichte der Schweiz im XIX. Jahrhundert, Bd. II, allerdings schon benutzt worden sind, dem Drucke zu übergeben. Herausgeber des Briefwechsels und eines reichen dazugehörigen Materials ist der unermüdliche Brugger Historiker, Rektor Dr. S. Heuberger. Er schickt ihm eine Einleitung voraus, in der er zunächst an Hand eines Renggerschen Urteils auf die erspriessliche Tätigkeit der aargauischen Regierung von 1803—1813 hinweist und sodann die Gefahren erörtert, die dem jungen Orte vom Einmarsch der Alliierten und der aristokratischen Partei des Landes drohten. Wir erhalten Kenntnis von den Bemühungen um die Erhaltung des Kantons und von der Forderung einer von den Kantonen unabhängigen und über ihnen stehenden Bundesregierung, die aus den Schweizern, was sie seit langem nicht mehr und nur in Zeiten

hoher Gefahr waren, eine Nation machen sollte. Neben Renggers Anstrengungen werden die seines welschen Mitstreiters Laharpe gestellt, sowie diejenigen Stapfers, der, getragen von der Stärke seiner Ueberzeugung, in einem eindringlichen Briefe W. v. Humboldt von Paris aus für die von ihm gewünschte Gestaltung des teuren Vaterlandes zu gewinnen suchte. — Die 78 im zweiten Teil folgenden Dokumente zeigen, wie Rengger als ein Mann von lauterem und starkem Willen die Rechte seines kleinen Volkes wahrte. Seine Originalbriefe wechseln mit den Aeusserungen des Kleinen Rates, von der Hand des Staatsschreibers Kasthofer entworfenen Schreiben, die aber genau den Briefen entsprechen dürften, die jeweilen als Weisungen oder Antworten an Rengger abgingen. Instruktionen und Kreditive sind vorangestellt, und dann reiht sich der rege Gedankenaustausch an zwischen dem über seine erfolgreiche Tätigkeit berichtenden Gesandten und der in gespannter Erwartung oft ungeduldig zu Hause harrenden Regierung. Er umfasst die Zeit vom 21. Oktober 1814 bis zum 12. April 1815 und enthält auch manche sehr wertvolle Mitteilung über die Angelegenheiten anderer Kantone, wie Genfs (Anschluss von Chablais und Faucigny), Graubündens (Schicksal von Veltlin, Bormio und Cleven) u. a., der Schweiz im allgemeinen und der übrigen europäischen Staaten.

Es ist nicht möglich, im engen Rahmen einer Besprechung des reichen Materials erschöpfend zu gedenken, das hier niedergelegt ist und mit Recht als eine der wichtigsten Quellen für die Geschichte des Staates Aargau und das Wirken seines hervorragendsten Mitbegründers bezeichnet wird. Nur die Hauptsache sei herausgegriffen. Als vom Kongress beschlossen wurde, eine Untersuchungskommission für die Schweiz niederzusetzen, besuchte Rengger die bevollmächtigten Minister der Hauptmächte und mehrere Gesandte zweiten Ranges, um sie zu sondieren und für die von ihm vertretenen Interessen zu gewinnen. Schon am 5. November meldet er, dass Capo d'Istria seinem Kaiser einen günstigen Bericht erstattet und auch Canning seine Stimmung zu Gunsten des Aargaus geändert habe; bald nachher stellte er dem Minister von Wessenberg (Oesterreich) ein seine Ansichten enthaltendes Mémoire zu; beim Herzog Dalberg (Frankreich) wurde er gut aufgenommen. In der Hauptsitzung vom 2. Dezember verteidigte Laharpe vor versammelter Kommission die Kantone Waadt und Tessin und Rengger den Aargau, die Waadt und St. Gallen; beide überreichten auf Wunsch später dem Präsidenten Minister von Wessenberg Denkschriften, die die sämtlichen Verteidigungsgründe enthielten. Kühn fügte Rengger seinen staatsrechtlichen Erörterungen trotz dem Befremden Lord Stewarts bei, dass vom Kanton Aargau keinerlei Gebietsabtretungen anders als durch Gewalt erhalten werden könnten; erste und heiligst beschworene Pflicht seiner Regierung sei, über der Erhaltung und Integrität des Kantons zu wachen. Er erzielte mit seinem Freimut in gerechter Sache einen sichtlichen Erfolg. Schon am 10. Dezember wurde die Integrität der 19 Kantone von der Kommission festgesetzt, eine volle Niederlage der aristokratischen Partei in der Schweiz. Energisch wehrte sich Rengger auch gegen eine ungerechte Belastung des Aargaus und der Waadt

mit der helvetischen Staatsschuld; er verlangte zu ihrer Deckung die Verwendung der sog. Englischen Fonds, auf deren bernischen Teil auch die Waadt und der Aargau ein Anrecht hätten. Wenn er auch hier nicht ans Ziel kam, so hatte er doch die Genugtuung, dass Bern und Zürich, denen die Kapitalien später zugesprochen wurden, immerhin die aufgelaufenen Zinsen für die Tilgung der helvetischen Schuld zu opfern hatten; die Mediationskantone hingegen mussten, gleichsam als Einstandsgeld, den ärmeren kleinen Orten (Uri, Schwyz, Unterwalden, Zug und Glarus) 500,000 Schweizerfranken zahlen. Rengger meint am 14. Januar 1815, der Aargau könne sich glücklich preisen, mit solchen Opfern seinen noch bis in die letzten Zeiten gefährdeten und angefochtenen Fortbestand erkaufte zu haben. Dankbar gedenkt er noch der Haltung v. Steins und besonders Capo d'Istrias, der zu seiner Freude die Kommissionsanträge an den Kongress auszuarbeiten hatte, über deren Positionen er am 15. Januar 1815 nach Hause berichtet. Sie wurden später noch erweitert, und am 23. März konnte er die Vermittlungserklärung abschicken, nachdem sie vom Kongress angenommen worden war. Als Napoleon von Elba nach Frankreich zurückkehrte und die Alliierten Anstalten trafen, ihn endgültig niederzuwerfen, war Rengger um die erzielten Erfolge besorgt. Er trat entschieden für eine bewaffnete Neutralität der Schweiz ein, in dem Sinne, dass sie nicht etwa Hand anlege, die bourbonische Herrschaft gegen Napoleon zu schützen, vielmehr nur, um ihre eigene Unabhängigkeit zu behaupten (10. März). Er freute sich der erfolgten Grenzbesetzung, fürchtete dann aber, man könnte die dazu erforderlichen Truppen nicht aus eigenen Mitteln erhalten, und so schreibt er am 27. März an die Regierung: «Wenn die Mächte auf den Truppendurchmarsch dringen, so bleibt der Schweiz nichts übrig, als an dem Kriege einen tätigen Anteil zu nehmen, zu dem Ende sogleich einen Subsidentrattat zu unterhandeln und über die Unterhaltung der durchziehenden Truppen zu stipulieren, wobei die im vorigen Jahre gebrachten und unvergütet gebliebenen Opfer wohl dürften in Anschlag gebracht werden. Dadurch würde sich die Schweiz wieder in der Meinung des Auslandes erheben, Eintracht im Innern stiften und sich in den Fall setzen, bei einem künftigen Friedensschlusse ihr Schicksal nicht bloss von der Grossmut der Mächte erwarten zu müssen. Das Schlimmste, was widerfahren könnte, wäre die Wiederholung dessen, was im verflossenen Jahre geschehen ist, wo wir alle Ungemache des Krieges ertragen haben, ohne von den Vorteilen des Sieges etwas einzuernten.» — Nach Mitte April reiste Rengger von Wien nach der Schweiz zurück und erstattete am 1. Mai vor dem Kleinen Rate, zu dessen Mitglied er während seiner Abwesenheit schon anfangs des Jahres gewählt worden war, mündlich über seine Sendung Bericht. Dieser Schlussbericht ist dem Briefwechsel angefügt, desgleichen in französischer und deutscher Fassung die auf Wessenbergs Wunsch eingereichte Denkschrift über die Angelegenheiten der Schweiz und endlich die Rechnung des Gesandten über seine Auslagen während der diplomatischen Mission.

Ein Anhang enthält eine Reihe von Nachträgen, so Beschlüsse des aargauischen Grossen Rates von 1813—1815, Proklamationen und Erklärungen

Berns und des Aargaus, eine Erörterung über Rengger als Mitglied des Grossen und Kleinen Rates, Urteile über Renggers Verhalten in der Sitzung der Schweizer Kommission vom 2. Dezember 1814, allerlei zur Geschichte der aargauischen Kantonsverfassung und des Bundesvertrags und einiges vom Postgeheimnis und vom Spionentum.

Es war ein überaus glücklicher Gedanke der Aargauischen Historischen Gesellschaft, den Band XXXV der *Argovia* den Mitgliedern der Allgemeinen Geschichtsforschenden Gesellschaft der Schweiz, die an der 68. Jahresversammlung 1913 in Aarau teilnahmen, als Festgabe darzubieten; sie nahmen ihn dankbar entgegen und werden ihn mit besonderem Interesse im verflössenen halben Jahre durchblättert haben, zu einer Zeit, da die Hauptgaranten unserer Neutralität in gigantischem Kriege miteinander ringen, einem Kriege, der der bewaffneten Neutralität unseres gefestigten Bundesstaates, den Rengger einst aus der Ferne ersehnt hat, eine schwere, aber ausgezeichnete Probe auferlegt.

Küsnacht-Zürich.

Heinrich Flach.

Au Congrès de Vienne. — Journal de Jean-Gabriel Eynard, publié avec une introduction et des notes par Edouard Chapuisat. — Paris (Plon) et Genève (Jullien), 1914. Un volume in-18, 338 pages, avec deux portraits.

La République de Genève était représentée au Congrès de Vienne par deux délégués, Pictet de Rochemont et F. d'Ivernois, dont l'importante correspondance diplomatique vient d'être publiée par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève. Leur secrétaire était un neveu de Pictet, Jean Gabriel Eynard, et c'est son journal, conservé dans les archives de la famille Lefort-Diodati que M. Chapuisat vient d'éditer avec des notes et une intéressante introduction.

Cet ouvrage n'était pas complètement inconnu. Edouard Pictet en a utilisé le manuscrit pour sa biographie de Pictet de Rochemont, mais il valait la peine de le faire connaître tout entier.

Eynard, qui devait plus tard devenir si célèbre comme philhellène, s'était fait apprécier par la bravoure dont il avait fait preuve en 1793 en défendant Lyon contre les Terroristes; il était surtout connu comme un financier habile qui avait réussi à restaurer les finances fort compromises du royaume d'Etrurie. A Vienne, sa charmante jeune femme, née Lullin de Châteauvieux, le seconda vaillamment dans sa tâche en se montrant femme du monde et maîtresse de maison accomplie, qualités fort nécessaires pour le succès de négociations diplomatiques menées dans un milieu où la vie de société jouait un rôle des plus importants.

Esprit clair, précis, peu porté à s'en laisser imposer par les apparences, Eynard observe; il sait causer, il sait encore mieux faire parler ses interlocuteurs, et comme il prend soin de noter aussitôt dans son journal ce qu'il a appris, son témoignage a une incontestable valeur.

Son impression sur les souverains réunis à Vienne est assez bien résumée dans ce passage (p. 74) : « Si Bonaparte a connaissance de tout ce qui se passe au congrès, il doit rire en voyant le résultat de cette grande alliance qui avait été formée pour rendre le repos au monde ; il doit dire : Ah ! messieurs mes confrères, ce n'était donc pas à mes principes que vous en vouliez, puisque c'est à qui m'imitera ; vous êtes déjà à vous disputer mes dépouilles et si l'un de vous avait mon courage et mon génie, il serait bientôt aussi ambitieux que moi ; mais, heureusement pour le bonheur de l'Europe, vous êtes tous des gens médiocres. » Eynard nous montre, d'un trait net et sûr, l'empereur Alexandre, aimable, bienveillant, libéral, mais léger, trop souvent oublieux de sa dignité quand il s'agit de ses plaisirs ; l'empereur François, chétif, étriqué ; le roi de Prusse, qu'il faillit prendre dans une soirée pour un valet de chambre ; le roi de Bavière, qui fait songer à un brasseur, et celui de Wurtemberg au monstrueux embonpoint. Metternich, vif, spirituel, parfaitement à son aise, offre à dîner aux empereurs et aux rois dans la splendide argenterie que Napoléon lui a donnée lors de son mariage avec Marie-Louise. Quant à Talleyrand, il n'est nullement gêné par le souvenir de ses relations passées avec le maître qu'il a si longtemps servi avant de le trahir, et il ne cesse d'en dire du mal. Il lui reproche, le bon apôtre !, d'être dissimulé, fourbe, et même lâche. « Il a, dit-il, la ruse et la construction des reptiles. En disant cela, Talleyrand s'est levé ; cette grande masse informe, qui peut à peine se tenir sur ses deux jambes estropiées, a essayé d'imiter la démarche de Bonaparte. » Ne croit-on pas assister à cette scène lamentable et grotesque ?

Les personnages sympathiques sont peu nombreux. Il y a le prince de Ligne, ce vieillard si fin, si spirituel, tué par les trop nombreuses fêtes du Congrès. Il y a surtout le prince Eugène, ancien vice-roi d'Italie. Eynard aime à s'entretenir avec lui, et ces conversations renferment ce qu'il y a de plus important et de plus neuf dans son journal. Eugène affirme avoir refusé la couronne de Suède, que Bernadotte accepta, et celle de Portugal, que Napoléon lui aurait offerte. Plus tard, il aurait pu devenir roi de Lombardie, du consentement des Alliés, à la condition d'abandonner la cause de Napoléon, mais il rejeta cette proposition sans balancer une minute. — Notons qu'Eugène confirme à Eynard ce que nous savions bien : Napoléon n'aimait pas Genève ; « il trouvait que les Genevois étaient trop instruits et trop frondeurs » ; et citons encore son opinion sur les Russes, qu'il connaissait pour les avoir vus sur plusieurs champs de bataille : « S'ils avaient des généraux, rien ne pourrait leur résister, mais ils n'ont aucun officier ; nos caporaux français valent mieux que leurs généraux. »

Entre les bals, les diners et les fêtes, les diplomates et les souverains s'occupent de remanier le carte de l'Europe. Les grandes questions qui fallirent faire éclater la guerre entre les coalisés de la veille — le sort de la Pologne, de la Saxe, du royaume de Naples — s'entremêlent de la façon la plus originale, dans le récit d'Eynard, à nos petites affaires genevoises : l'acquisition de Versoix et le désenclavement de notre ancien territoire. Eynard n'oublie

jamais pour quel motif il se trouve à Vienne et il seconde de son mieux les efforts de Pictet et de d'Ivernois.

Pour conclure, nous dirons que le journal d'Eynard, sans apporter de grandes révélations sur l'histoire du Congrès de Vienne, en donne une idée très juste, très vivante, souvent très piquante. Il méritait d'être entièrement connu, et nous devons remercier M. Chapuisat du soin qu'il a apporté à sa publication.¹⁾

Genève.

Charles Seitz.

A. Brugger, *Geschichte der Aarauer Zeitung (1814—1821)*. Ein Beitrag zur Geschichte der schweizerischen Presse. Mit 2 Bildnissen. Diss. Zürich und Aarg. Taschenbuch 1914. Aarau, Sauerländer & Co. 1914. 178 S.

Bruggers Arbeit liefert einen wertvollen Beitrag zur Geschichte der Restauration in der Schweiz; denn die Aarauer Zeitung war nicht irgend ein kleines Lokalblatt, sondern das von allen reaktionären Mächten, einheimischen und ausländischen, bitter gehasste und grimmig verfolgte Zentralorgan der schweizerischen Liberalen. Insbesondere war sie das Sprachrohr Paul Usteris, des unermüdlichsten und erfolgreichsten Kämpfers für freisinnige Staats- und Lebensauffassung. Wie Brugger nachgewiesen hat, ist er der Verfasser fast aller Artikel über schweizerische Angelegenheiten. Das Material schöpfte der zürcherische Staatsrat und Tagsatzungsgesandte natürlich zunächst aus den ihm infolge seiner amtlichen Stellungen zugänglichen Aktenstücken und Gelegenheiten, vielfach aber auch aus den Briefen seiner zahlreichen gesinnungsverwandten Freunde: alter Helvetiker wie Stapfer, Laharpe, Rengger, Müller-Friedberg und vieler andern, die zum Teil als Mitglieder von Kantonsregierungen an der Quelle sassen wie er. Brugger hat diese bewussten und unbewussten Mitarbeiter an der Aarauer Zeitung alle aus Usteris Briefwechsel nachgewiesen und ihren Anteil kurz umrissen.

So werden die 7 Jahrgänge der Aarauer Zeitung zu einem wichtigen zeit- und parteigeschichtlichen Dokument, das eine eingehende Durchforschung unzweifelhaft verdiente.

Der Verfasser hat seine Aufgabe mit vorbildlicher Gewissenhaftigkeit gelöst. Beim Zusammensuchen des Materials hat er auch die scheinbar unbedeutendste Einzelheit nicht übersehen und dann doch aus den Vielerlei ein zusammenhängendes und klares Bild zu gestalten vermocht, das uns nun einen umfassenden Einblick gewährt in das dornenreiche Dasein einer freisinnigen Zeitung zur Zeit der hl. Allianz; dornenreich sogar in einem Kanton, der die Zensur abgeschafft hatte und dessen Regierung in ihrer Mehrheit gar nicht im Lager der Reaktion stand, aber aus politischen Gründen bei den fortwährenden Klagen von einzelnen Kantonsregierungen, geistlichen Behörden und fremden Gesandten gegen die Aarauer Zeitung einen stärkern Druck auf diese ausüben musste, als ihr selber lieb war, bis im Sommer 1821 der Verleger Sauerländer die Geduld verlor und die Zeitung

¹⁾ Page 187, en note, lire *Adam-Georges Czartorisky* (1770—1861) au lieu de (1770—1801).

zur Freude ihrer Gegner plötzlich eingehen liess, während ihr geistiger Leiter, der unverwüsthche Paul Usteri, sich ein neues Kampforgan schuf in der «Neuen Zürcher Zeitung».

Aus Bruggers Arbeit tritt uns ein eindrucksvolles Bild von Usteris gewichtiger Persönlichkeit entgegen; natürlich enthält es nur die Züge, die sich in der Aarauer Zeitung spiegeln; aber diese sind so bedeutend, dass der lebhaft Wunsch geweckt wird, es möchte eine Gestalt von diesem Kaliber und geschichtlichen Einfluss bald die umfassende Biographie erhalten, die sie verdient. In dem vorliegenden Werk ist ja schon ein tüchtiges Stück Vorarbeit geleistet.

Aarau.

S. Zimmerli.

Heer, Albert, und Binder, Gottlieb. Der Sonderbund. Mit 160 Illustrationen. Zürich, Verlag von Ed. Schaubli, 1913. — 368 S., geb. fr. 12.—.

Eine zusammenfassende volkstümliche Darstellung der Geschichte des Sonderbundes und Sonderbundskrieges, wie sie die beiden Verfasser beabsichtigten, rechtfertigt sich wohl bei dem grossen, aber zerstreuten Material, das seit Jahren über diesen Gegenstand veröffentlicht worden ist; gerade diese Zeit, in der die moderne Schweiz geschaffen wurde, sollte der lebenden und den kommenden Generationen, die die Früchte jener Kämpfe geniessen, nicht aus der Erinnerung verschwinden. Als gute Patrioten, lebhaft und anschaulich, führen uns die Verfasser die nicht immer rühmlichen Ereignisse vor, so dass das Werk nach dieser Seite hin als Volksbuch wohl genügen kann. Wertvoll sind vor allem die 160 Illustrationen, meist authentische Bilder und nicht Phantasiehelgen, mehr künstlichen als künstlerischen Charakters, wie sie noch heute in vielen volkstümlichen Werken sich breit machen. Die Unsumme von Arbeit, die die Beschaffung dieses zum Teil seltenen und entlegenen Bilderschmuckes verursachte, ist vollauf zu würdigen, wenn auch der Wunsch nach einem Verzeichnis der einzelnen Illustrationen und ihrer Urheber nicht verhehlt werden darf. Druck und Ausschattung sind musterhaft — ein Prachtwerk!

Aber bei aller Anerkennung, die dem Unternehmen an sich gebührt, dürfen doch einige schwerwiegende Bedenken nicht verschwiegen werden. Das Werk genügt auch den mässigen wissenschaftlichen Ansprüchen nicht, die an ein Volksbuch gestellt werden müssen. Gewiss liegt das Wesen eines populären Geschichtswerkes hauptsächlich in der allgemein verständlichen Darstellung; es hat die kritische Forschung nicht durch neue Ergebnisse zu bereichern. Doch darf der Verfasser nicht rein kompilierend verfahren, indem er sich zu eng an die vorhandene Literatur anlehnt und nach Art eines Zusammensetzspiels aus zehn Büchern ein elftes macht. Vor allem fällt auf, in welchem Masse die Verfasser im ersten Teil ihres Buches P. Feddersens alte «Geschichte der schweizerischen Regeneration von 1830 bis 1848» oft wörtlich benutzt haben, ohne die betreffenden sehr zahlreichen Stellen durch Anführungszeichen kenntlich zu machen oder im Vorwort auf die Art der

Benutzung hinzuweisen. Auch sonst begegnen uns die Spuren ihrer Vorläufer noch oft, doch haben die beiden Autoren ihre Quellen dann meist mehr oder weniger deutlich bezeichnet; die Vorgänge bei Meyerskappel z. B. (S. 286—296), sind fast ganz nach dem zürcherischen Neujahrsblatt der Feuerwerker vom Jahr 1897 (Oberst Meister an Hand von Adolf Bürklis Tagebuch), geschildert. Die Disposition fällt unangenehm auf durch die unlogische Koordination der 35 einzelnen Kapitel; dem umfangreichsten und bedeutsamsten Abschnitt «Der Sonderbundskrieg» entsprechen solche wie «Revision in Luzern», «Dufours gefeierter Name», «Truppenentlassungen». Auch das Verzeichnis der benützten Literatur am Schlusse hätte sorgfältiger ausgearbeitet werden dürfen; eine «Geschichte Europas in 6 Bänden» von Alfred Stern existiert beispielsweise nicht. Mit der Feststellung der dilettantischen, unselbständigen Arbeitsweise erübrigt sich eine weitere Untersuchung des Buches auf seine wissenschaftliche Zuverlässigkeit.

Gottfried Guggenbühl.

Nachrichten.

Uri. Der Verein für Geschichte und Altertümer versammelte sich am 11. März 1915 zu Seedorf im Schloss Apro und ernannte Hrn. Universitätsprofessor Dr. A. Büchi in Freiburg und Hrn. Landesmuseumsdirektor Dr. H. Lehmann in Zürich zu Ehrenmitgliedern, wählte für den Rest der Amtsdauer Hrn. Pfarrer Julius Loretz in Bürglen zum Präsidenten, Hrn. Staatsarchivar Dr. E. Wymann zum Vizepräsidenten und Hrn. Fürsprech Karl Muheim zum Sekretär. Den Schluss bildete ein Vortrag über die Bruderschaft der Herren Amtsleute und Spielleute von Uri 1614—1914.

Montag den 15. März wurde an der Pfarrkirche zu Seedorf eine marmorne Gedenktafel zu Ehren des Geschlechtes Apro in der Sprache des 16. Jahrhunderts angebracht.

W.

Totenschau Schweizer. Historiker 1912.

16. Januar. **Georg Caro** in Zürich, Mitgl. der Allg. Gesch.-forsch. Gesellsch. der Schweiz seit 1901, der Antiquar. Gesellsch. in Zürich seit 1896. — Geb. den 28. November 1867 in Glogau (Schlesien), absolvierte er das dortige Gymnasium und studierte in der Folge an den Hochschulen Freiburg i. Br., München, Berlin und Strassburg Geschichte, promovierte 1892 in Strassburg und habilitierte sich 1896 an der Universität Zürich als Privatdozent. Hervorragender Forscher auf dem Gebiete der mittelalterlichen Wirtschafts- und Verfassungsgesch. — *Arbeiten Schweizergeschichtl. Inhaltes*: Studien zu den älteren St. Galler Urkunden: Die Grundbesitzverteilung in der Nordostschweiz und den angrenzenden alam. Stammesgebieten zur Karolingerzeit.* (I. Abschnitt JBSchw. G. XXVI, 203 ff.; II. Abschnitt ebend. XXVII, 185 ff.) — Abt Gozbert v. Rheinau und Graf Gozbert [888— c. 910] (Anz. Schw. G. VIII, 398—401). — Zu cap. 40 der vita S. Fridolini [Glarus und Säkingen] (l. c. VIII, 444—449). — Zur Agrargesch. der Nordostschweiz und angrenzender Gebiete vom 10.—13. Jahrh.* (JB. f. Nat. u. Stat. III. F. 24, 601—619.) — Zur Grundbesitzverteilung in der Karolingerzeit (Deutsche Gesch.-Blätt., hg. v. A. Tille. Bd. III). — Zur Gütergesch. des Fraumünsterstiftes Zürich* (Anz. Schw. G. IX, 13—19). — Die Hufe (Deutsche Gesch.-Blätt., Bd. IV). — Ein Basler Kaufmann in Genua 1216 (Anz. Schw. G. IX, 193/4). — Arbon (ebend. IX, 299—302). — Zur Bevölkerungsstatistik der Karolingerzeit* (Deutsche Gesch.-Blätt. Bd. V). — Zur Gesch. der Grundherrschaft in der Nordostschweiz*. — Zur Verf. und Wirtschaftsgesch. des Klosters St. Gallen, vornehmlich vom 10.—13. Jahrh.* — Zur Urbarforschung (Hist. Viertelj.-Schr. 9. Jhrg., S. 153—173). — Probleme der deutsch. Agrargesch.** (Viertelj.-Schr. f. Sozial- u. Wirtsch.-Gesch., hg. v. Below. V, 433 ff.). — Grundherrschaft u. Staat** (Deutsche Gesch.-Blätt. Bd. IX). — Ländlicher Grundbesitz von Stadtbürgern im Mittelalter** (JB. f. Nat.-Oe. u. Stat. III. F. 31, 721 ff.). — Zur Gesch. der Grundherrschaft in Oberitalien** (ebend. III. F. 36, 289 ff.). — Ein Urbar des Reichsguts in Churrätien aus der Zeit Ludwigs des Fr. (MJÖG. XXVIII.) — Schuppe und mansus servilis (Viertelj.-Schr. für Sozial- u. Wirtsch.-Gesch. VII, 495 ff.). — Zur Gesch. von Grundherrschaft und Vogtei nach St. Galler Quellen** (MJÖG. XXXI, 245 ff.). — Das Habsburger Urbar in Schillers Wilhelm Tell (Anz. Schw. G. XI, 15—18). — Dr. phil. et med. Helias Sabbati von Bologna und sein Aufenthalt in Basel 1410 (ebend. XI, 75—77). — Zur lokalen Verf.-Gesch. (Hist. Viertelj.-Schr. hg. v. Seeliger. XV, 1 ff.). — Zur Ministerialenfrage (Nova Turicensia S. 77—101). — Die mit * versehenen Abhandlungen finden sich wieder abgedr. in «Beiträge zur älteren deutsch. Wirtsch.- u. Verf.-Gesch.» (Leipzig 1905), dsgl. die mit ** bezeichneten in «Neue Beiträge zur deutsch. Wirtsch.- u. Verf.-Gesch.» (Leipzig 1911). Letztere enthalten überdies «Das Kloster St. Gallen und seine Urkunden vom 10.—13. Jahrh.» — *Nekrologe*: N. Z. Z. Nr. 69 von G. Meyer v. Knonau; Z. W. Chr. Nr. 6; Luzerner Tagbl. v. 21. Jan. [v. Karl Meier]; Seeliger, Hist. V.-J.-Schr. XV, 600 [v. Meyer v. Knonau]. Vgl. Georg Caro, 28. Nov. 1867 bis 16. Jan. 1912; e. Gedenkblatt. R. H.

17. Februar. **Modest Tur** in Chur, Mitgl. der Allg. Gesch.-forsch. Gesellsch. der Schweiz seit 1877, der Hist.-Antiquar. Gesellsch. von Graubünden seit 1873. — Geb. den 21. September 1834 in Rabius (Somvix), studierte er Theologie und ward

am 21. August 1859 zu Feldkirch für Chur ordiniert. Dombenefiziat in Chur 1859–1861, Pfarrer in Ruis 1861–1868, neuerdings Dombenefiziat und Syndikus des Domkapitels, wurde er 1877 zum bischöflichen Archivar ernannt, 1878 Domherr, 14. März 1893 Domkustos und am 23. Juni 1898 Domdekan. — *Histor. Arbeiten*: Der Kampf zwischen Kirche und Staat in Graubünden in den J. 1833–1836. (XVIII. J. Ber. Gr.) — Reihenfolge der residierenden Domherren in Chur (ebend. XXXIV). R. H.

10. April. **Gabriel Monod** in Paris, Ehrenmitgl. der Allg. Gesch.-forsch. Gesellsch. der Schweiz seit 1875, desgl. der Soc. d'hist. de la Suisse Romande seit 1880 und der Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève seit 1883. — Geb. den 7. März 1844 in Ingouville — seine Familie entstammte der Westschweiz —, besuchte er das Lyzeum in Havre, wo sich der Vater als Kaufmann niedergelassen hatte, 1860–1861 das Lyzeum Bonaparte (heute Condorcet) und 1861–1862 das Lyzeum Louis-le-Grand in Paris, dann die Ecole normale supérieure, die er 1865 als «agrégé d'histoire» verliess. Nach einem Aufenthalte in Florenz setzte er seine histor. Studien in Berlin und Göttingen fort und wurde 1868 zum «répétiteur» an der Ecole pratique des Hautes-Etudes, section d'histoire et de philologie ernannt, in der Folge «directeur-adjoint» und «directeur d'études». Während des deutsch-franz. Krieges organisierte er eine Ambulance, die auf den Schlachtfeldern um Metz und Sedan wertvolle Dienste leistete. Den Winterfeldzug machte er mit der Loire-Armee mit. Nach beendigtem Kriege nahm er seine frühere Lehrtätigkeit, seit 1880 auch an der Ecole normale, wieder auf und trat 1903 als Professor an die Sorbonne über, nahm aber bereits 1905 seinen Rücktritt. Mitgl. der Académie des sciences morales et politiques (1897), war M. seit 1873 Mitredaktor der «Revue critique» und seit 1885 der «Revue historique». — *Nekrologe*: Revue Historique t. CX, pp. I–XII [Ch. Bémont]; l. c. pp. XII–XXIV [Ch. Pfister]; Bullet. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève III, 266–270 (Fr. de Crue). — Vgl. A. Stern: Gedächtnisrede auf G. M. (JB.Schw. G. XXXVIII, I–X). R. H.

19. April. **Berthold van Muyden**, Mitgl. der Allg. Gesch.-forsch. Gesellsch. der Schweiz seit 1890, der Soc. d'hist. de la Suisse Romande, deren Präsident er während mehr als zwei Dezennien war, der Soc. vaud. d'hist. et d'archéol.; Korresp. Mitgl. der Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève seit 1893. — Geb. den 15. Juni 1852 in Bonmont s. Nyon, studierte er die Rechte, ward 1876 Licencié en droit und praktizierte seit 1879 in Lausanne als Advokat. Im Jahre 1892 in den dortigen Stadtrat gewählt, bekleidete er 1897 und wieder 1900 bis 1907 die Würde des Stadtpräsidenten (Syndic). Nach seinem Rücktritt widmete er sich hauptsächlich histor. Studien; er war u. a. Mitarbeiter am «Dictionnaire historique du canton de Vaud». Die Genfer Hochschule ernannte ihn 1909 zum Doctor honoris causa. — *Histor. Arbeiten*: La Suisse sous le Pacte de 1815 (2 vol., Laus.-Par. 1890 und 1892). — L'abbaye de St.-Maurice-en Agaune et son trésor (Rev. hist. vaud. V). — Le portail occidental de la cathédrale de Lausanne (Anz. A. 1895. VII). — Hist. de la Nation Suisse (3 vol. Laus. 1896–1899). — Réorganisation des évêchés suisses sous la Restauration 1815–1830 (Chrét. évang. XXXII). — Pages d'hist. lausannoise: Bourgeois et Habitants (Laus. 1911). — *Nekrolog*: Bullet. de la soc. d'hist. et d'archéol. de Genève III, 270/271. Vgl. Rev. hist. vaud. XX, 160; Anz. Schw. G. XI, 350/351. R. H.

28. April. **Joh. Rudolf Rahn** in Zürich, Mitgl. der Allg. Gesch.-forsch. Gesellsch. der Schweiz seit 1873, der Antiquar. Gesellsch. in Zürich seit 1860 (Vizepräsident 1877–1912); Ehrenmitgl. des Histor. Ver. der V Orte seit 1878, der Hist.-Antiquar. Gesellsch. v. Graubünden seit 1886, des Hist.-Antiquar. Ver. v. Schaffhausen seit 1886; Korresp. Mitgl. der Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève seit 1882. — Geb. den 24. April 1841 in Zürich, erhielt er seinen ersten Schulunterricht in Herisau, besuchte die Kantons-

schule in seiner Vaterstadt und wurde für den Kaufmannsstand bestimmt. «Doch ein unwiderstehlicher Hang trieb ihn zu den Denkmälern alter Kunst.» Nachdem er sich für das akademische Studium vorbereitet, bezog er die Universität Zürich, wo er historische und kunstgeschichtliche Vorlesungen hörte, die er später in Bonn und Berlin fortsetzte. Nach erfolgter Promotion (1866) und einem längeren Aufenthalt in Italien (Herbst 1866 – Frühjahr 1867) liess sich R. dauernd in Zürich nieder, habilitierte sich 1869 für Kunstgeschichte an der dortigen Hochschule und wurde 1870 ausserordentlicher, 1877 ordentlicher Professor; 1883 wurde ihm auch das Lehramt am Eidgenössischen Polytechnikum übertragen. Auf Ende des W. S. 1912/13 gedachte er von seiner Stellung zurückzutreten, indessen ereilte ihn vorher der Tod. — Eine von ihm selbst angelegte Uebersicht seiner Literarischen Arbeiten findet sich im Anz. Schw. G. XI, 261–279 und ebenso im Anz. A. N. F. XIV, 7–15. Ein Verzeichnis der in Tagesblättern und Zeitschriften erschienenen Nekrologe über R. enthält das Zürch. Taschenb. 1913, S. 265; beizufügen: Bullet. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève III, 271; Revue Historique CX, 444–445 [V. van Berchem]; 21. J. Ber. Schw. Landesmus. 1902, S. 1–4 [E. Vischer-Sarasin]; Gfrd. LXVII, XXIX/XXX. Vgl. N. Bl. d. Waisenb. Zür. 1914 [Meyer v. Knonau].

R. H.

6. Juli. **Emil Gmür** in St. Gallen, geb. den 27. Oktober 1881 in Rorschach, besuchte er die Kantonsschule in St. Gallen, studierte in München und Bern Jurisprudenz und doktorierte 1905 an letzterer Universität. Im Sommer 1906 zum kantonalen Bausekretär erwählt, vertauschte er 1909 diese Stelle mit derjenigen eines Mitgliedes des Grossen Stadtrates. Seit dem 6. August 1911 gehörte er als Vertreter der liberalen Partei dem St. Gall. Regierungsrate an. — Er ist Verf. einer «Rechtsgeschichte der Landschaft Gaster» (Berner Dissert. 1905). — *Nekrologe*: St. G. Tagbl. Nr. 157, Ostschweiz Nr. 157, N. Z. N. Nr. 183 MBL.

R. H.

18. Juli. **Pio Meneghelli** in Verscio, geb. 1861 in Sonvico, widmete sich zuerst dem Lehrfach und wirkte einige Jahre als Lehrer, trat dann aber ins Priesterseminar ein, um Theologie zu studieren und empfing 1891 die Priesterweihe. Während 20 Jahren hat er als Pfr. der Gemeinde Verscio vorgestanden. Er starb an den Folgen einer Lungenentzündung im Spital zu Locarno. In seiner Mussezeit lag M. mit Vorliebe histor. Studien ob. — *Histor. Arbeiten*: Per la storia dell' antico comune di Pedemonte nel distretto di Locarno. I. Gli statuti del 1° gennaio 1473 (Bollet. stor. XXXI, 105–123); II. Le pergamene del Comune Maggiore (I, c. XXXII, 126–138); III. Le pergamene di Tegna (I. c. XXXIII, 85–93); IV. Le pergamene dell' archivio parrocchiale di S. Fedele in Verscio (I. c. XXXIII, 93); Le pergamene di Sonvico (I. c. XXXIII, 20–25). — *Memorie di un soldato di Napoleone I. a Verscio* (I. c. XXXIII, 43). — *Le pergamene di Sonvico: Il messale antico e le memorie ivi raccolte* (I. c. XXXIV, 21–34). — *Nekrolog*: Popolo e Libertà 1912, Nr. 164.

R. H.

23. August. **Josef Hürbin** in Luzern, Mitgl. der Allg. Gesch.forsch. Gesellsch. der Schweiz seit 1890, des Histor. Ver. der V Orte seit 1890, dessen Vorstand er angehörte. — Geb. den 21. August 1863 in Zuzgen im Fricktal, besuchte er die dortige Primar-, dann die Sekundarschule in Frick, seit dem Herbst 1879 das Gymnasium in Freiburg i. Br., bestand im Juli 1885 das Maturitätsexamen und studierte zunächst in Freiburg, später in München Theologie. Nach Absolvierung des argauischen Staatsexamens wandte er sich neuerdings in München dem Studium der Geschichte zu und ward noch vor dessen Abschluss im Herbst 1889 als Nachfolger H. Reinhardts als Geschichtslehrer an das Gymnasium und Lyzeum nach Luzern berufen. Im J. 1893 promovierte er auf Grund einer Dissertation, betitelt «Peter von Andlau» zum Doctor philosophiae. Seit 1909 bekleidete H. das Schulinspektorat der Stadt Luzern, nachdem

er bereits 1905 das Rektorat der Kantonsschule niedergelegt hatte. — Eine Übersicht über Hürbins hauptsächlichsten wissenschaftlichen Arbeiten enthält Gfrd. Bd. LXVII, S. XXIV–XXV. — *Nekrologe*: Vaterland Nr. 198; N.Z.N. Nr. 233, II; Gfrd. Bd. LXVII, S. XXII–XXV; ZSchw. K.G. VI, 305–307 [A. Büchi]. R. H.

30. August. **Johann Jakob Wälli** in Frauenfeld, geboren den 27. Januar 1830 in Felsberg (Kant. Graubünden), besuchte er, nach Absolvierung der Volksschule in Turbental, das Lehrerseminar in Küsnach, war Lehrer in Schwerzenbach und Riesbach, wandte sich seit 1851 an der Hochschule Zürich dem Studium der Theologie zu, ward im Oktober 1854 ordiniert, Vikar am Waisenhaus in Zürich, dann Pfarrverweser und seit 1857 Pfarrer in Egg, bis er im Juni 1870 nach Schleithem berufen wurde, wo er bis 1897 wirkte. W. gehörte lange Jahre dem Schaffhauser Kirchenrate an und bekleidete nach seinem Rücktritt vom Pfarramt im Kant. Thurgau die Stelle eines Kantons Helfers für den untern Kantonsteil, in der Mussezeit sich mit Vorliebe historischen Studien widmend. — *Histor. Arbeiten*: Zürich u. die thurg. Gemeinden nach der Reformat. (N.Z.Z. 1900, Nr. 129/130). — Gesch. der Gemeinde Elgg, Bez. Uster (Zür. 1900). — Der Prozess um den Schirm- und Rauchbatzen zu Frutweilen (Thurg. Beitr. 40). — Zürich u. die evang. Gemeinden des Thurgau nach der Reformat. (N.Z.Z. 1901, Nr. 148–150, 152, 153). — Ber. üb. d. Versinken von drei Häusern in Gottlieben [1692] (Thurg. Beitr. 43). — Unsere Grenzen: Die Grenzen zwischen d. Landgrafschaft Thurgau u. der Stadt Konstanz (Thurg. Ztg. 1903, S. Bl. Nr. 9–13). — Der Streit um d. Tegermoos 1817–1832 (ebend. 1903, S. Bl. Nr. 20–25). — Joh. Jb. Simmler u. seine Handschriftensammlg. (Thurg. Ztg. 1904, S. Bl.) — Kilian Kesselring 1593–1650; e. Lebensbild (ebend. 1905, S. Bl.). — Raphael Egli 1559–1622 (Z.T. B. 1905, S. 154–192). — Gesch. der Herrsch. Herdern; zugl. e. Beitr. z. Gesch. derer v. Hohen- u. Breitenlanden-berg (Frauenf. 1905). — Peter Kappeler; e. Konvertitengesch. a. d. Zeit der Landvogtei 1663 u. 1664 (Thurg. Ztg. 1906, S. Bl. u. sep. Frauenf. 1907). — Schloss Wellen-berg (Thurg. Beitr. 47). — Schützenwesen der Landgrafschaft Thurgau im 16. Jahrh. (Fest-Ztg. f. d. eidg. Schützenf. in Zür. 1907, Nr. 12). — Schicksale des Bernh. Hofmann, Pfr. zu Kerenzen, v. ihm selbst erzählt; e. geschichtl. Episode aus dem J. 1616 (Z.T. B. 1907, S. 190–208). — Wanderungen im Thurgau (Thurg. Ztg. 1908, S. Bl.). — Der Ankauf von Hüttlingen durch Zürich 1674 (Thurg. Beitr. 49). — Schicksale der Kirchgemeinde Uesslingen seit d. Reformat. (Thurg. Ztg. 1910, Nr. 188, 194, 204). — Gesch. der Herrsch. u. des Fleckens Weinfeld (Weinfeld. 1910). — Der Gachnangerhandel v. J. 1610 (Thurg. Ztg. 1910, S. Bl. Nr. 9–26). — Aus der Gesch. v. Matzingen u. Lommis (ebend. 1911, S. Bl.). — Sittenmandat des Abtes Franziskus v. Fischingen, 1697 (ebend.). — Wie die Evangelischen in Frauenfeld im J. 1645 zur eigenen Kirche kamen (ebend. 1912). — Aus vergang. Tagen; Er. Bl. (Frld. 1912). *Nekrolog*: N.Z.Z. 1912, Nr. 1221 (nach d. Thurg. Ztg.). R. H.

22. November. **Rudolf Luginbühl** in Basel, Mitgl. der Allg. Gesch.-forsch. Gesellsch. der Schweiz seit 1888 und der Histor. und Antiquar. Gesellsch. in Basel. — Geb. den 22. Oktober 1854 zu Obertal (Kant. Bern), besuchte er die Volksschule in Langental, dann das Seminar auf dem Muristalden in Bern und erwarb sich 1873 das bernische Primarlehrerpatent. Lehrer in Kallnach und Bern, hörte L. nebenbei histor. Vorlesungen an der Universität, bestand 1879 die Prüfung als Sekundarlehrer, kam als solcher im Herbst 1883 nach Basel, wo er seine Hochschulstudien fortsetzte und 1892 in Bern promovierte. Seit Februar 1893 Priv.-Dozent für neuere Schweizergesch. an der Universität Basel, wurde er 1905 zum a. o. Professor befördert. — *Histor. Arbeiten*: Ph. Alb. Stapfer, helvet. Minister der Künste und Wissenschaft. (1766–1840), ein Lebens- und Kulturbild (Bas. 1887). — Aus Ph. Alb. Stapfers Briefwechsel (Q. Schw. G. XI u.

XII). — Alexandre de Humboldt et Philippe Albert Stapfer (Basl. Denkschr. 1891). — Nachtr. z. Briefwechsel Ph. A. Stapfer u. P. Usteri (Anz. Schw. G. VI). — D. Kant. Argau in d. J. 1814 u. 1815, nach Brief. a. d. Nachlasse Ph. A. Stapfers (Argovia XXII). — Brüderl. Anrede an die Staatsgefangenen in Arburg am 1. Jan. 1803 (Anz. Schw. G. V). — Die Zwangsanleihen Massena's b. d. Städten Zür., St. Gall. u. Basel 1799—1819 (JBSchw. G. XXII). — Ph. A. Stapfer 1766—1840 (Bern. Biogr. II). — Gottl. Rud. Kasthofer 1768—1823 (ebend. II). — Diarium d. Christ. Wurstisen 1557—1581 (Basl. Z. I). — Gesch. der Schweiz f. Mittelschulen (Bas. 1903). — Der letzte offizielle Kaiserbesuch in Basel (Basl. JB. 1903). — D. Gefecht auf dem Bruderholz (ebend. 1904). — Peter Ochs v. Basel in d. J. 1801/02 (Basl. Z. V). — D. Galgenkrieg 1531 (ebend. V). — Gesch. der Schweiz f. Mittelschulen, mit speziell. Berücksichtig. bern. Gesch. (Bas. 1906). — Die Schweizerchron. des Christ. Hegner (Anz. Schw. G. X.) — Die Chron. des Gebhard Hegner (ebend. X). — D. Chron. des Fridli Bluntschli und des H. Brennwald (Anz. Schw. G. X). — Die Schweizer Chron. des Heinr. Bullinger (ebend. X). — Heinr. Bullinger u. Joh. Stumpf in ihrer Darstellg. des alt. Zürichkriegs (ebend. X). — Zusätze des Pfr. Zacharias Schörlin zu H. Bullinger's Ref. Chron. 1529—1531 (ebend. X). — Die Schweizerchron. des Joh. Jud 1436—1509 (ebend. X). — Ueb. die Stadt St. Gallen v. Nathanael Mittelholzer 1655 (ebend. X). — Die Anfänge der Kartographie i. d. Schweiz (Festschr. z. 49. Vers. Deutsch. Philolog. etc. in Bas. 1907). — Anonyme Zürcher u. Schweizerchron. aus den Dreissigerjahren des 16. Jahrh., n. ihren Quell. untersucht (JBSchw. G. XXXII). — Zur Bullinger's u. Bluntschlifrage (Anz. Schw. G. X). — Heinr. Brennwalds Schweizerchron. (QSchw. G. N. F. 1. Abt. Bd. I u. II). — Gesch. der Schweiz f. aarg. Mittelschulen (Bas. 1909). — Die Basler Reformat. 1528—1529; Vortr. (Bas. 1909). — Nicolai de preliis et occasu ducis Burgundie historia (Basil. 1911) u. Deutsche Liter. Ztg. 1911 Nr. 18. — Zur Schodolerchronik (Anz. Schw. G. XI). — *Nekrologe*: Basl. N. 320. 3. B.; N. Z. Ztg. Nr. 1682 [Hoppeler]; Schw. Lehrerztg. Nr. 49. Vgl. Anz. Schw. G. XII, 8.

R. H.

30. November. **Joh. Georg Mayer** in Chur, Mitgl. der Allg. Gesch.-forsch. Gesellsch. der Schweiz seit 1872, der Histor.-Antiquar. Gesellsch. v. Graubünden seit 1882 und des Histor. Ver. des Fürstentums Liechtenstein; Ehrenmitgl. des Histor. Ver. der V Orte seit 1877. Geb. den 1. April 1845 in Deuchelried (Württemberg), studierte er Theologie und ward am 8. August 1869 in Chur zum Priester geweiht. Gleichzeitig erwarb er sich das Schweizerbürgerrecht. Vom Oktober 1870 bis August 1872 Vikar in Zürich (für Horgen und Männedorf), kam M. in der Folge als Pfr. nach Oberurnen (Kanton Glarus), wo er bis 1889 wirkte. Im Oktober d. J. als Professor f. Kirchenrecht, Homiletik und Pädagogik ans Seminar St. Luzi in Chur berufen, bekleidete er seit 1908 auch das Amt des Seminarregens. Die Hochschule Freiburg i. Ue. verlieh ihm die Würde eines Ehrendoktors iur. can. — Eine Uebersicht über Mayer's *Histor. Publikationen* gibt Simeon in der ZSchw. K.-G. VII, 64. *Nekrolog*: N. Z. Ztg. Nr. 1705 [Hoppeler]. Vgl. Anz. Schw. G. XII, 9.

R. H.

13. Dezember. **Ernst Lechner** in Thusis. Geb. den 28. Oktober 1825 in Leipzig, absolvierte er die dortigen Schulen und studierte an den Hochschulen Leipzig und Tübingen Theologie und Philosophie. Nachdem er 1849 die theol. Prüfung bestanden und zum Dr. philos. promoviert hatte, siedelte er nach der Schweiz über, zunächst nach Zürich, 1850 aber nach Graubünden, wo er im folgenden Jahre in die evang. Synode aufgenommen wurde. Als Pfr. wirkte L. in der Folge in Nufenen, Celerina, Stampa-Borgonovo, Thusis und Masein. Viele Jahre war er Dekan und Präses des Kolloquiums Nid dem Wald und nahm lebhaften Anteil an der öffentl. Fürsorge und namentl. auch am Verkehrswesen. Altersrücksichten nötigten ihn 1898 zum Rücktritt

von seinen Aemtern. Von Lechners *Histor.-Geogr.* Arbeiten sind zu nennen: *Thusis u. die Hinterrheintäler*; *Landschafts- u. Gesch.-Bilder* (Chur 1875, 2. A. 1897). — *D. Oberengadin in der Vergangenheit u. Gegenwart.* (8. A. Leipz. 1900). — *Das Tal der Maira* (Bergell); *Wanderbild von Maloja bis Chiavenna u. histor. Skizze* (Samaden 1903). — *Die periodische Auswanderung der Engadiner u. anderer Bündner*; e. Beitr. z. *Kulturgesch.* (1909, 2. A. 1912). — Ausserdem verfasste L. bis 1898 jeweilen die *Nekrologe bündner. Geistlicher f. d. «Basl. Taschenb. f. ref. Geistl.»* — *Nekrologe*: Bündner Post Nr. 102 [A. Candrian]; N. B. Ztg. Nr. 296; Fr. R. Nr. 294; Engadiner Post Nr. 62; Fögl d'Engiadina Nr. 51. A. L.